

La (Fabric)ation du souvenir



LA (FABRIC)ATION DU SOUVENIR

fabric [ˈfæbrɪk] :

1. [cloth] : tissu, étoffe
2. [framework, structure] : structure

Quel est le rôle de l'architecture dans la transmission de la mémoire et dans la rencontre de celle-ci avec l'espace urbain ?

Mémoire présenté par Steve Neuville
En vue de l'obtention du diplôme d'architecte

Référent interne : Corentin Haubruge

Expert externe : Jean-Pierre Balduyck

Faculté d'architecture et d'ingénierie architecturale
UCL LOCI Tournai

Année académique 2021-2022

SOMMAIRE

Remerciements	7
00. Avant-Propos	9
01. Introduction	13
02. Territoire, ville et mémoire urbaine	19
2.1 Roubaix, la ville drapière	21
2.2 La ville palimpseste	35
2.3 Le tissu urbain, porteur des vestiges de l'industrialisation	53
03. Le canal : structure du paysage roubaisien	63
3.1 Origine et morphologie du canal	65
3.2 Un tracé fondateur, qui tombe dans l'oubli	81
3.3 Vers une requalification d'un lieu vecteur de cohésion	97
04. L'architecture, noeud entre mémoire et paysage	109
4.1 Le canal, fil porteur de la mémoire roubaisienne	111
4.2 Concevoir par la mémoire	129
4.3 Le seuil comme articulation entre ville, mémoire et territoire	147
05. Conclusion	171
Bibliographie	179
Annexes	189

REMERCIEMENTS

Dans un premier temps, j'aimerais remercier toutes les personnes qui ont contribué, de près ou de loin, à l'élaboration de ce Travail de Fin d'Études.

Mon promoteur, Corentin Haubruge, pour son investissement, sa disponibilité, et ses précieux conseils tout au long de l'année.

Mon référent externe, Jean-Pierre Balduyck, pour son expertise, le partage de sa passion et de ses nombreuses connaissances sur le sujet.

Mes professeurs de l'atelier A.R.O, Renaud Pleitinx, Olivier Bouré et Guilhem Chuilon, pour la qualité de leur enseignement, qui m'a grandement aidé à nourrir ma réflexion autour du projet.

Merci à mes amis, les Se7en (Valentin, Fulbert, Ismaël, René, Henri et Ryan), pour tous ces bons moments passés avec vous.

Mes parents et ma sœur, pour leur soutien inconditionnel tout au long de mon cursus.

Héloïse, pour son soutien et son aide durant cette période intense.

Et enfin, merci à vous pour votre lecture.

00. AVANT-PROPOS

« La mémoire culturelle touche quelque chose dans l'homme de plus ancien et de plus durable que sa présence immédiate, quelque chose qui l'émeut parce qu'il rencontre en elle son alter ego immortel! »

Sibyl Moholy Naguy

Tirée d'un texte écrit par un professeur de Peter Zumthor dans les années 60, cette citation évoque pour moi des notions transposables à l'architecture qui m'interpellent. Durant mon parcours, j'ai pu nourrir un grand intérêt pour l'architecture en tant que vecteur d'émotions. Comment celle-ci, peut dépasser son simple caractère fonctionnel et primaire pour s'adresser à notre ressenti, à la perception de l'environnement qui nous entoure et à sa compréhension. Comment Zumthor, par le simple fait de la lumière, de la matière, d'une structure, et d'un parcours, débutant dans la pénombre pour nous amener à une fenêtre en saillie spectaculaire, arrive nous compter toute une partie de l'histoire des mines d'Allmannajuvet.

J'aime me demander, en franchissant le seuil d'entrée d'un espace, quel sentiment il provoque en moi, quelle est l'atmosphère dominante qui en émane. Bien que personnelle et multiple, cette réaction porte avec elle à la fois tous les questionnements de la mémoire et quelques indices sur l'histoire du lieu et des nombreuses personnes qui l'ont traversé.

Dans quelle mesure l'architecture peut porter, transmettre cette mémoire ? Est-elle limitée dans le temps ? Si oui, pendant combien de temps ? Cesse-t-elle de s'exercer lorsque l'architecture qui la contient disparaît ? Faut-il même la préserver ou laisser le temps et ses remous perpétuels l'effacer ? Voici avec quelles questions j'entre dans la recherche du sujet qui clôturera ces années en faculté. Vient alors la recherche de l'objet d'étude, auquel je pourrai appliquer ces questionnements.

1. Zumthor, P., Lending, M., Rosset, Y., d'Ayot, C. D., & Binet, H. (2018). Présences de l'histoire: Scheidegger & Spiess, (p.74)

2. Ibid, (p.52)

Venant d'une famille dont une partie de l'histoire est ancrée dans le travail de la dentelle et au monde du textile sur plusieurs générations, je me suis rendu compte que ce milieu demeurait pourtant être une énigme pour moi. Au fil de mes recherches, je découvre alors une histoire riche, porteuse de nombreuses évolutions dans le développement de notre région et à l'origine même de certaines des villes majeures qui la constituent. Je découvre aussi un patrimoine et un héritage peu connus, car n'ayant d'apparence pas laissé autant de traces visibles dans le territoire que l'industrie minière, et connaissant un désintérêt pour l'objet textile au fil des années. La réalité en est pourtant quelque peu éloignée.

Ce Travail de Fin d'Études a pour objectif d'explorer la mémoire, à toutes ses échelles et dans ses définitions plurielles ; par le biais de l'histoire textile et des personnes qui l'ont vécue. En espérant qu'elle vous captivera autant qu'elle m'a passionné.

Bonne lecture à vous.



Fig. 1

01. INTRODUCTION

Fig.1 Mémorial de Steilneset
(Peter Zumthor, Louise
Bourgeois).

« L'architecture est notre instrument premier pour nous relier à l'espace et au temps et donner à ces dimensions une mesure humaine »¹

- Juhani Pallasmaa

Sous cette citation de Juhani Pallasmaa se cache une réflexion sur l'un des rôles fondamentaux de l'architecture, à savoir sa place comme témoin du temps. Au-delà de sa fonction première, qui est bien entendu d'abriter, construire, c'est aussi poser, d'un acte conscient, une balise temporelle qui va attester d'une époque, d'une culture, d'un savoir-faire, d'une vision, propre à un instant, court et délimité, qui va pourtant être vecteur d'une histoire qui va traverser l'existence même du bâtisseur. En ce sens, l'architecte joue un rôle crucial dans la transmission de la mémoire, et il est légitime de se demander quels peuvent être les enjeux liés à celle-ci.

1. Pallasmaa, J. (2010). Le regard des sens: Editions du Linteau

Les notions de mémoire et d'espace ont depuis longtemps été identifiées comme étant étroitement liées, l'acte de rendre hommage s'étant très vite concrétisé par l'édification. La manière de se souvenir, s'est, quant à elle, profondément métamorphosée à mesure que notre société évoluait. On peut alors remarquer, en prenant l'exemple des mémoriaux, une transition assez nette de constructions prenant la forme de monuments, de stèles, de statues ; vers des espaces, des déambulations, des vides. Cette transformation est tout simplement liée à une évolution dans les causes et les enjeux de la commémoration où nous sommes passés de l'hommage, statique, face à un objet de culte, à la représentation formelle d'une personne ou d'un événement ; à une forme d'hommage en mouvement, au sein d'espaces métaphoriques, rassemblant autour d'une idée, universelle.

Ainsi, la mémoire entretient un lien important avec le lieu dans lequel elle prend forme. Pierre Nora, historien français, théorisa sur le sujet et, bien que déjà existante, popularisera la notion de «lieux de mémoire» en 1984, dans un ouvrage éponyme. Il y fait alors allusion aux lieux dans lesquels une société, une nation, une famille ou un individu va volontairement consigner ses souvenirs ou les retrouver.

Cela peut être un musée, une bibliothèque, des archives, un cimetière, ou un lieu « symbolique », tel un événement, une commémoration². Un basculement se produit dans l'historiographie et les historiens ne s'intéressent alors plus exclusivement aux faits historiques concrets, mais à la façon dont ils sont retenus collectivement.³

Toutefois, qu'il s'agisse d'un lieu physique ou symbolique, les rapports entre la pratique de la mémoire et sa spatialisation ont eu tendance à s'inverser ces dernières décennies. Les notions d'espace, de contexte, d'expérience, de vécu sont devenues indissociables des « lieux de mémoire ». Lorsque Peter Zumthor et Louise Bourgeois imaginent ensemble, en 2011, un mémorial dédié à la commémoration du Procès des sorcières de Vardø (Norvège), l'effacement de l'architecture et de sa subtile structure face au paysage est assez frappant. Le bâti est là pour évoquer, mais le contexte permet de se rappeler.

Si l'on s'accorde pour dire que le contexte peut être à ce point porteur de mémoire, par la succession d'événements qui l'ont composé, on peut alors apporter une nuance, une réflexion sur les propos de Nora, en considérant que certains lieux deviennent «lieux de mémoire». Bien que n'ayant pas été conçu comme, est-ce qu'un site, un lieu, au sens large du terme n'est pas lui aussi porteur d'histoire ? Les territoires regorgent d'éléments, de tracés, d'infrastructures qui, elles aussi, ont participé au maillage de l'histoire et transmettent, d'une certaine façon, le témoignage d'un autre temps. Une friche, un parc, un canal, une avenue, jusqu'au moindre détail de façade d'un édifice sont autant d'éléments d'archives, qui peuvent nous en apprendre plus sur un instant donné, et qui peuvent toujours être sources de nouvelles dynamiques.

2. (Nora, Pierre (1978), « La mémoire collective », dans Jacques Le Goff (dir.), La nouvelle histoire, Paris, Retz-CEPL, pp. 398-401)

3. Delva, S. (2016-2017). Les Lieux de mémoire de Pierre Nora et les Deutsche Erinnerungsorte. (Master). Université de Gand, Gand, p.9, [consulté le 4 avril 2022]

Dans le cadre de ce Travail de Fin d'Études, nous tenterons d'explorer le rôle de l'architecture comme vecteur de mémoire et dans quelle mesure, en se nourrissant à la fois de son contexte d'implantation et de l'histoire qui le constitue, est-elle capable d'agir sur son territoire. Nous tendrons alors à apporter une réponse à cette problématique :

Quel est le rôle de l'architecture dans la transmission de la mémoire et dans la rencontre de celle-ci avec l'espace urbain ?

4. Halbwachs, M. (1950). La mémoire collective. Paris: Les Presses universitaires de France

5. Cohen, J., Autour de la notion de mémoire collective de Maurice Halbwachs, et son appropriation par les urbanistes et architectes In : Les arts de la mémoire et les images mentales [en ligne]. Paris : Collège de France, 2018 [consulté le 07 avril 2022]

6. Halbwachs, M., op. cit., p.

Les villes sont effectivement des constituantes du territoire riches d'édifications, de choix, de développement de nos sociétés et elles en portent inéluctablement les traces. Maurice Halbwachs, définissait déjà, bien avant les travaux de Nora, la ville comme le locus de la mémoire collective, traversées de grandes idées qui lui confèrent sa forme.⁴ Propos qui ont grandement influencé Aldo Rossi, lors de l'écriture de *L'architecture de la ville*⁵. Le sociologue définit le terme de « mémoire collective » dans son ouvrage *La mémoire collective* (1950) comme :

« Un fait collectif qui englobe et se compose de la mémoire individuelle de chaque membre du groupe, sans pour autant se confondre avec les souvenirs individuels. »⁶

En d'autres termes, la ville et son histoire forgent une base, connue et perçue par chaque individu et qui crée une conscience collective. Encore faut-il que la transmission de ce savoir soit possible.

Si la ville, et son tissu, peuvent nous en apprendre à la fois sur le passé et sur le présent, elle est soumise à une réécriture constante, où l'oubli et la suppression sont souvent volontaires. Chaque culture entretenant son propre rapport à l'histoire. Le tissu urbain agit comme un palimpseste à grande échelle, où présent et passé se sont parfois entrelacés de manière conflictuelle, créant des nœuds qu'il est difficile de dénouer.

Tout au long de ce travail, nous parcourrons la vaste notion qu'est la mémoire, à différentes échelles et dans sa multiplicité via l'étude de la ville de Roubaix et son histoire, intrinsèquement liée au travail du textile. Nous y observerons comment cette activité fut source de profondes transformations dans le territoire et comment son déclin fut un événement traumatisant, aussi bien sur le plan social que sur le plan urbain.

Enfin, il sera question de tenter d'apporter une réponse, en partie, sur la place que doit conserver ce patrimoine aujourd'hui, dans le contexte d'une ville qui cherche à se renouveler.



02.

TERRITOIRE , VILLE ET MÉMOIRE URBAINE

2.1 Roubaix, la ville drapière

«Le ruisseau aux roseaux»

Explosion démographique

L'usine monstre

Un urbanisme aux bases fragiles

Désindustrialisation et trauma
social

2.2 La ville palimpseste

Le palimpseste urbain

Les faits urbains

Superposition historique des
sous-couches de la ville

2.3 Le tissu urbain, porteur des vestiges de l'industrialisation

Une mémoire collective qui se
dissipe

Un héritage porteur de nouveaux
enjeux

Un tissu mis à mal par les grandes
tracés du XXe siècle

Permettre la porosité

02: TERRITOIRE, VILLE ET MÉMOIRE URBAINE

Fig 2. (au dos) : La lainière de Roubaix, photographie par l'auteur

Fig. 3 : Occupation des bassins minier et textile sur le territoire Nord-Pas-de-Calais

2.1 Roubaix, la ville drapière

«Le ruisseau aux roseaux»

« Ville sans passé d'art, sans beauté, sans histoire »

- Amédée Prouvost

Avant toute chose, et avant de s'attarder sur les métamorphoses qu'a pu subir le tissu urbain de Roubaix, il semble essentiel d'en comprendre la fondation et le rayonnement qu'elle a pu connaître durant le 19e et 20e siècles.

Roubaix, dit « Le ruisseau aux roseaux »¹, de là viendrait l'étymologie du nom de Roubaix, en désignation d'une masse marécageuse traversée par un ruisseau. Si certains documents datant de l'époque romaine peuvent témoigner d'une occupation de la région au IIIe siècle, nous commencerons notre histoire bien plus tard, au XVe siècle. L'année 1469 marque en effet la signature de la « Charte des Drapiers », qui transformera à jamais le paysage de ce petit bourg en bordure de Lille. Obtenue par Pierre de Roubaix à Charles le Téméraire, cette charte déclare de faire licitement « draps de toutes laines »² dans une ambition de développer la draperie roubaisienne déjà entourée de centres textiles, entre la frontière belge et Lille qui monopolisaient une partie de l'activité à l'époque. L'autorisation se limitait encore à la production d'étoffes grossières et sous la surveillance de Lille pour s'assurer de garder la main mise sur la production de laine dans la région³. S'en suit trois siècles de rivalité entre les deux villes.

1. Hilaire, Y. M. (1984). Histoire de Roubaix: FeniXX réédition numérique, p.19

2. Ibid., p.46

3. Ibid., p.47



Fig. 3

Fig. 4 : Plan de la manufacture de la métropole lilloise en 1766

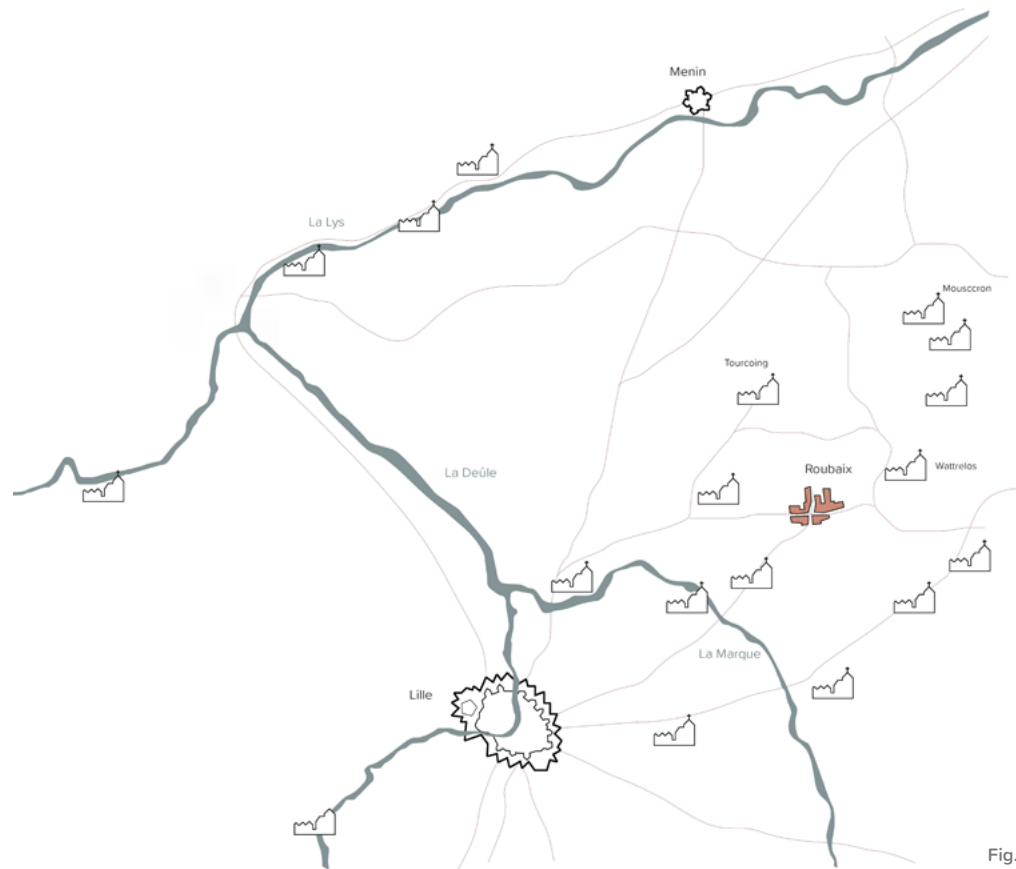


Fig. 4

Le travail du textile était, déjà à cette période, un savoir-faire maîtrisé par la population de la région. Femmes et filles filaient la laine pendant que les hommes tissaient sur leurs métiers, entre les travaux dans les champs. Il était maintenant question de vouer ce savoir-faire à une production à plus grande échelle, qui serait propice au développement de la ville. Roubaix, la ville manufacturière était née.

Entre la fin du XVIII^e siècle, et à l'aube de la révolution industrielle, se profile la gestation d'une ville nouvelle. De la rivalité avec le chef-lieu de la région, Lille, les Roubaisiens en ont fait une force. À ce moment, les négociants lillois gardaient encore le contrôle sur les opérations de teintures, de finitions et se réservaient les échanges avec Paris; ce qui poussa Roubaix à faire preuve d'ingéniosité et d'initiatives techniques pour frauder les interdictions mises en place. Finalement, au milieu du règne de Louis XV, la production roubaisienne est parvenue à battre en brèche le monopole textile lillois⁴. La fabrique, encore principalement rurale, se fait dans 23 hameaux, dans lesquels se répartissent petits ateliers, encerclant Lille et fournissant un marché national et européen.

4. Ibid., p.88

Les travailleurs étendent leurs savoir-faire et les étoffes se diversifient dans leur composition, du coton, du lin, du chanvre, des soies... En plus du travail de la laine, Roubaix devient connue à la fois pour l'aptitude de ses tisseurs à mélanger les fibres, inventer de nouveaux coloris, de nouveaux dessins de tissage et pour être capables de s'adapter à l'évolution du marché, héritage de leurs tentatives d'émancipation vis à vis des Lillois. Les tissus sont cardés, peignés, filés, et fournissent des étoffes et draps dont la qualité est reconnue au-delà des frontières.

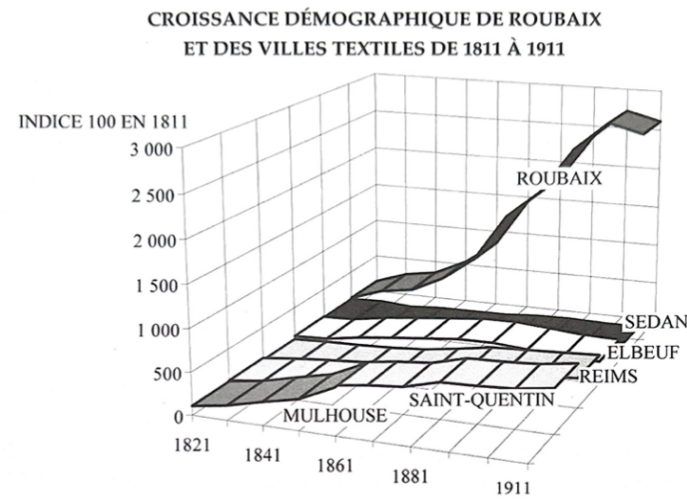


Fig. 5

Fig. 5 : Graphique montrant la croissance démographique de Roubaix et des villes textiles de 1811 à 1911

Explosion démographique

En 1764, Roubaix est encore un bourg de 7 489 habitants⁵, mais le nombre de personnes travaillant pour la manufacture dans son district s'élève à quasiment 18 000. Cette phase de développement, qui n'en est pourtant qu'à ses prémices est en partie due à une première vague d'immigration de travailleurs venant de l'extérieur du bourg. Ils viennent alors dans l'espoir de participer au développement de l'industrie qui nécessite toujours plus de main d'œuvre. C'est à cette période qu'on peut retrouver la naissance des premières courées. Car avec l'abondance de travail et l'accroissement de la population vient de nouvelles conditions de vie, qui vont laisser des marques de manière quasi-définitive sur l'urbanisme. L'habitat classique à cette époque consiste à une maison, basse, appartenant à un groupe de maisons jointives, dont l'accès se fait par une étroite ruelle qui ne permet de laisser entrer très peu, voire aucune lumière dans celles-ci.

5. Ibid., p.184

Pourtant, malgré l'apparition des courées qui vont rapidement poser des soucis d'insalubrité et être foyers de maladies, la ville se développe de manière relativement harmonieuse. Nous reviendrons, dans un second temps, plus longuement sur son urbanisme, ou non-urbanisme, qui en porte des cicatrices, encore tangibles aujourd'hui. Avant cela, et avant l'industrialisation, la croissance économique du bourg s'inscrivait de manière transparente dans l'espace. Les premières courées côtoyaient, à quelques dizaines de mètres seulement, les maisons bourgeoises des patrons de manufactures⁶. Une forme d'harmonie et de cohésion sociale perdurait pourtant, entre une élite qui gardait les ouvriers à proximité de leurs fabriques et ces derniers qui avaient le sentiment de participer à la prospérité de la ville.

6. Ibid., p.263



Fig. 6

Fig. 7 : Nombre d'usines et d'ouvriers repertoriés en 1868

L'industrie textile dans le canton de Roubaix
d'après Arch. Nales F. 12-4523 A
4^e trimestre 1868

	Etablissements	Ouvriers occupés
Fabriques de tissus	171	8000
Filatures	71	5084
Teintures et apprêts	23	1797
Tissages mécaniques	54	6915
Peigneries de laine	11	2664
Fabriques de arnats	19	150
Emballeurs	3	584

Fig. 7

Plus tard, au début du XIXe siècle, le bourg d'environ 8 000 habitants devient une ville de 12 187 habitants et atteindra les 124 365 en l'aube du siècle suivant⁷. Ce choc démographique, incomparable à celui des autres cités textiles, s'explique par la situation géographique de Roubaix sur le territoire. Située à la frontière avec la Belgique, la ville représente une opportunité pour les travailleurs belges de la frontière qui vont migrer en masse tout au long du XIXe siècle. La population change, la manière de produire change, et donc la structure de la ville.

7. Sueur, G., & Glaymann, C. (1971). Lille, Roubaix-Tourcoing: Métropole en miettes: (Stock) réédition numérique FeniXX, p.30

Fig. 8 : « L'Usine Monstre »
Motte-Bossut

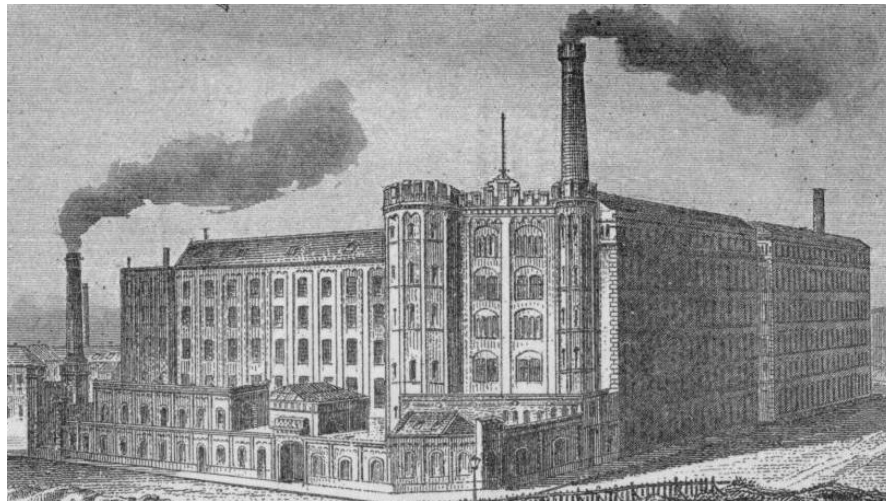


Fig. 8

L'usine monstre

Le XIXe siècle marque un chamboulement, définitif et inévitable, dans l'histoire de Roubaix : c'est la révolution industrielle. Bourg dans la fin du XVIIIe, Roubaix devient une ville industrielle dans la première moitié du nouveau siècle, l'une des plus importantes en France, une « ville-symbole » de l'industrie textile⁸. On pourrait désigner l'arrivée de la « mule jenny », importée d'Angleterre, comme déclencheur de cette transition. Cette invention britannique, fonctionnant à l'énergie hydraulique, pouvait filer, dans ses modèles les plus perfectionnés, 30 à 1000 fils d'un seul mouvement. Les possibilités de production prennent alors en proportion, en même temps que la croissance démographique sur le territoire explose. Il faut alors bâtir des espaces capables de supporter ces nouvelles machines et une telle force de travail.

Ce temps témoigne d'un renversement dans le système de production, qui se faisait auparavant aux abords de la ville, et qui prend maintenant place dans son enceinte. Apparaît dans le paysage d'innombrables usines, dont les cheminées dépeignent une forêt urbaine. Il faut garder en mémoire qu'ici, certaines usines, comme celle de la Motte-Bossut (1843), sont à l'image de l'ambition de leurs fondateurs, et peuvent se construire sur cinq étages et sont de véritables villes dans la ville, avec ce que cela entraîne d'animation, de bruits, de pollution.

Le paysage rural relativement plat, horizontal, prend en verticalité, et donnera à Roubaix le nom de « ville aux 1000 cheminées ». C'est de cette époque que date la majeure partie des transformations qui se ressentent encore dans le maillage actuel, parfois de manière claire et tangible, parfois de manière dissimulée.

⁸ David, M., Duriez, B., Lefebvre, R., & Voix, G. (2019). Roubaix: 50 ans de transformations urbaines et de mutations sociales: Presses Universitaires du Septentrion, p.12

Fig.9 : Carte des industries liées à l'activité textile à Roubaix en 1893

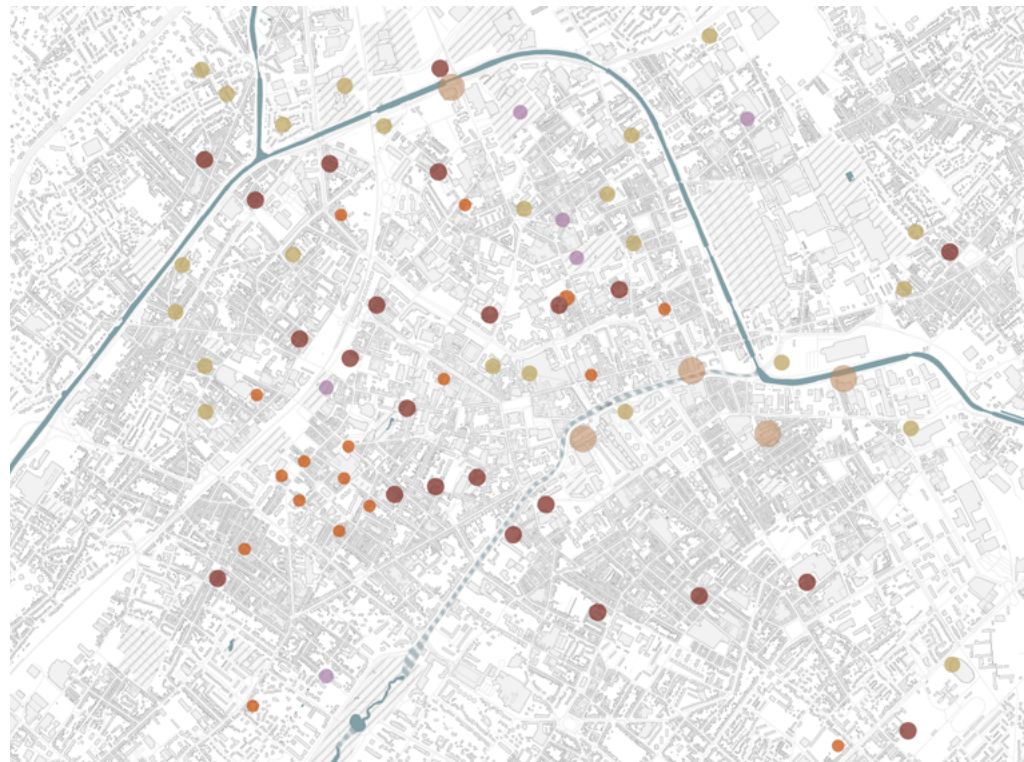


Fig. 9

Filature	
Teinturerie	
Tissage	
Peignage	
Usines importantes	

Un urbanisme aux bases fragiles

Par conséquent, ce qui fût l'apogée du développement de la ville, fut très certainement le catalyseur d'un profond trauma socio-économique, mais aussi urbain. La multiplication des industries au sein de la ville s'accompagne effectivement d'une prolifération des courées, dont l'emplacement et le nombre sont actés uniquement par les patrons d'usines. Roubaix s'est, jusque-là, toujours développée sans plan, ou volonté d'urbanisme, et la croissance rapide de la ville à cette époque ne suit aucune logique si ce n'est celle des entrepreneurs. Il est de tel que le service cadastral communal n'est créé qu'en 1884.

Alors, lorsque l'ère d'une forte croissance économique et démographique est secouée par une multitude d'événements et que la construction de la ville elle-même repose sur des bases fragiles, le déclin n'en est que plus douloureux pour la population. Multitude de crises économiques, crises textile (crise cotonnière due à la guerre de Sécession aux Etats-Unis, qui entraîna une surproduction de coton...), vagues de maladies dues à l'insalubrité des logements ouvriers, première et seconde guerre mondiale... Le déclin de l'industrie textile se fait ressentir et creuse des inégalités entre les populations ouvrières et la classe des industriels. On peut considérer l'Exposition Universelle de 1911 comme marquant l'apogée de l'industrie⁹.

⁹ David, M., Duriez, B., Lefebvre, R., & Voix, G., loc. cit.

Fig. 10 : Coupe schématique de l'évolution de la skyline de la ville

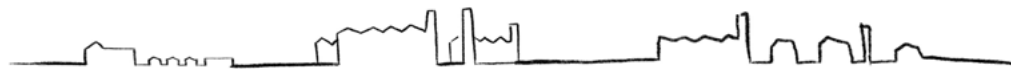


Fig. 10

Désindustrialisation et trauma social

Durant les décennies suivantes, Roubaix fut victime d'une désindustrialisation massive. L'apparition des fibres synthétiques, qui auraient demandé l'adaptation de toute la chaîne de production, et l'émergence de la concurrence, à des prix bien moindres, en Asie en sont des causes. Les classes les plus démunies sont alors restées en ville, traversant des crises du logement liées à la destruction des courées, les classes d'industriels sont également restées ou se sont déplacées vers les communes alentours (Croix, Mouvaux), et les classes moyennes d'artisans, fonctionnaires boutiquiers ont globalement déserté la ville. Une profonde crise sociale perdure à Roubaix qui a pâti d'une quasi-mono-industrialisation, par rapport à Lille qui a su se diversifier et s'affirmer en tant que métropole européenne.

La crise textile demeure toujours un traumatisme pour la population, dont plusieurs générations vivant encore à Roubaix ont été témoins. N'en reste qu'un savoir-faire auquel les habitants sont attachés et qui tombe dans l'oubli. Le textile bien qu'encré dans les murs de la ville, s'efface de la mémoire collective. Nous cherchons ici, à mettre en évidence, par l'écriture des différentes couches successives de la ville, comment cette mémoire s'exprime-t-elle, ou ne s'exprime plus de nos jours, et, surtout, comment peut-elle être motrice dans un urbanisme en transition.

Fig. 11 : Campio Marzio dell' Antica Roma par Piranèse

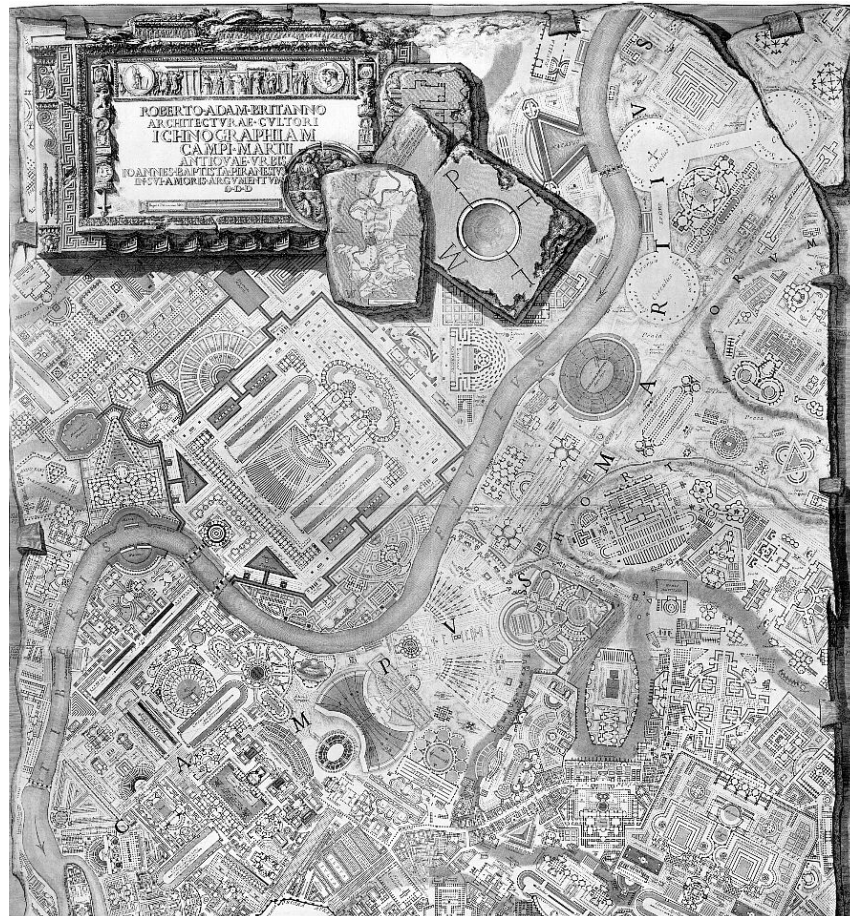


Fig. 11

2.2 La ville palimpseste

Le palimpseste urbain

Nous l'avons vu, un lien très fort existe entre le territoire, le plan et son occupation par les habitants. Ces trois entités évoluent parallèlement, collaborent, se contredisent, renouent, se délassent... Le territoire, à l'origine se modifie spontanément : il n'est pas une donnée mais résulte de divers processus, théorise André Corboz dans son essai *Le territoire comme Palimpseste*¹. Il suit ensuite l'action des hommes, dont la force d'intervention croît avec le temps. La ville, elle, naît très souvent de spécificités du territoire à un instant défini, elle s'y adapte, puis se dessine par l'appropriation de l'espace par ses habitants, influencés par un contexte socio-économique et culturel. Le mot palimpseste, utilisé par Corboz pour évoquer le territoire est intéressant, tant il s'applique aussi à la ville. L'un impliquant l'autre quelque part.

S'il n'est pas évident de lire les métamorphoses d'un paysage, celles-ci s'opérant sur de très longues durées, nous pouvons lire, plus aisément, les sous-couches successives de la ville. Chaque époque reflète une manière de bâtir, exprime une condition sociale, économique, culturelle, qui ne sera pas la même quelques années plus tard. Même sans notions d'histoire de l'architecture, le profane saura s'il se situe dans un quartier chargé d'histoire, même si, parfois, l'homme tente de nier son histoire et tromper la réalité de faits (comme à Francfort par exemple, selon le maintien de volumes gothiques et de propositions d'architectures « pseudomodernes » et « pseudoanciennes » d'après-guerre, qu'Aldo Rossi qualifie de « sordides »²). Si nous voulons, grâce à une architecture dite « de mémoire », mettre en lumière le patrimoine de la ville, et le renouer au maillage actuel, il en convient d'en connaître les pièces.

Il ne s'agit ni de restaurer un tableau dont on ne connaît pas l'auteur, ni de le conserver en l'état, seulement d'en comprendre le processus de création.

1. Corboz, A., & Marot, S. (2001). *Le territoire comme palimpseste et autres essais*: Imprimeur, p.3

2. Rossi, A., & Brun, F. (2001). *L'architecture de la ville*: InFolio, p.166

Fig. 12 : Echantillon de tissu n°1, collection de la tissuthèque de Roubaix



Fig. 12

Les faits urbains

Aldo Rossi, apporte dans son livre la arquitectura de la ciudad (1966), la notion de « faits urbains ». Il conçoit alors la ville comme un ensemble de fragments de réalité, possédant chacun une forme, une mémoire et un mode de vie propres et pouvant être étudiés de manières autonomes³. Le lieu ne peut être considéré qu'en tant que succession de faits qui le constituent. Si nous ne les prenons pas en compte, nous finirons par construire des théories aussi artificielles qu'inutiles⁴. Il s'oppose ainsi au « Town-design⁵ », autrement dit la conception par de grands dessins à l'échelle urbaine, qui cherchent des lois, une unité, une homogénéité. Cette pratique ne peut, selon lui, s'appliquer à l'ensemble d'une ville en prenant en compte la réalité historique de chacune des parties du plan. Cela reviendrait à vouloir appliquer un ordre là où les faits urbains sont, la plupart du temps, des déchirures dans le tissu.

Ainsi, lorsque l'architecture de la ville repose sur le locus, ses propriétés et son histoire, elle peut traverser les temps et se renouveler. Il prend, pour illustrer ceci, l'exemple du Forum romain, qui malgré les époques et les transformations qu'il a connues, se révèle être un fait urbain d'une grande modernité, qui permet toujours au flâneur de s'identifier à la ville⁶. Cela reposerait sur son implantation, née de la pratique du territoire, lorsqu'au VIIIe siècle av. J.-C., les Latins descendaient les collines pour y déposer leurs morts⁷, et une évolution qui s'est toujours faite en conscience et connaissance du lieu. L'espace s'est transformé, a changé de fonction, mais est aujourd'hui l'addition de ces transformations. Il est à la fois la ville de Rome et une partie de celle-ci.

3. Trévelo, P. A. (2009), Quarante ans de théories urbaines, Quarante ans d'urbanisme, clés pour le présent, <http://www.tvk.fr/architecture/40-ans-de-theorie-urbaine>, [consulté le 14 avril 2022]

4. Rossi, A., & Brun, F., loc. cit., p.12

5. Ibid., p.158

6. Ibid., p. 165

7. Ibid., p.162

Ceci dit, nous pourrions nous demander si la capacité d'expression de la mémoire de lieux tels que le forum romain ne provient pas en grande partie des ruines qui le composent et qui sont toujours visibles ? Conserverait-il cette force de spatialisation sans ces repères ? La réponse est sûrement entre les deux. Il semble que des signaux tangibles du locus doivent persister pour actionner le processus de souvenir de l'individu, même inconsciemment.

Rossi avec sa vision des faits urbains, s'inscrit dans une évolution de la conception des villes, qu'André Corboz définit comme la fin d'un « [...] champ opératoire abstrait mais comme le résultat d'une très longue et très lente stratification qu'il importe de connaître pour intervenir⁸. »

⁸. Corboz, A., & Marot, S, op. cit., p.12

Fig 13 : Superposition des couches successives d'eau de la ville (1811-Aujourd'hui)

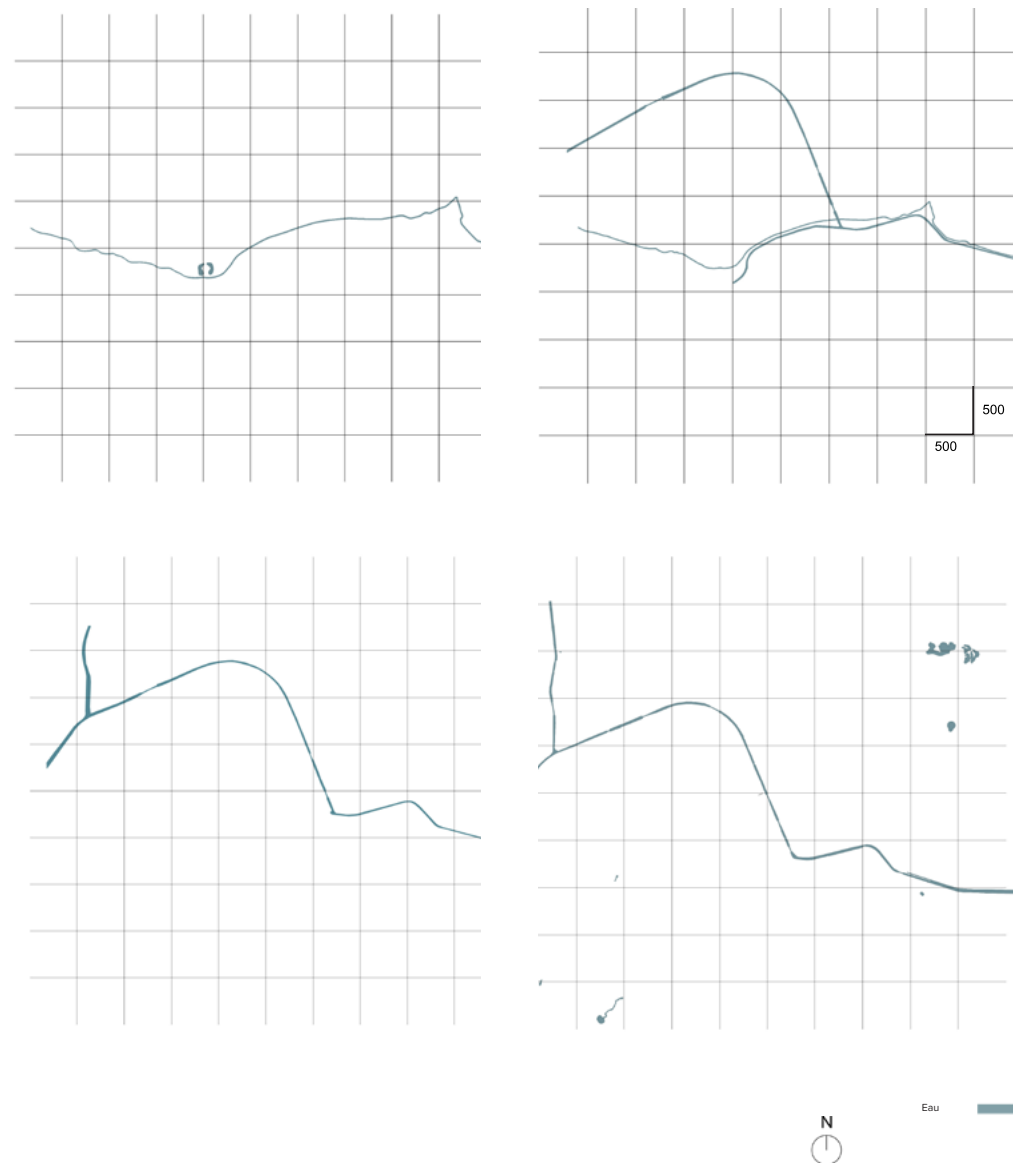


Fig. 13

Superposition historique des sous-couches de la ville

Il paraît donc évidemment important, avant d'intervenir sur l'urbanisme de Roubaix, et en considération de la mémoire textile qui l'a profilé, d'observer et superposer ces faits urbains, dans le but d'en comprendre la nature, les conséquences et déceler les indices qui expliqueraient son déséquilibre actuel. Roubaix a en cela d'étonnant, de particulier, de s'être développée en suivant l'action et le développement de l'activité des hommes sur le territoire, sans obéir à quelconques dessins urbains jusqu'à la fin du XIXe siècle. N'avons-nous d'ailleurs pas évoqué l'origine même de son nom dans une qualification du paysage ?

La ville pré-industrialisation

Pendant l'ère pré-industrielle, Roubaix se dessine en suivant les propriétés du territoire, c'est-à-dire en s'établissant dans la partie la plus déprimée d'une cuvette parcourue par le Riez Trichon⁹. Ce ruisseau, qui prenait source à Mouvaux, fut très certainement l'élément qui donna naissance à la ville future. Les plus anciennes cartes de la ville montrent alors un hameau, composé d'une église sur une place, bordée de l'autre côté par un hôpital et un peu plus loin derrière, un château. Le tout donnant direction à quelques axes autour desquels s'agglomèrent quelques fermes. Voici en réalité les éléments initiaux de Roubaix dont certains sont toujours visibles aujourd'hui. La place est toujours la Grand Place de la ville et l'église St-Martin, qu'on peut dater de 1169 a toujours le même emplacement, bien qu'ayant été reconstruite plusieurs fois¹⁰. Le château, qui utilise l'eau du Trichon pour alimenter ses douves, daterait d'environ 1413 et aurait été construit par Pierre de Roubaix.

9. Hilaire, Y. M., op. cit., p.217

10. Église Saint-Martin de Roubaix, (2019, novembre 16). Wikipédia, l'encyclopédie libre, http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=%C3%89glise_Saint-Martin_de_Roubaix&oldid=164571404, [consulté le 21 avril, 2022]

Élément important du plan, on peut déceler une première enceinte délimitée à la fois par le Trichon, des haies et d'autres ruisseaux. Cette enceinte à son importance, car, lorsque la Charte permet, aux habitants de tisser des étoffes, l'habitat va se densifier autour des premiers axes, en restant circonscrit par celle-ci. L'axe allant de Mouvaux à Watrelos, en traversant la place a perduré jusqu'à aujourd'hui et donna, sur sa partie allant de la place à Watrelos, la Grande Rue.

Pour rappel, à cette époque, le travail du textile se faisait surtout dans les fermes bordant l'enceinte de la ville, après le travail aux champs. L'ère-pré industrielle se traduit donc par une urbanisation croissante mais plutôt stable, plus dense autour de la place et très dispersée par-delà de l'enceinte, qui cessa d'exister au XVIIe siècle. Celle-ci va conserver sa forme jusqu'à la première moitié du XIXe siècle.

Fig. 14 : Superposition des couches successives de circulation de la ville (1811-Aujourd'hui)

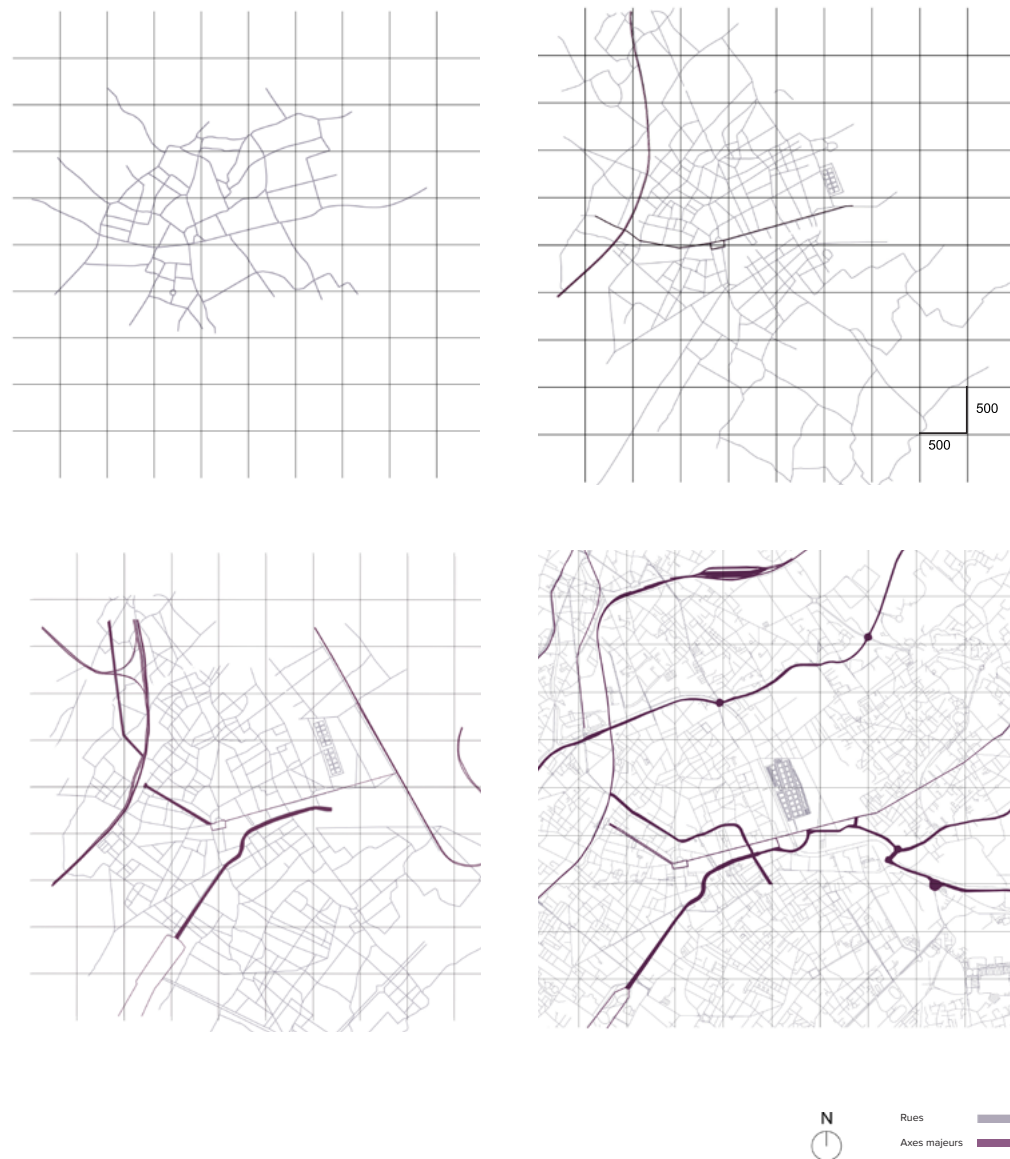


Fig. 14

L'ère industrielle

11. Ibid, p.158

L'ère industrielle est synonyme de grandes modifications dans le plan de la ville. À ce stade, la ville empiète sur la campagne sans plan directeur. Les fabricants sont les pionniers de l'urbanisation de l'espace rural. Plusieurs infrastructures vont, quasi simultanément, perturber l'espace rural¹¹. Tout d'abord la voie de chemin de fer et la première gare, datant de 1841, à l'ouest de la ville, censée relier la ville à Lille et à la Belgique. Vient ensuite la première esquisse du canal de Roubaix, imaginé par Vauban, censé venir de l'Est, longer le Riez du Trichon, en passant au sud de la Grand Place, et se prolonger jusqu'à rejoindre un bras de La Marque. Le dessin du canal est essentiel dans l'évolution de l'industrie, du paysage roubaisien et donc de son urbanisme. Nous verrons, plus tard, pourquoi.

Le premier dessin étant invalidé, faute de faisabilité, un second tracé est décidé pour le canal, qui passera plus au Nord, formant une courbe entre Roubaix et Tourcoing. Un vestige de la première intervention va persister jusqu'à la fin du XIXe siècle, là où se trouve l'actuel boulevard Gambetta. Le canal, et l'entièreté de ses transformations vont avoir trois impacts conséquents sur l'urbanisme de la ville.

Tout d'abord, il crée une nouvelle frontière, entre Roubaix et Tourcoing et donne, plus largement, une limite, un cadre, à la ville, même si celle-ci va s'étendre au-delà par la suite. Les frontières naturelles et fragiles qu'étaient les ruisseaux et les haies de la première enceinte ont laissé place à une barrière franche, imposante. Voici, un premier « fait » considérable lié à l'industrie textile.

12. Franklin Mendels, « Des industries rurales à la protoindustrialisation : historique d'un changement de perspective », *Annales. Economies, sociétés, civilisations*, 39^e année, No. 5, 1984, p.988

Ensuite, le premier tracé du canal va être à l'origine de l'un des futurs axes majeurs de la ville : le Boulevard Gambetta. Celui-ci, suit, sur son premier tronçon depuis l'embranchement à l'entrée de la ville, la Grande Rue de manière quasi-parallèle; mais avec des dimensions bien plus importantes. Il y a alors un renversement dans les rapports d'échelle des principaux tracés de la ville. De plus, sur cet axe, va être construit, à partir de 1868, le parc Barbieux. Né d'un « échec », ce parc de 34 hectares va demeurer être un élément essentiel du « paysage urbain », et même du territoire.

La troisième répercussion de cette infrastructure sur l'urbanisme de la ville vient en réalité du fait qu'il traduit l'entrée de la ville dans une nouvelle ère. La « protoindustrialisation¹² » laisse place à la révolution industrielle, c'est-à-dire que les activités industrielles prennent le pas sur les activités agricoles. De manière générale, les usines se placent d'abord sur la périphérie de la ville, pour protéger le centre en cas d'incendie ou d'explosion, et le long du canal pour l'accès à l'eau et la livraison de matières premières. Les courées viennent ensuite se construire à proximité de manière très dense. Sur les dernières décennies du XIX^e siècle, la densification est telle qu'elle atteint les limites définies par le canal, la voie ferrée, et déborde même, au sud, de l'autre côté du boulevard. N'étant soumises à aucun principe d'urbanisme, les rues progressent dans la continuité des axes existants, s'entremêlent, certains nets comme celui venant de Tourcoing jusqu'à la Place de la Liberté disparaissent en partie.

Après avoir subi une densification soudaine et très composite, la ville tente de réfléchir à une stratégie urbaine. Ainsi, un axe est percé en 1882, dans le tissu, allant de la gare à la Grand Place, pour tenter de désenclaver et d'apporter une unité, là où les quartiers ouvriers devenaient de plus en plus insalubres. Il s'agit peut-être de l'une des premières actions « volontaire » et « consciente » sur le plan de la ville.

Fig. 15 : Superposition des couches successives de bâti de la ville (1811-Aujourd'hui)

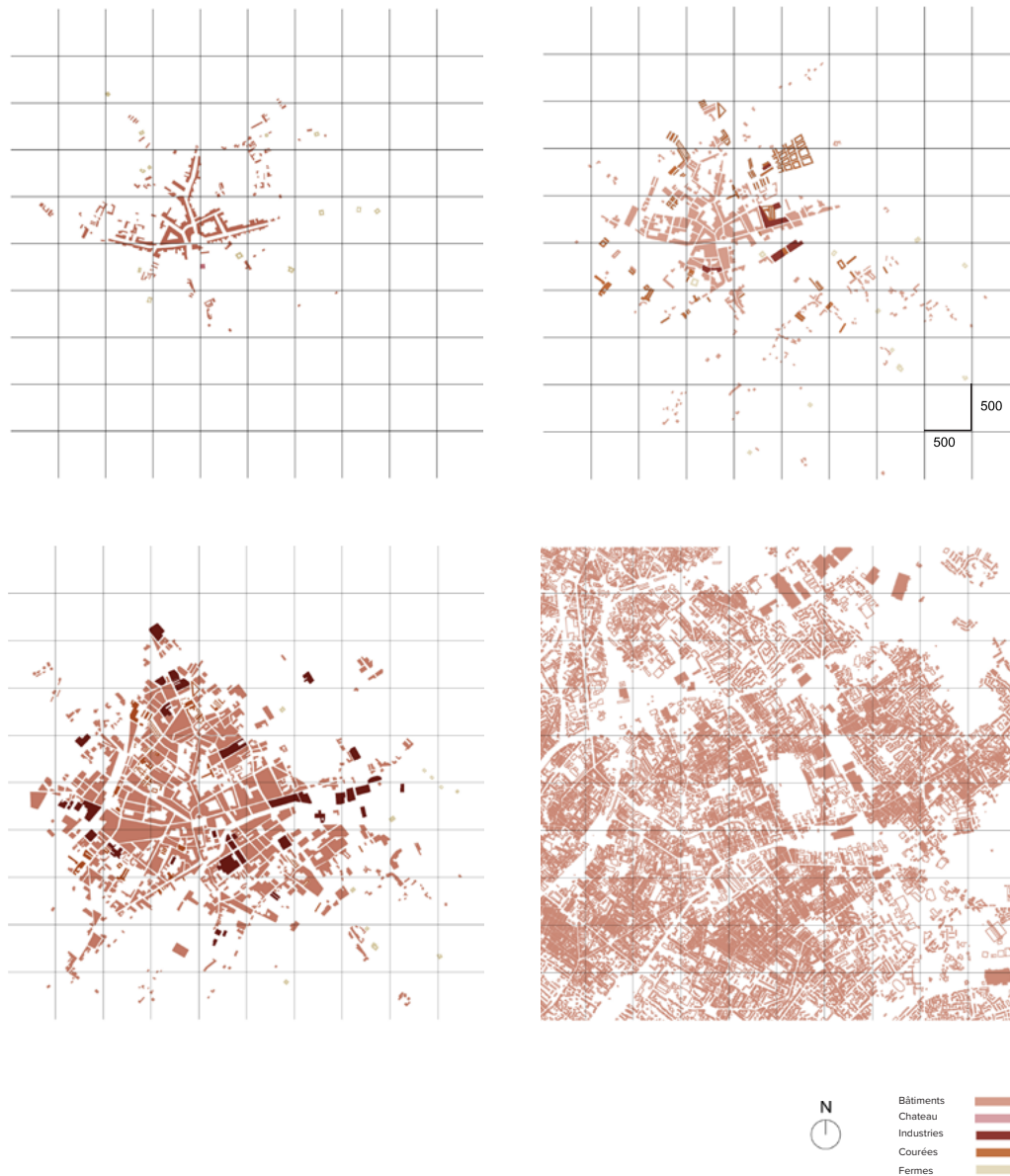


Fig. 15

L'ère post-industrielle

Si la révolution industrielle a été source de transformations majeures en termes d'urbanisme, le déclin qui l'a suivi a provoqué le plus de traumatismes. Celui-ci n'est pas anodin, si la plupart des villes industrielles du même type connaissent un schéma semblable, la chute de l'industrie textile à Roubaix fût particulièrement violente brutale. Avec la puissance de son industrie, sont venues de grandes infrastructures (canal, usines...) et une population et un habitat très condensés, alors, quand les crises se sont enchaînées durant le XXe siècle, la structure de la ville fût grandement fragilisée.

13. Hilaire, Y. M., op. cit., p.398

Tout d'abord, vient la désindustrialisation, laissant place soit à des friches, soit à des vides lorsqu'elles sont détruites. La particularité est que certaines, comme l'usine « monstre » Motte-Bossut, qui s'était implantée au bord du premier tronçon du canal en plein centre-ville, créent des vides considérables, de la taille d'îlots entiers, dans le maillage urbain. Certaines sont toujours en friche aujourd'hui. Avec la désindustrialisation vient une crise du logement, qui était déjà présagée par la dégradation progressive des courées. Celles-ci sont détruites à partir des années 1970. Le centre-ville connaît alors un grand dépeuplement et une profonde crise sociale. Là où la plupart des villes-centres comme Paris ou Lille, qui connaissent des phénomènes similaires, transforment les habitats en commerces, bureaux, Roubaix doit d'abord gérer un trop-plein de patrimoine industriel et la résorption des logements insalubres, ce qui fait tarder la construction de nouvelles habitations adéquates¹³.

La ville connaît alors, à l'orée du 21^e siècle, une situation d'enclavement qu'il urge de résoudre. Là où Lille s'affirme comme métropole européenne. Le temps est aux stratégies urbaines, au dessin de la ville, pour la raccorder avec l'agglomération. En 1976, il est décidé de construire un axe majeur reliant le centre de Tourcoing à celui de Roubaix. D'anciens tracés effectuaient déjà la liaison, mais comme dit plus haut, leur morphologie a changé avec l'évolution du plan et ils ne correspondent plus à l'usage de la voiture, maintenant prioritaire. L'urbanisme très dense de la ville a engendré des ruelles étroites et sinueuses.

Or, désormais, dans le but de rendre la traversée de la ville plus évidente, il est question de retracer des axes forts, clairs, en superposition de « l'urbanisme » industriel. De la même façon, le boulevard Gambetta est prolongé par la construction du Pont de Nyckes, traversant le canal, juste à côté de la Grande rue, jugée plus assez suffisante pour la circulation. Le comble de ces interventions étant la création d'une voie rapide (1999) longeant le canal sur une grande partie de son parcours ouest, lui qui était autrefois « l'autoroute » industrielle. L'intention est de créer des communications avec l'extérieur de l'enceinte de la ville.

Cependant, la réalité du tissu urbain, né sans planification, suivant le fait de l'activité industrielle, composé de ce que Rossi qualifierait peut-être de « faits urbains » se heurte à un nouvel effort de dessin d'urbanisme généralisé.



Fig. 16

Fig. 16 : Des traces du passé industriel encore visibles aujourd'hui, photographie par l'auteur

2.3 Le tissu urbain, porteur des vestiges de l'industrialisation

Une mémoire collective qui se dissipe

À ce jour, Roubaix peine toujours à se relever de la chute de son activité première qu'était le textile. Celle-ci a créé un véritable traumatisme social. La plupart des habitants, ont dans leur entourage, au moins une personne qui travaillait pour la filière textile.

Pour autant, la mémoire de celle-ci se dissipe petit à petit. Il faut dire que si le patrimoine et les infrastructures persistent, leur fonction a changé. Le canal est délaissé, le boulevard Gambetta est devenu un axe de circulation important, toujours bordé par d'anciennes façades industrielles, vestiges d'un autre temps, là où d'autres usines ont complètement disparu, et ont laissé place à des brèches dans le tissu, dont les nouvelles fonctions sont plutôt hétéroclites (allant du parc végétal au centre commercial). Tout ceci relève malgré tout d'un procédé normal, logique, car si le patrimoine résulte de choix urbains, nous voyons que ce qui a été volontairement conservé, cela veut dire que l'oubli est un choix également. La ville marque aussi son rapport à la mémoire par des vides et des suppressions¹.

Nous assistons donc quelque peu à un effacement progressif de la mémoire collective théorisée par Halbwachs. Lui, qui la définit comme une mémoire constituée d'un ensemble de mémoires individuelles, qu'en est-il lorsque celles-ci ne sont plus stimulées ?

1. Totaforti, S. (2019). L'exploration de la mémoire urbaine : politiques de mémoire et amnésie. [The exploration of urban memory: Politic of memory and amnesia]. Sociétés, 145(3), 85-98., p.89

Fig. 17 : Echantillon de tissu n°2, collection de la tissuthèque de Roubaix

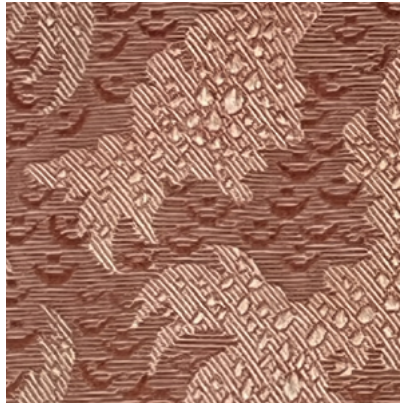


Fig. 17

Un héritage porteur de nouveaux enjeux

On peut alors se poser la question de l'intérêt de vouloir faire perdurer le souvenir d'une activité passée, dont le temps semble révolu ? Eh bien, il semble que ce ne soit pas le cas. Tout d'abord, nous avons pu démontrer à quel point le textile a été formateur pour l'urbanisme même de la ville. Celui-ci ne peut donc pas complètement disparaître, puisqu'il s'exprime dans chaque tracé de rue, chaque façade, et de nombreux éléments continueront de l'illustrer peu importe la volonté de le faire perdurer dans l'esprit des habitants ou non. Ensuite, il se trouve qu'à l'heure d'une grande instabilité, aussi bien socialement qu'économiquement, Roubaix tend ces dernières années à se retourner vers ce qui a fait sa gloire passée, afin d'y retrouver des éléments porteurs d'une nouvelle dynamique. Il ne s'agit pas de relancer l'exploitation industrielle à une telle échelle, ce qui serait de toute manière impossible en plus d'être assez peu compatible avec les problématiques écologiques actuelles, mais justement de puiser dans un savoir-faire propre à la ville, pour l'adapter à de nouveaux enjeux.

« Aujourd'hui, c'est cette envie commune de remettre à l'honneur sa filière textile que la Ville de Roubaix a décidé de soutenir. Nulle part ailleurs en France on ne trouve une telle concentration d'instituts de formation, d'ateliers de fabrication et de confection, de grandes enseignes, de grossistes et de détaillants, de créateurs et de jeunes marques, mais aussi de marques centenaires, sans parler d'un musée de référence et de son incroyable tissuthèque! ²»

Plusieurs initiatives liées au textile naissent à nouveau en ville, alimentées d'abord par une connaissance de la matière, des locaux déjà existants, certaines machines toujours en état de fonctionnement, mais surtout par la volonté de faire perdurer l'histoire de la ville. La ville axe d'ailleurs aujourd'hui son développement autour de 3 axes : le numérique, le textile et l'économie circulaire³.

2. Roubaix renoue avec le textile, (2020), <https://www.roubaixxl.fr/roubaix-renoue-avec-le-textile/>, [consulté le 06 février 2022]

3. Cambau, R. (2021). Guillaume Delbar : «La transformation de Roubaix s'appuie sur les dynamiques économiques », <https://www.e-marchespublics.com/actualites/view/248>, [consulté le 23 avril 2022]

Fig. 18 : Usine réhabilitée (la Plaine Images), photographie par l'auteur



Fig. 18

Toutefois, en opposition à la manière dont était produit le textile il y a un siècle, il n'est plus question de produire en masse, mais surtout de produire de manière innovante, et localement.

Ainsi, des lieux, hérités de l'ère industrielle, expriment toujours aujourd'hui une forme de mémoire dans le paysage urbain. Des constructions importantes telles que l'usine Motte-Bossut ont conservé leur statut de lieu public important de la ville, même si la fonction, elle, a changé. Parfois même, l'activité des couturiers retrouve sa place dans des bâtisses industrielles qui retrouvent alors une seconde vie, d'autres fois seuls les murs ont subsisté. Les « 1000 » cheminées de la ville, même si elles ont pour la plupart été détruites, prennent étonnamment la place de monuments, alors que les murs qui les entouraient ont eux-mêmes disparus et sont comme des phares dans la ville. Le parc Barbieux, « fait urbain » important de l'histoire conserve toujours son importance au sein de la métropole, ayant résisté à l'urbanisation massive s'étendant vers Lille.

Fig. 19 : Mise en évidence des grands tracés urbains du XXe siècle



Fig. 19

Un tissu mis à mal par les grandes tracés du XXe siècle

À l'inverse, même si des « permanences⁴ » perdurent avec une certaine harmonie, on ne peut ignorer une enclave assez profonde dans beaucoup de quartiers, liée aux différentes phases d'urbanismes que nous avons pu étudier. Nous l'avons vu, l'urbanisme de Roubaix a fait figure de chaos organisé dans un premier temps, qui tenait en équilibre sur l'activité industrielle et qui a fatalement perdu tout sens lorsque celle-ci a cessé. Le plan se composait surtout en « faits urbains », résultat de l'expérience des habitants et du site, et la réalité d'un quartier n'était pas celle du quartier voisin.

4. Rossi, A., & Brun, F., loc. cit., p.57

Les grands tracés du XXe siècle avaient alors pour objectif d'apporter de la cohésion au plan, et surtout de rattacher tant bien que mal Roubaix à la métropole. Ce « dessin à l'échelle urbaine⁵ » valide quelque part la théorie de Rossi à savoir que les traits dessinés ont ignoré la réalité historique de la ville. S'ils ont été libérateurs pour l'accès à la ville depuis la métropole, ils sont source de manque de cohésion totale à l'échelle locale, qui est l'un des enjeux majeurs de la ville aujourd'hui. Roubaix est en quelque sorte devenue une ville très bien desservie, par laquelle on passe, pour s'arrêter parfois à quelques endroits clés (l'Union, La Piscine...), mais qui manque de lien social, d'espaces de rencontre, de lieux paysagés, où le flâneur du Forum Romain trouverait sa place...

5. Rossi, A., & Brun, F., loc. cit., p.158-159

Fig. 20 : Echantillon de tissu n°3,
collection de la tissuthèque de
Roubaix



Fig. 20

La place du textile dans l'histoire roubaisienne s'illustre par une forme de dualité aujourd'hui, à la fois source de traumatismes et d'entraves dans l'urbanisme, mais aussi source de nouvelles dynamiques pour les habitants. Toutefois, il s'agit dans les deux cas d'une forme de manifestation de la mémoire. Nous avons pu voir, dans l'introduction de ce travail, comment la mémoire pouvait être porteuse de cohésion sociale, de « cadre ». Nous avons aussi évoqué, comment le paysage pouvait tenir lieu de la mémoire, se substituant aux monuments. Or, il semblerait que dans tous les éléments porteurs de mémoire au sein de Roubaix, une structure paysagère et pourtant fondatrice, aussi bien de l'activité que du tissu urbain, ait été délaissée.



03.

LE CANAL : STRUCTURE DU PAYSAGE ROUBAISIE

3.1 Origine et morphologie du canal

la naissance du canal

Une morphologie du territoire
inadaptée au développement
industriel

Entre dessin et fait urbain

3.2 Un tracé fondateur, qui tombe dans l'oubli ?

Un lourd héritage du passé
industriel ?

Ecotone entre ville et paysage

3.3 Vers une requalification d'un lieu vecteur de cohésion

Un parcours discontinu et
désincarné

Un patrimoine somnolent

La ville en mouvement

Permettre la porosité

03. LE CANAL : STRUCTURE DU PAYSAGE ROUBAISIEEN

Fig. 21 (au dos) : Le canal de Roubaix, photographie par l'auteur

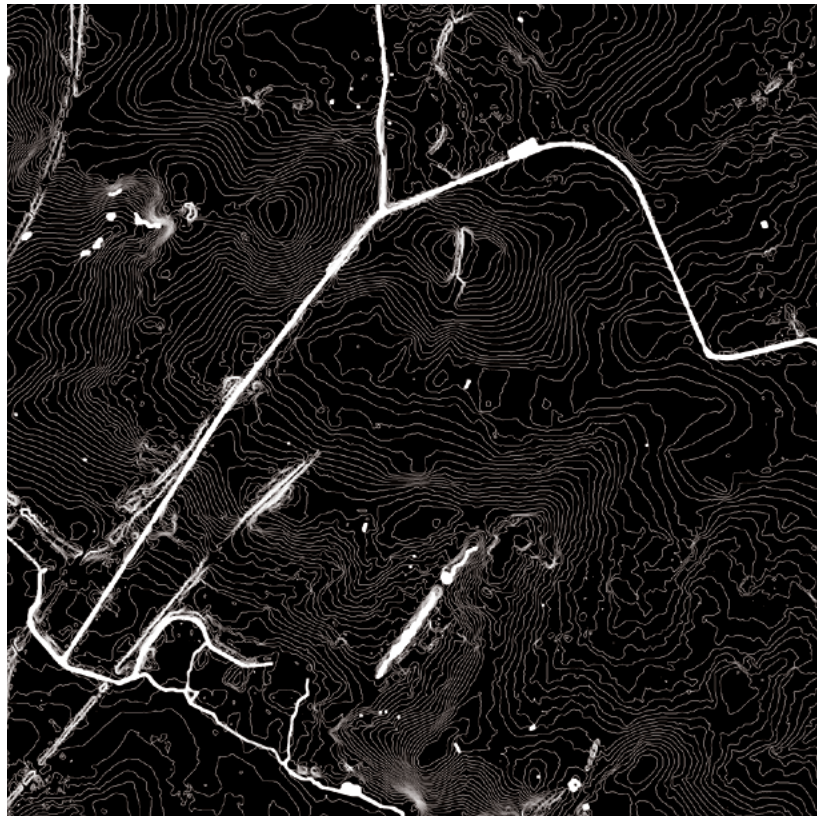


Fig. 22

Fig. 22 : Morphologie du canal et du territoire

3.1 Origine et morphologie du canal

La naissance du canal

Bien que nous nous sommes déjà penchés sur l'apparition du canal comme structure de la ville et son impact, non-négligeable, sur la croissance économique de celle-ci, il est intéressant de comprendre la relation particulière et complexe qu'ils entretiennent. Le canal fait en effet figure d'anomalie du paysage de la métropole, et a nécessité des moyens considérables pour l'époque, avant de prendre sa forme définitive en 1892¹.

Bien que l'idée de pouvoir relier la Deûle à l'Escaut soit évoquée une première fois par Vauban en 1699 pour des raisons militaires, et alors qu'il construit la citadelle de Lille², c'est plus d'un siècle plus tard que se concrétise vraiment cette idée.

On peut dénommer deux phénomènes à l'origine de cette voie d'eau, tous deux liés à l'industrialisation de la ville.

Tout d'abord, l'épuisement des ressources en eau de la ville et les besoins croissants en eau pour faire fonctionner les usines. À ce moment, les manufactures puisent en grande partie l'eau nécessaire dans le Trichon et l'Espierre, qui n'est qu'un petit ruisseau, affluent de l'Escaut en Belgique. Les industriels sont forcés de forer toujours plus profond dans le ruisseau, jusqu'à en arriver à son quasi-épuisement.

Car là est une particularité de Roubaix; si la ville a pu commencer le travail du textile en se satisfaisant des cours d'eau alentours elle est étonnement éloignée des canaux, manque d'eau et de fontaines, contrairement à la plupart des villes manufacturières³. Or, l'eau est indissociable du travail du textile, que cela soit pour faire tourner les machines, rouir le chanvre et le lin et laver les laines. Avant même de rentrer dans la révolution industrielle et de connaître une croissance non anticipée, ces deux ressources viennent déjà à manquer.

1. Laissez-vous conter le Canal de Roubaix., ville de Roubaix, <https://www.calameo.com/read/000053137a17868886aa4>

2. Ibid

3. Gagnepain, Y. (2021). Du canal de Roubaix à l'insalubrité de la vallée de l'Espierre, Une histoire environnementale du contrôle de l'eau par les industriels de Roubaix au XIXe siècle, Histoire Politique, 43., p.3

Fig. 23 : Echantillon de tissu n°4, collection de la tissuthèque de Roubaix

4. Corboz, A., & Marot, S, op. cit., p.3



Fig. 23

En deuxième lieu, l'ère industrielle, justement, est synonyme de tentative de domestication des éléments naturels. Pour reprendre les mots d'André Corboz :

« Les habitants d'un territoire ne cessent de raturer et de récrire le vieux grimoire des sols. Par suite de l'exploitation systématique que la révolution technologique du XIXe siècle a propagée jusqu'aux derniers recoins de tant de pays, toutes les régions ont été peu à peu placées sous un contrôle croissant.

Même les plus hautes chaînes montagneuses, que le Moyen Âge considérait comme une sorte d'enfer terrestre, ont été colonisées grâce aux équipements industriels et rentabilisées⁴. »

1825



Fig. 24

1843



Fig. 25

Le XIXe siècle est alors marqué par une dynamique de multiplication des voies navigables, celles-ci permettant de réduire considérablement le coût de transport des marchandises. Initié au tout début du siècle le projet du canal connaît un processus de développement très long que l'on pourrait diviser en 4 temps :

- La première phase, qui a lieu entre 1825 et 1832, consiste en la canalisation de la Marque depuis la Deûle et de la création d'un bras passant par Croix, censé rejoindre Roubaix pour faire la liaison avec l'Espierre par voie souterraine. Même si la première section du canal jusque Croix et ouverte à la navigation, le projet de souterrain de 2 km est rapidement suspendu à cause de l'infaisabilité des travaux due à des mouvements du sol, de mauvaise qualité.

- La seconde phase, qui suit cet échec, à l'origine du futur parc Barbieux, débute lorsqu'un accord est passé entre la France et la Belgique pour prolonger le canal de l'Espierre par un tronçon entrant dans la ville de Roubaix. Celui-ci est inauguré en 1843 et acte le commencement d'échanges Franco-Belge. Là encore, le canal est source de complication. Car si sa construction permet de faire rentrer l'eau au sein de Roubaix, cela alourdit le problème, antérieur à la construction du canal, de la surconsommation d'eau de l'Espierre. La connexion avec la Deûle se faisant attendre, le canal de Roubaix puise son eau dans l'Espierre, déjà affaiblie par l'exploitation industrielle. Le peignage de la laine nécessite énormément d'eau en plus de produire des déchets. Vient donc s'ajouter, au manque d'eau, le problème de la pollution du canal belge. Il se disait, à l'époque, qu'il était possible de connaître les couleurs de tissus qui seront à la mode les prochaines saisons en observant la couleur du canal.

1881

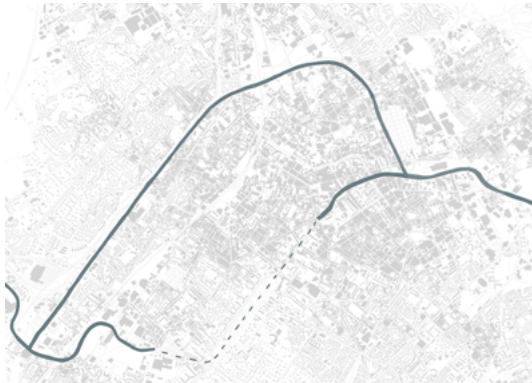


Fig. 26

1892

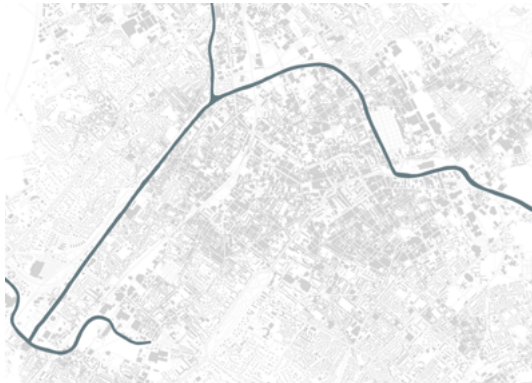


Fig. 27

- L'épuisement des ressources pousse à trouver une solution pour enfin raccorder le début du canal à la Deûle. Cette réponse se fait attendre près de 35 ans, temps pendant lequel le canal était uniquement relié à la Belgique et non à Lille, avant que soit décidé en 1861 que le canal suivrait un tout autre tracé, à ciel ouvert, entre Roubaix et Tourcoing, qui finira par être mis en navigation en 1877.

- Le canal, subit, enfin, deux dernières transformations pour atteindre sa forme définitive. Il s'agit tout d'abord de la suppression de la partie du « bras mort », vestige du premier tracé, qui pénétrait vers le centre-ville et qui est comblé en 1881. À l'inverse, un dernier raccordement est effectué par la création d'un embranchement allant vers le centre de Tourcoing en 1892.

Deux siècles séparent donc la première évocation, par Vauban, d'un canal qui relierait la France et la Belgique par voie navigable et quasiment 50 ans ont été nécessaires entre l'entreprise des travaux et la première livraison « fonctionnelle » de celui-ci. La quantité d'efforts fournis par les Roubaisiens pour permettre un accès privilégié à l'eau n'est pas anodine et résulte surtout d'un rapport conflictuel entre ambitions industrielles et réalité du territoire. Le création d'un canal à cet endroit s'oppose nettement à la morphologie du territoire et a perturbé l'équilibre hydrographique de ce dernier. Et les caractéristiques qui lui sont propres n'ont pas manqué de se manifester à travers les différentes phases d'élaboration du projet.

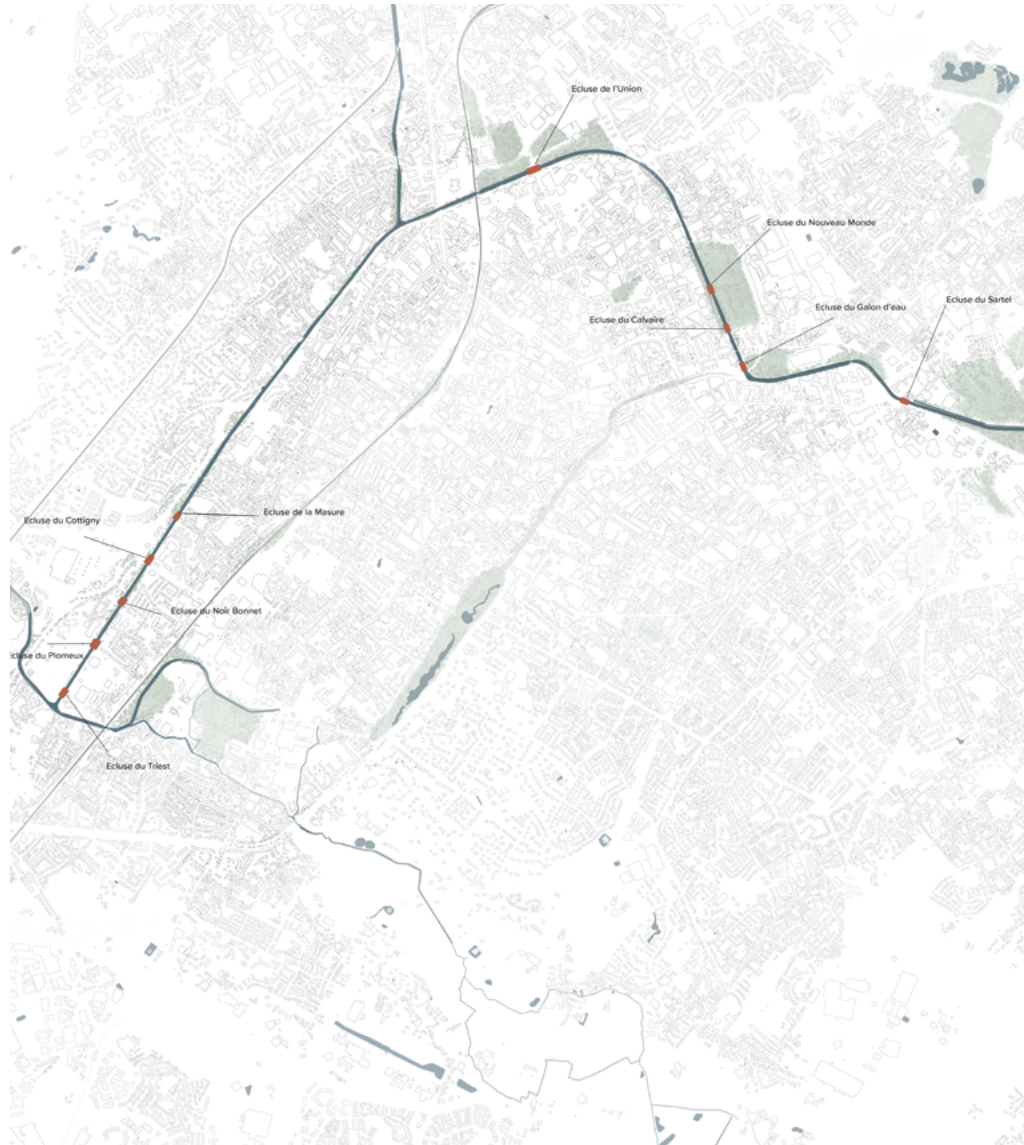


Fig. 28



Fig. 29

Fig. 28 : Les écluses du tronçon Roubaisien

Fig. 29 : «L'escalier d'eau», qui permet aux bateaux de franchir les 20m de dénivelé

Une morphologie du territoire inadaptée au développement industriel

Roubaix a été bâtie sur une hauteur séparant la Deûle de la vallée de l'Espierre. Elle occupe sur une plus large surface cette dernière (1200 hectares contre 58), ce qui veut dire que la majorité des eaux pluviales et résiduelles se retrouvent dans l'Escaut via l'Espierre. En raison de sa géographie, la ville n'a donc pas un rapport privilégié à l'eau, ce qui peut sembler contradictoire quand la volonté est de faire croître son activité manufacturière. Ce manque est à l'origine même de la création du canal, mais a perduré après sa mise en service. La construction d'une usine élévatrice aux abords de la Deûle fut même nécessaire pour fournir un débit suffisant à la voie navigable. Les industries roubaisiennes se fournissaient ainsi en eau depuis la Deûle, la Marque et l'Escaut⁵.

5. Gagnepain, Y., op. cit., p.7

Pour construire le canal, il fallut donc aller à l'encontre des propriétés inhérentes du site, ce qui dépeint assez bien l'exaltation ambiante du XIXe siècle. La partie roubaisienne du canal doit alors braver la « Montagne de Croix » qui correspond à un dénivelé d'une dizaine de mètres, avec L'Union comme point culminant. De part et d'autre de celle-ci durent être édifiés deux escaliers d'eau, séparés par un bief de partage alimenté par la station élévatrice. Ce défi d'ingénierie pour l'époque, n'est pas sans conséquences sur le paysage, mais aussi sur le fonctionnement même du canal, et a, à posteriori, put expliquer son enclavement. Effectivement, passer du canal de la Deûle à celui de l'Escaut et franchir un total de 20 mètres de dénivelé, demande aux navires de traverser 15 écluses, 12 en France et 3 en Belgique, qui ponctuent son parcours. Ce qui représentait un coût important, aussi bien de temps, d'entretien, que d'énergie.

Fig. 30 : Echantillon de tissu n°5, collection de la tissuthèque de Roubaix



Fig. 30

Enfin, autre rencontre conflictuelle entre l'action humaine et le territoire, la composition du sol de la zone d'implantation n'était pas forcément propice à l'accueil d'une telle infrastructure. L'origine marécageuse de la zone, pointée par les premiers arrivants dans la région, n'y est pas pour rien. C'est, très certainement, ce qui explique l'impossibilité de réaliser le canal en souterrain lors de la première intervention.

Fig. 31 : La promenade paysagère le long de la rive tourquennoise, photographie par l'auteur



Entre dessin et fait urbain

Pour faire le parallèle avec les écrits d'Aldo Rossi que nous avons étudiés précédemment, l'élaboration du canal de Roubaix ressemble bien à ce qu'il définit comme étant du dessin à l'échelle urbaine, qui suit un plan général, défini, contrôlé, et qui se passe d'une analyse profonde du territoire et de ses faits. Ce n'est pas sans raisons si le canal demanda autant d'énergie et de temps avant de finalement s'intégrer au paysage, d'une manière certes efficace pendant un temps, mais pas nécessairement durable.

Le canal a été et est encore aujourd'hui source de beaucoup de questions et de débats au sein de la métropole lilloise. En ce sens, la théorie avancée par Rossi semble validée.

Pour autant, une ambiguïté existe. Car si la nature de l'environnement a pu, au départ, contrer son édification, il s'est avec le temps intégré comme un élément clé de l'histoire industrielle de la ville, et donc de son paysage. Nous avons également démontré à quel point il a été formateur dans l'urbanisme dans la ville, d'abord et étant source de développement et d'expansion démographique, mais aussi en lui donnant une frontière. La voie navigable s'est progressivement assimilée au paysage et dans la vie des Roubaisiens. Quais animés par les échanges et déchargements de marchandises, balade le long des chemins de halage, enfants apprenant à nager à l'embranchement entre Roubaix et Tourcoing, alors qu'arrivent en enfilade des navires qui arrivent du nord de l'Europe, construction d'ouvrages d'art encore présents aujourd'hui... Le canal fit finalement activement partie de la vie des habitants. On notera en plus que sa morphologie particulière, qui répond à une topographie fluctuante et son rapport plus ou moins distant à la ville crée en définitive des paysages et des réalités de vie urbaine bien distinctes. On peut alors dire, in fine, que le canal a été source de « faits urbains ».

Fig. 32 : Echantillon de tissu n°6, collection de la tissuthèque de Roubaix



Fig. 32

André Corboz, illustre finalement assez bien le phénomène auquel nous faisons face ici :

« Là, subsistent quelques morceaux d'un système routier dont nous ne pouvons que supputer l'ampleur et la disposition. Et des événements traumatisants se perçoivent, quelques générations plus tard, de façon positive : tel lac de barrage, violemment combattu comme un corps étranger au moment de sa création, est défendu comme intégré et indispensable par les descendants de ses adversaires⁶. »

⁶. Corboz, A., & Marot, S, op. cit., p.12

Le canal de Roubaix persiste donc comme une infrastructure identifiable, faisant partie du paysage « naturel », porteuse de la mémoire textile, autant que des souvenirs des habitants. Il se présente alors comme un objet de mémoire qui peut être porteur de projet.

Fig. 33 : Le quai du Sartel, photographie d'archive

3.2 Un tracé fondateur, qui tombe dans l'oubli

Un lourd héritage du passé industriel ?

Malgré son importance dans le tissu urbain de la ville et la composition du paysage lillois, l'effondrement de l'industrie textile à Roubaix, en plus de difficultés de gestion, a gravement remis en question son utilité, et même sans présence depuis la fin du XXe siècle.

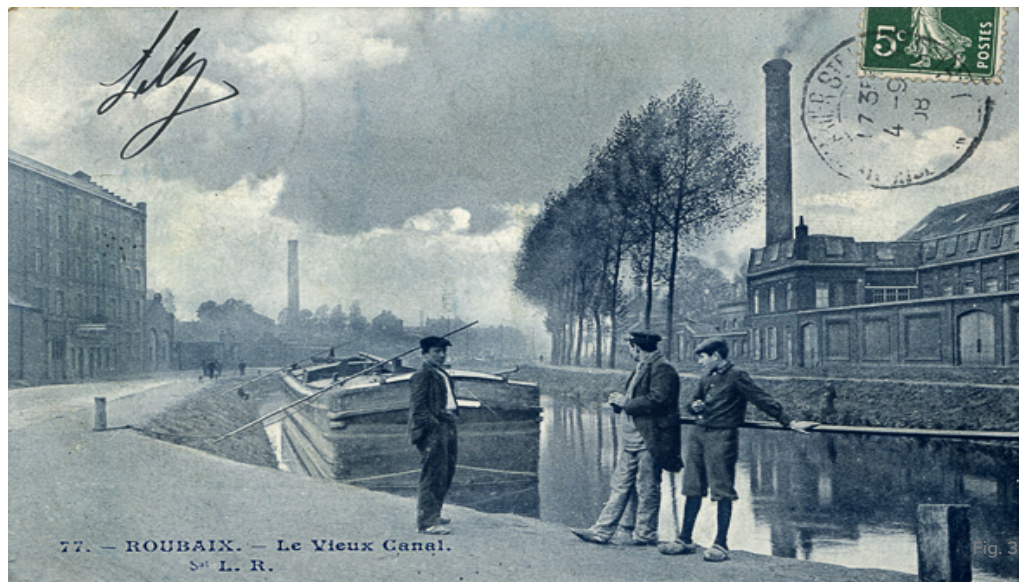
Atout majeur pendant l'industrialisation bien que reposant sur des bases instables comme nous avons pu le voir, le manque d'activités et les mutations opérées dans le plan dans ces dernières décennies ont été fatales à la voie navigable. Celle-ci a, en effet été pensée à une époque où sa vocation était purement économique et commerciale. Elle est un fait de l'action humaine sur le territoire et non un élément naturel, qui aurait influencé l'établissement d'une communauté, comme l'était le Riez du Trichon ou le ruisseau de l'Espierre à l'origine.

Dès 1950, le canal perd en fréquentation, car il ne répond plus aux nécessités de la navigation fluviale et son manque de profondeur empêche l'accueil des nouveaux bateaux dont le tonnage a augmenté. A cela s'ajoute une navigation très longue et peu rentable due à la traversée des écluses (3 jours pour 18 km⁷). Alors quand l'activité industrielle cesse à Roubaix, et plus globalement dans le nord de l'Europe, il fallut requalifier la fonction du canal.

Bien que des travaux d'élargissement furent envisagés dans les années 60, le manque de rentabilité à entreprendre une telle intervention pour un trafic décroissant et surtout le manque de moyens, provoqué par la crise textile force la ville à abandonner ces projets. Le canal, lui, ferme définitivement à la navigation en 1985⁸.

7. Laissez-vous conter le Canal de Roubaix., ville de Roubaix, [consulté le 27 avril 2022], URL : <https://www.calameo.com/read/000053137a17868886aa4>, p.5

8. Ibid, p.6



La question de sa préservation ou non se pose alors. Il faut dire que sa morphologie si particulière, que nous avons pu analyser dans le chapitre précédent, pose beaucoup de freins à sa conservation. Si l'on s'en tient uniquement à la seule partie « difficile » du canal qui mesure déjà près de 7 km de long entre la Marque et le Pont de Nyckes et qui comporte 10 écluses, dont le passage de chacune nécessite une demi-heure, en plus de la présence d'un éclusier et du levé des différents ponts qui le ponctuent, le parcours du canal est fastidieux et coûteux, même pour les navires de plaisance. S'en suit donc un temps pendant lequel le canal va être laissé à l'abandon, les écluses et les ponts se soudent, les berges s'affaissent, les chemins de halage se creusent, l'alimentation est réduite à son minimum⁹ et une couche de vase vient recouvrir l'eau dormante... Du canal ne reste qu'un souvenir d'une époque révolue, qui se désagrège au même rythme que les habitations du centre-ville...

9. Maintenant provenant de deux pompes au pied de la citadelle de Lille. Archives de Roubaix

Alors dans un état critique, relayé au second plan face à de nouvelles ambitions de communication, qui désenclaveraient la ville, il est même envisagé de le faire disparaître. En 1964, un projet de comblement du lit du canal pour y aménager la nouvelle VRU (Voie Rapide Urbaine) voit le jour, censée rendre le trajet entre Lille et Roubaix beaucoup plus aisé¹⁰.

10. Sueur, G., & Glaymann, C. (1971). Lille, Roubaix-Tourcoing: Métropole en miettes: (Stock) réédition numérique FeniXX, pp.76-77

Fait intéressant, l'opposition des habitants et des associations écologiques force les responsables du projet à se rétracter. Cet acte fait preuve de l'intérêt qu'ont les habitants pour la voie d'eau.

Malgré tous les efforts entrepris, la V.R.U va quand même se réaliser, en suivant parallèlement le canal sur plusieurs kilomètres. Non sans conséquences, sa construction contribue à l'enclavement local du tissu urbain et pose des frontières franches dans celui-ci.

Fig. 34 : Les 5 séquences paysagères du canal

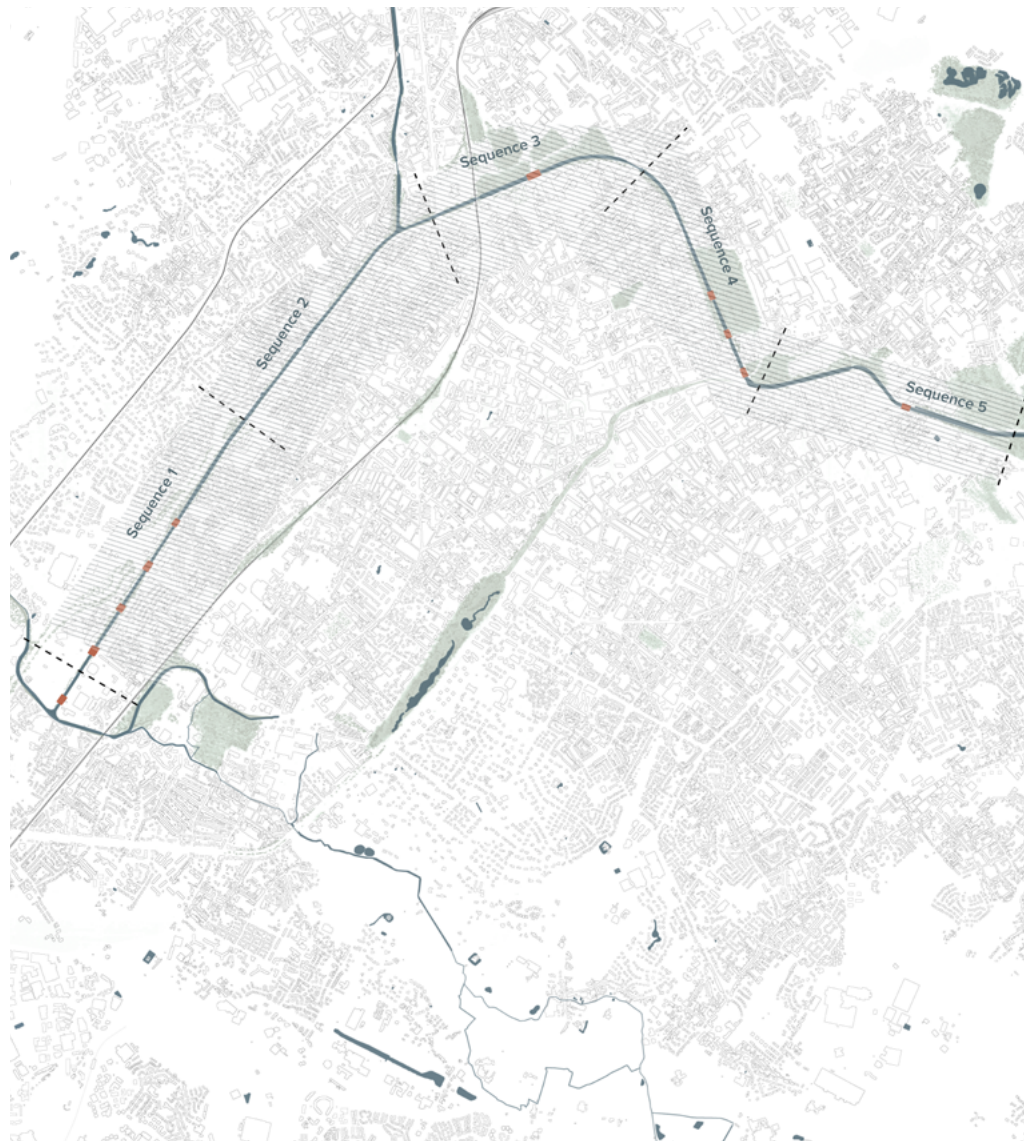


Fig. 34

Ecotone entre ville et paysage

Aujourd'hui, le paysage du canal a donc foncièrement changé. Peu de solutions ont finalement été apportées à sa requalification et il demeure être un élément à l'identité forte mais difficile à apprivoiser. Afin d'en révéler les instants d'enclaves et ceux porteur de dynamiques, et de projet, on pourrait décomposer le canal en 5 séquences, de l'embouchure de la Marque, jusqu'à la frontière vers la Belgique, chacune ayant sa propre relation à la ville et au paysage.



Fig. 35

Fig. 35 : Photographie par l'auteur

Fig. 36 : Axonométrie de la première séquence

La première prend pour point de commencement l'embranchement depuis la Marque et s'étend sur environ 2 km et correspond à la partie ascendante de l'escalier d'eau. Cette première séquence, qui se situe à Wasquehal, avant de rentrer dans Roubaix donc, est l'une des plus « paysagères ».

Elle longe un quartier en grande partie résidentiel, beaucoup moins dense que les tronçons se situant en ville. Malgré la voie rapide qui évolue en parallèle et s'en rapproche progressivement, jusqu'à le franchir (ce qui en marque la fin), il est bordé de part et d'autre par deux chemins de halage, aménagés, permettant aux piétons et aux cyclistes de le parcourir. Une épaisse couche de végétation qui s'élève comme deux murs de chaque côté, apporte de la verticalité et rompt avec l'eau, pour ne laisser entrevoir que le ciel et éloigner tous bruits parasites émanant des exaltations urbaines.

Hormis l'aménagement des chemins de randonnée et quelques éclairages, la nature prend ici tous ses droits et donne un cadre au canal qui est l'élément premier du paysage. S'en dégage une atmosphère paisible propice à la déambulation, au rythme des 5 écluses.

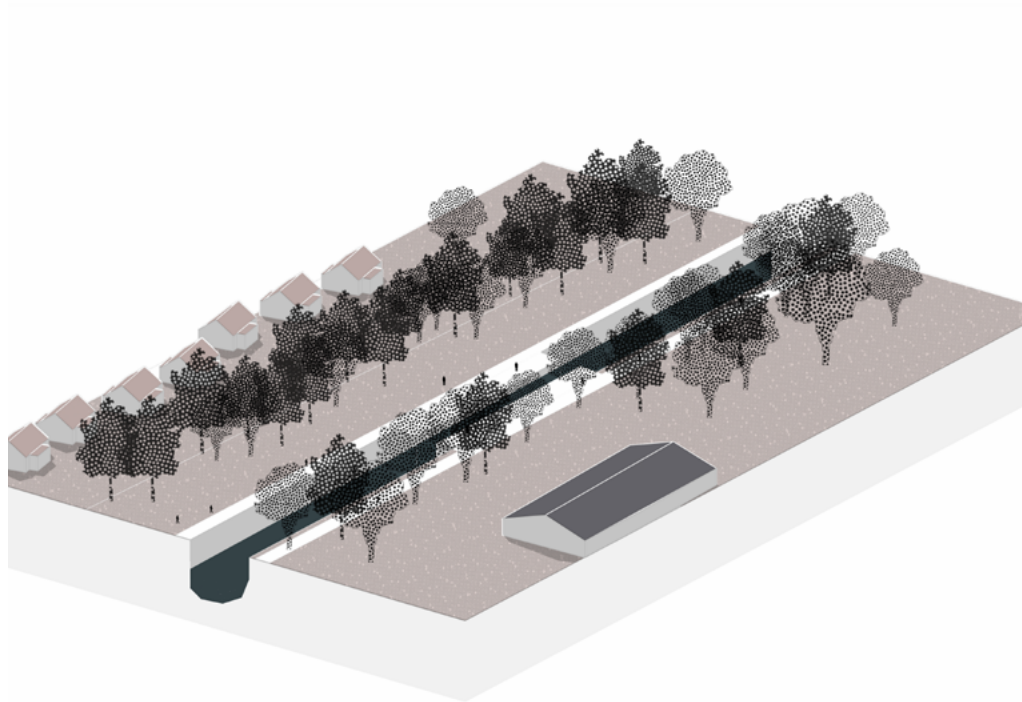


Fig. 36



Fig. 37

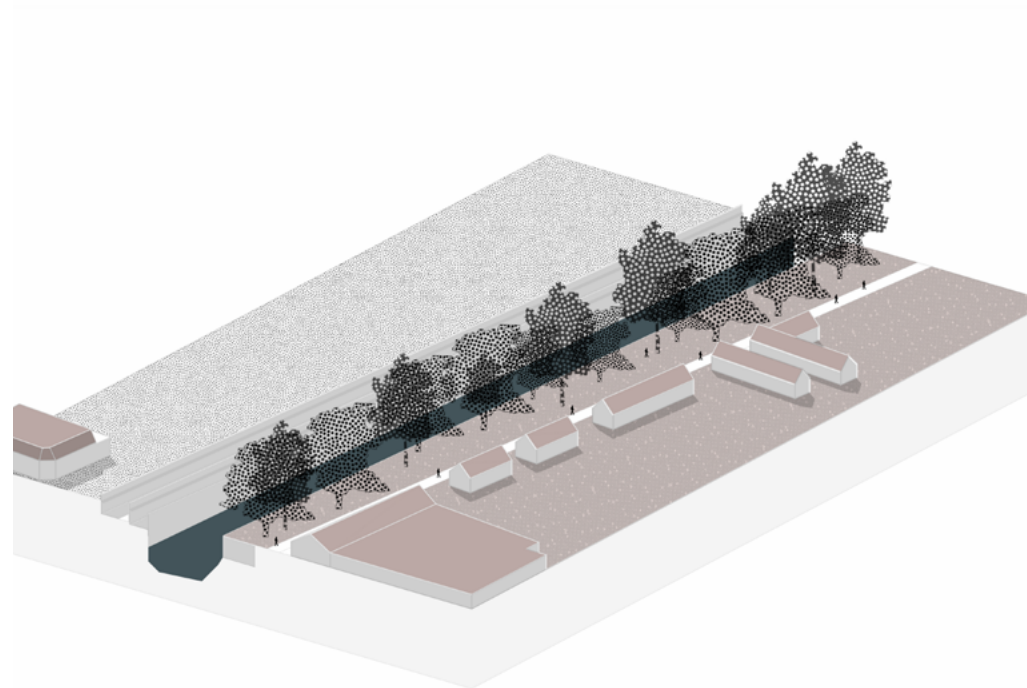


Fig. 38

La seconde séquence, sur les 2 km suivants dépeint une toute autre atmosphère. Elle marque l'arrivée dans Roubaix. Cette partie correspond à celle sur laquelle il a été question de construire la voie rapide, sur le lit même du canal, pour finalement prendre place en le jouxtant. Les rapports entre promeneurs et paysage se sont alors complètement inversés. Sur la rive gauche, l'importante masse végétale se poursuit, mais cette fois pour faire barrière entre le riverain et l'eau. Seules quelques percées existent et laissent entrevoir un front bâti, de l'autre côté de la rive.

L'occupation reste majoritairement résidentielle, mais entretient un rapport bien moins privilégié avec le canal, celui-ci étant rendu inaccessible. Sur l'autre rive, une double épaisseur fait obstacle et éloigne grandement les habitants du paysage. La VRU, et son flot incessant de circulation, empêche tout rapprochement possible avec l'eau, dès lors invisible, séparée par un mur anti-bruit. Une deuxième paroi vient se dresser entre la voie de circulation et la rue, enterrant toute relation possible, à la fois avec le canal, et l'autre rive. Seuls quelques ponts permettent le franchissement.

Cette séquence comporte pourtant quelques institutions de la ville, comme le Fresnoy, aujourd'hui école d'art et d'audiovisuel, mais auparavant haut lieu de rencontre pour les Roubaisiens, qui avaient, à l'époque, encore accès à l'eau.



Fig. 39

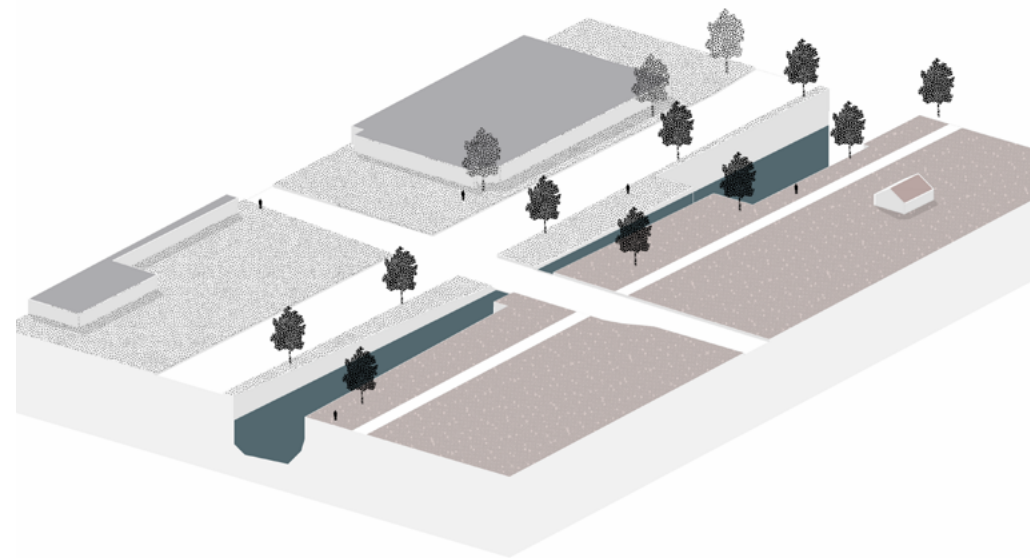


Fig. 40

Peu après l'embranchement du canal qui va vers Tourcoing, et en arrivant dans la zone de l'Union, une nouvelle atmosphère se dessine, signifiant l'entrée dans Roubaix. La voie rapide sort de terre et se remet à niveau, les murs anti-bruit disparaissent. Cette fois-ci, le paysage est beaucoup plus urbain. La rive gauche présente un contexte en pleine requalification, qui devrait devenir, dans les années à venir, l'un des points dynamiques de la ville. En pleine mutation, faite de réhabilitations de friches industrielles, de constructions contemporaines, de nouveaux parcs et jardins et de quelques terrains encore en chantier, le quartier de l'Union se veut être un nouveau pôle majeur de la métropole, faisant cohabiter habitations, activités tertiaires et loisirs. La cheminée de La Tossée, autrefois industrie phare aux abords du canal, signifie l'entrée dans la ville. Du côté Roubaisien, le front se compose principalement d'entrepôts et de services.

Sur cette séquence, la communication entre les deux berges reste toujours entravée par le passage de la voie rapide. Le passage est certes possible, la vue est maintenant dégagée, mais le flux automobile ne permet pas la fluidité du dialogue, en plus de le rendre bruyant. Comme pour la séquence précédente, une forme d'inégalité persiste entre le chemin coté roubaisien, qui renaît ici et le coté Tourquennois, bien plus apaisé. Observation intéressante, ici débute un paysage « artificiel ». Les arbres, dont l'essence a changé, moins hauts, moins denses, sont implantés à un intervalle régulier, donnant un rythme à la marche. Le mur végétal bordant le canal laisse place à un paysage « contrôlé ».



Fig. 41

Fig. 41 : Photographie par l'auteur

Fig. 42 : Axonométrie de la quatrième séquence

Vient ensuite l'une des séquences les plus riches historiquement et en éléments constitutifs du paysage. Elle suit son cours sur la pente descendante de la voie d'eau, allant de l'Union jusqu'au Pont de Nyckes, à la fin du boulevard Gambetta, et donc de la rencontre entre le premier et le second canal.

C'est la première fois que le canal traverse la ville et ne constitue pas uniquement une limite, bien qu'une démarcation assez franche se fasse entre la rive du centre-ville, à l'ouest, et celle de l'est, quelque peu mise à l'écart. Pour autant, chaque bord du canal possède son lot d'éléments singuliers qui se répondent, du moins en plan, et pourraient constituer différents scénarios au sein de cette unique séquence.

Constituée majoritairement de quartiers résidentiels, la densité y est plus forte, mais de grandes respirations sont apportées grâce au cimetière, au couvent et son jardin, aux étendues vertes... Ironiquement, alors que coupant à travers le tissu urbain, le cadre retrouve une forme de sérénité. La voiture cède à nouveau sa place aux chemins de halage et les arbres, bien que conservant un rythme régulier et forcé, reprennent en densité et en hauteur, effaçant en partie les habitations.

Malgré un cadre plus bucolique, offrant une pause dans l'agitation de la ville, cette dernière y est particulièrement hermétique. Les constructions tournent, le plus souvent, le dos au canal qui y accueille alors des fonds de parcelles fermées. Même les quelques belles opportunités de dialogue entre patrimoine et canal, que sont le jardin du couvent ou le cimetière, demeurent être des espaces clos, se refusant à lui. En résulte une espèce d'ambiguïté entre une section du canal qui pourrait être source d'appropriation et vectrice de lien social pour les habitants, mais dont le dialogue est inexistant pour l'instant.

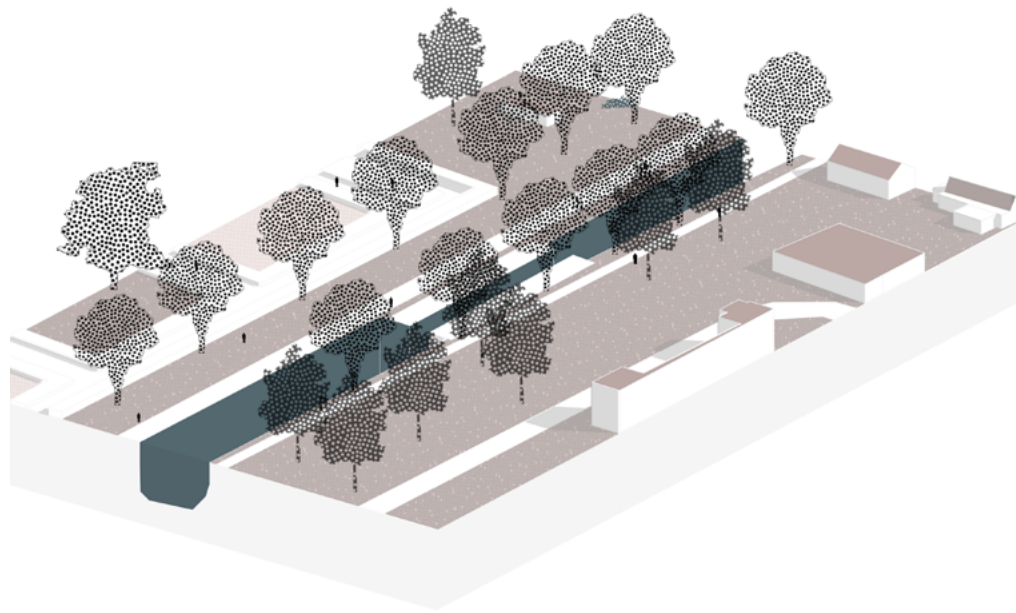


Fig. 42



Fig. 43

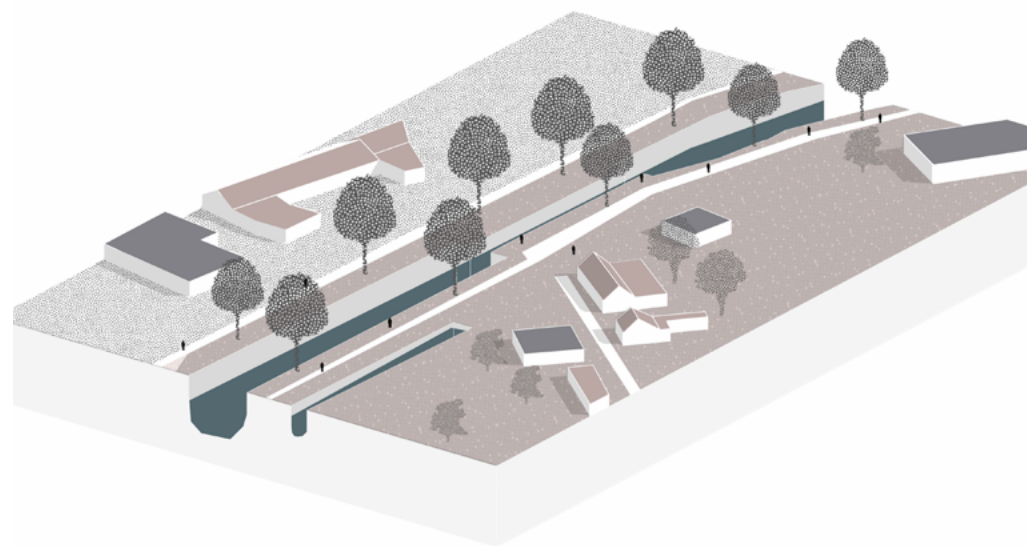


Fig. 44

Fig. 43 : Photographie par l'auteur

Fig. 44 : Axonométrie de la cinquième séquence

Enfin, on pourrait déterminer comme dernière portion du canal celle qui démarre à l'écluse du Gallon d'Eau et au Pont Nyckes et qui se poursuit jusqu'à la frontière belge, avant de se jeter dans l'Escaut. Celle-ci, encore navigable aujourd'hui, présente 2 phases. Tout d'abord, sur le bras anguleux allant du pont Nyckes jusqu'au Pont du Sartel, le canal reste fortement industrialisé côté sud et est longé par une voie routière qui dessert les usines, alors que la berge d'en face n'est bordée que par un chemin de halage et est beaucoup moins dense. À mesure que l'on avance vers la Belgique, des poches vertes commencent à percer le tissu urbain (friche du PCUK), surtout côté nord, avant de, dans un 2eme temps, laisser place aux sentiers piétons de part et d'autre du canal dans un décor rural, synonyme de l'arrivée en Belgique.

11. Archives de Roubaix

Tout au long de sa traversée, le cheminement du canal passe donc par de nombreuses étapes, qui décrivent des paysages et des occupations différentes, parfois privilégiant un rapport apaisé et de proximité avec l'eau, parfois dans un milieu houleux et sonore, parfois adéquat à la déambulation et parfois inaccessible... Cependant, sa relation tumultueuse avec la ville et son état de quasi-abandon pendant plusieurs décennies ont fait qu'il subit la plupart du temps les interventions successives en s'y adaptant difficilement. Au fil du temps, les berges se sont passées de lieux d'échanges et de voyage en « no man's land », sans convivialité urbaine¹¹.

Pour autant, certaines séquences de celui-ci présentent un vrai potentiel de dynamiques urbaines et sociales, en plus d'être un reflet magnifique de l'histoire de la ville.

Fig. 45 : Discontinuité du chemin de halage roubaisien

3.3 Vers une requalification d'un lieu vecteur de cohésion

Un parcours discontinu et désincarné

Nous avons pu observer par l'étude des différentes séquences paysagères du canal que celui-ci connaît une morphologie irrégulière et inégale, qui pourrait se résumer par un traitement de la rive extérieure à l'enceinte de la ville plus avantageux et plus favorable à la promenade, là où la rive interne présente des discontinuités et manque en plus de porosité avec la ville.

On peut en effet observer que le canal circonscrit un front bâti plus dense que de l'autre côté de la rive, ce qui peut s'expliquer par le développement de la ville depuis le centre, avec le canal comme limite. Même si l'urbanisation s'est autrefois étendue par-delà celui-ci, on constate aujourd'hui qu'elle a plutôt eu tendance à se disperser. Peut-être est là l'une des conséquences de la présence du canal comme barrière physique, excluant des quartiers, qui ont difficilement profité du dynamisme du centre-ville une fois les industries fermées. Si nous devions faire l'état des lieux de l'occupation programmatique des abords du canal aujourd'hui, nous pourrions dire qu'il connaît une alternance entre dominante résidentielle dans un premier temps, pour laisser place au secteur industriel et tertiaire dans son second segment, au niveau de l'Union; ensuite, il retrouve une occupation résidentielle pendant un temps, avant de mixer les deux sur son dernier tronçon.

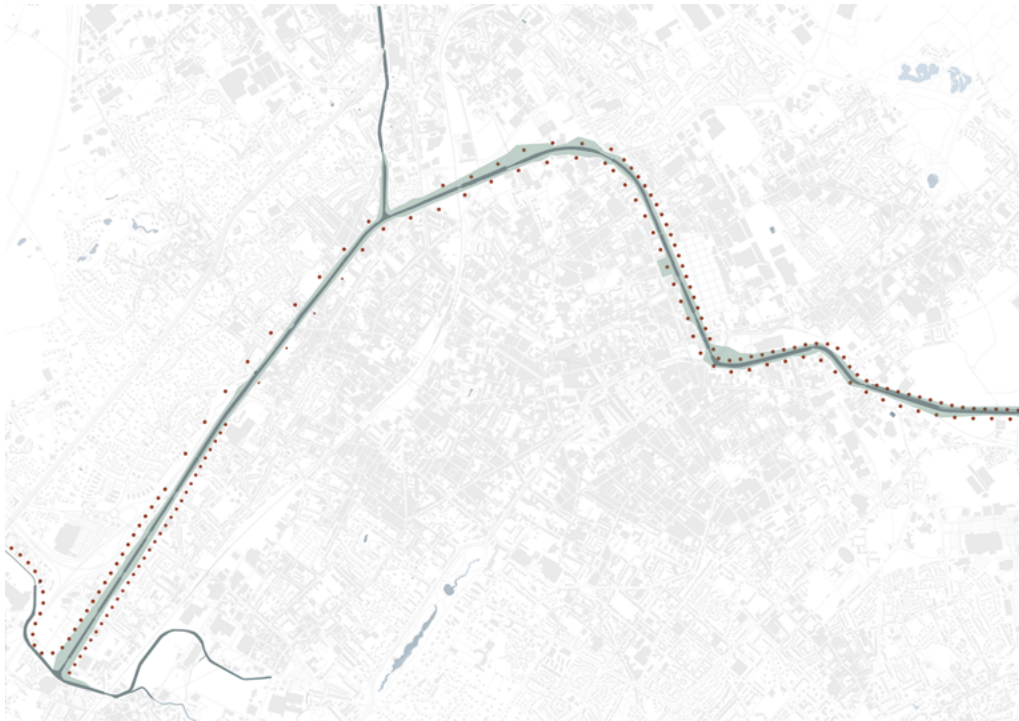


Fig. 45

Fig. 46 : Occupation
programmatische des abords
du canal

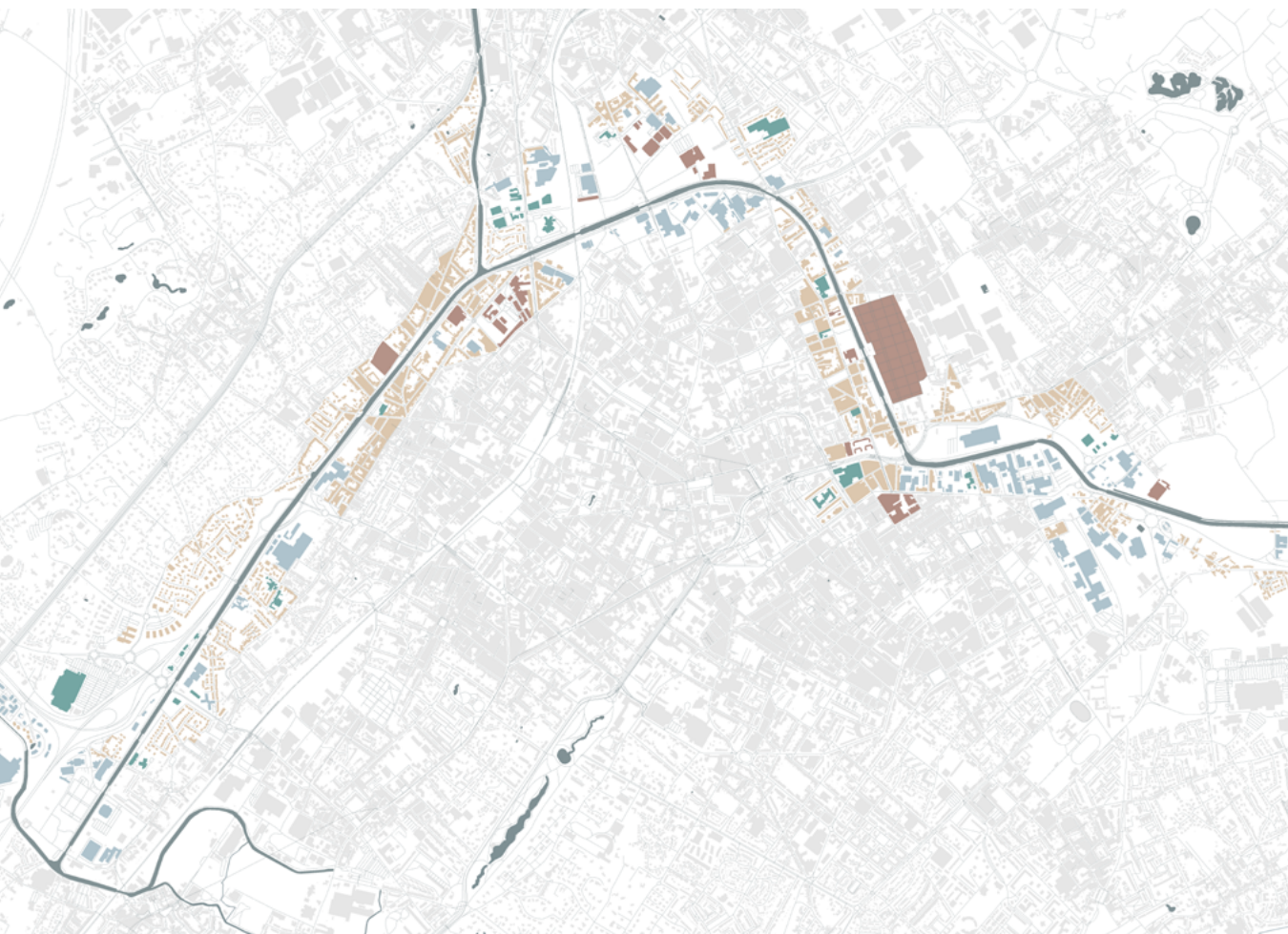


Fig. 46

Lieux publics	■
Habitations	■
Usines	■
Services	■

Si l'intérêt principal du canal se voulait être industriel et commercial durant la révolution industrielle, les enjeux ne sont plus les mêmes aujourd'hui, n'étant plus utilisé comme voie de transport. Le dialogue entre les zones industrielles et la voie d'eau est inexistant et inutile aujourd'hui. Les zones résidentielles qui pourraient, elles, bénéficier du canal comme lieu d'activités et de sociabilité, subissent l'impossibilité d'y avoir accès dans un premier temps et le manque d'attrait et de visibilité dans un second temps. Le canal est tout simplement devenu un lieu désincarné et invisible pour la plupart des habitants.

12. Tiré d'un document des archives de Roubaix

« Or, il suffit de se promener le long de ces mêmes berges, à la belle saison, lorsque la végétation abondante procure à ces lieux une sorte d'intimité, pour se rendre compte qu'il y a là tous les atouts pour refaire du canal un « morceau de nature » pénétrant dans la ville.¹² »

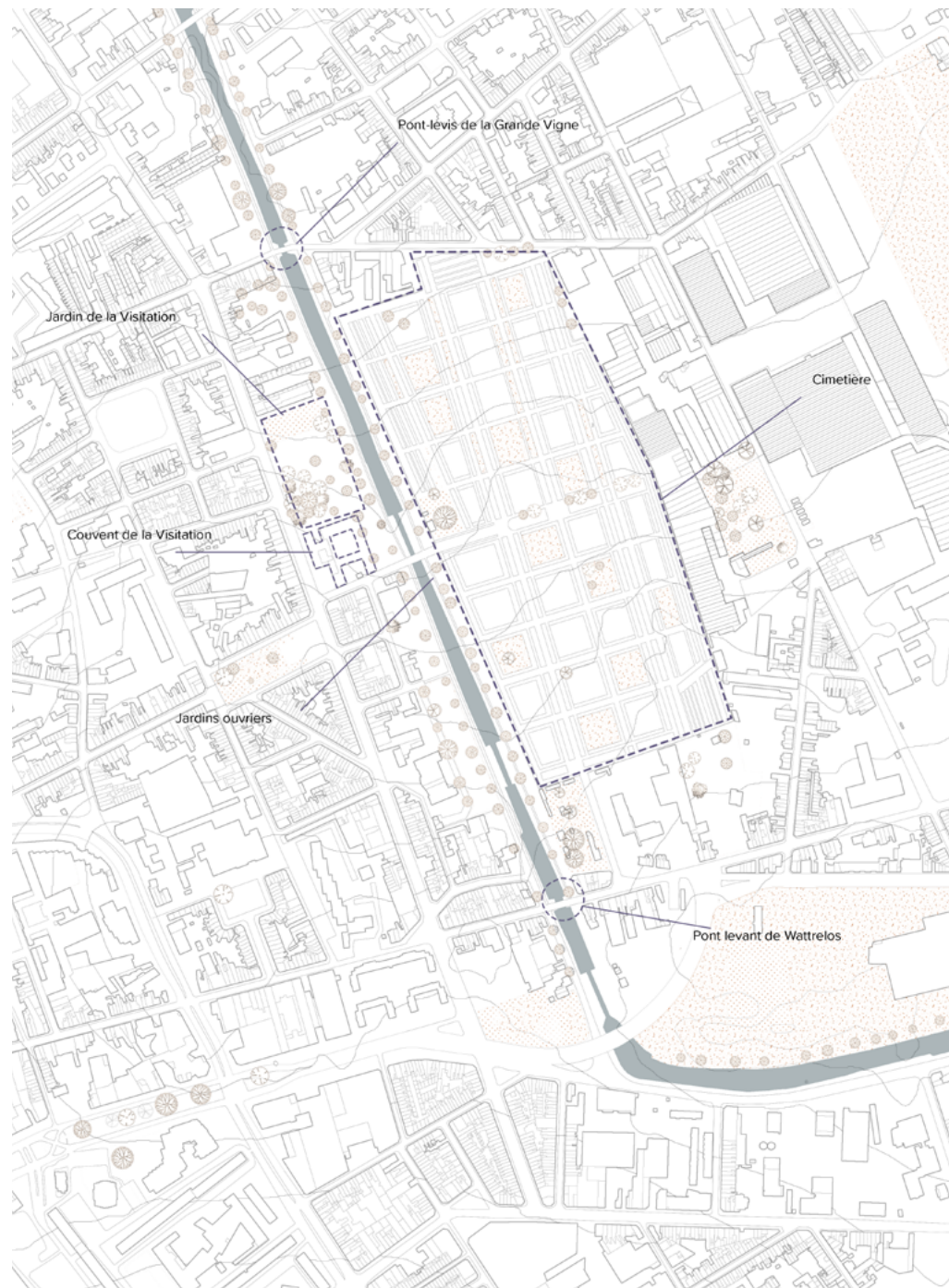


Fig. 47

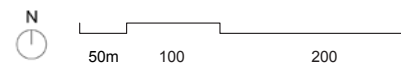


Fig. 47 : Éléments remarquables du site

Un patrimoine somnolent

En plus de son intérêt paysagé évident, et puisqu'il s'agit ici du sujet d'étude, le canal est encore aujourd'hui un témoin formidable de la mémoire. Nous évoquons en introduction l'impact que peut avoir le contexte dans la transmission de la mémoire, au-delà de l'architecture.

Il se trouve que nous nous en avons ici un parfait exemple. Nous pensons évidemment en premier lieu aux friches industrielles qui l'habitent dans un périmètre restreint. Bien que la plupart aient été détruites, subsistent aujourd'hui quelques souvenirs, quelques morceaux de ces usines monstres, telles que La Tossée, la Plaine Images, devenue un haut lieu de la création numérique, la Condition Publique etc. La rénovation de ces lieux a, la plupart du temps, été source de nouvelles dynamiques et ils sont aujourd'hui des points rayonnants de la ville, qu'il serait possible de relier par le canal.

Outre les friches, il se voit ponctué de lieux singuliers, eux aussi porteurs de la mémoire textile d'une autre manière, dont l'exemple le plus représentatif est le cimetière de Roubaix.

D'une superficie de 17 hectares, il est une véritable respiration dans la ville. Construit en 1849¹³, excentré, de l'autre côté du canal, il est un étrange livre à ciel ouvert, reflet de l'histoire de la ville. Tout d'abord aligné sur un axe perpendiculaire à la Grande Rue, il s'étend de manière importante, à mesure que la croissance démographique explose. Dessiné, à la manière d'une ville, avec ses rues, ses îlots, il offre des percées infinies, cadrées par des arbres d'alignement. Le visiteur suit ces grands axes comme il emprunterait un boulevard et peut admirer les nombreuses chapelles construites par les grandes familles d'industriels de la ville.

13. L'histoire du cimetière de Roubaix, the ring, <https://the-ring.io/roubaix/blog/cimetiere-roubaix>, [consulté le 01 mai 2022]

Fig. 48 : Des objets urbains; porteurs de mémoire, photographies par l'auteur



Fig. 48

Cependant, et à mesure que la ville connut un déclin, le cimetière tomba dans l'oubli. Il est pourtant toujours à ce jour un lieu étonnant, qui offre un moment en suspens, porteur, au sens propre, de la mémoire du textile.

En plus de ces éléments, le canal lui-même, et puisqu'il fallait le franchir, est ponctué de vestiges tels que ses écluses et ponts, dont certains, intacts, sont des pièces d'histoire. Pour autant, si leur potentiel mémoriel est certain, ils manquent d'un élément déclencheur, qui raviverait cette histoire.

Le canal s'offre donc comme un de ces lieux d'archives de la mémoire textile de la ville, en plus de proposer un cadre paysagé dans un tissu très dense, qui reste pourtant amorphe, car plus sollicité.

« Il n'y a pas de zones amorphes dans la ville, ou s'il y en a, elles sont un des moments d'un processus de transformation, elles représentent pour ainsi dire des temps morts de la dynamique urbaine.¹⁴ »

- Aldo Rossi

La ville en mouvement

La ville n'est jamais inerte, elle suit toujours un processus d'évolution, de modification ou de suppression ; et l'enclavement du canal n'est pas une fatalité, si des gestes urbains ou architecturaux sont effectués en connaissance des faits qui l'ont formé. Il ajoute :

14. Rossi, A., & Brun, F., loc. cit., p.118

« Je veux seulement affirmer ici que le processus dynamique de la ville tend plus vers l'évolution que vers la conservation, et que dans l'évolution les monuments se conservent et constituent des éléments propulseurs du développement lui-même. Qu'on le veuille ou non, c'est un phénomène vérifiable¹⁵. »

Nous cherchons donc ici à créer du dialogue, entre la ville dense et en manque de cohésion sociale et le canal, armature paysagère qui permettrait une respiration dans le tissu urbain. Il s'agit donc de travailler l'écotone entre ville et canal. Comme nous l'avons vu celui-ci a différentes expressions, qui se traduisent par une variation du traitement de sol, soit l'accessibilité à celui-ci, et par le nombre de filtres, de barrières, visuelles ou physiques qui s'apposent entre le citadin et la voie d'eau.

15. Ibid., p.60

Dans notre cas, la séquence allant du Pont des Couteaux, juste après l'Union et le Pont du Sartel, à la sortie de la ville, paraît être la plus pertinente à analyser et la plus susceptible d'être levier de projet. Présentant déjà un cadre paysagé et des éléments mémoriels tels que le cimetière et le couvent, elle marque l'entrée dans la ville de Roubaix par un dénivelé et la présence de 3 écluses. Historiquement, la fin de ce segment

Fig. 49 : Proposition d'ouverture du cimetière et du jardin de la Visitation sur le canal

Permettre la porosité

correspond au point même où le premier canal prenait son embouchure pour rentrer dans la ville, articulation entre la Belgique, le centre-ville, et les quais de débarquement. Ce point de rotation est beaucoup moins lisible de nos jours, car l'eau n'est plus finalité de cette procession.

Bordé par des quartiers résidentiels et toujours piétons, ce tronçon est l'une des dernières opportunités, en plein milieu urbain, de porosité avec le canal. Pour cela, il est nécessaire de travailler les axes transversaux au gabarit du canal. On peut alors imaginer dans un premier temps augmenter les ouvertures des espaces publics tels que le jardin de la Visitation ou le cimetière sur l'eau. Ceci aura pour effet de rendre perméable cet écotone actuellement très hermétique, en créant une mixité entre ville et nature, en plus de permettre la redécouverte du patrimoine urbain. Travailler le canal sur sa linéarité permettra de dynamiser son parcours et d'y amener la déambulation.

Pour autant, ouvrir le contexte déjà existant ne suffira pas à activer la mémoire du lieu, encore somnolente. Le canal manque d'une porte d'entrée, qui nous invitera à nous laisser conter toute son histoire, et permettra un voyage dans le temps par le paysage et l'expérience du lieu, comme le décrivait Stendhal lors de ses voyages à Pompéi¹⁶.

16. Zumthor, P., Lending, M., op. cit., p.16





04.

L'ARCHITECTURE, NOEUD ENTRE MÉMOIRE ET PAYSAGE

4.1 Le canal, fil porteur de la mémoire roubaisienne

Le canal, pièce de raccord du
tissu urbain

Continuité du paysage

L'eau, vectrice de liens sociaux

Le pont Nyckes

Requalification du site

4.2 Concevoir par la mémoire

La fabrication du souvenir

Le stimulus émotionnel au centre
de la conception architecturale

Lever le voile sur l'histoire du lieu

Tissu, filtre et modularité

4.3 Le seuil comme articulation entre ville, mémoire et paysage

Le seuil, fil de chaîne du projet

Traitement des rives du canal

Une ligne d'horizon dans la ville

La tissuthèque, amorce du
paysage

Atmosphères

04. L'ARCHITECTURE, NOEUD ENTRE MÉMOIRE ET PAYSAGE

Fig. 50 : Croisement entre la maille du tissu et le canal, collage de l'auteur

4.1 Le canal, fil porteur de la mémoire roubaisienne

Le canal, pièce de raccord du tissu urbain

« Lorsque je regarde le monde autour de moi, je réalise que tout ce que je vois est histoire. Presque tout ce qui nous entoure est rempli d'histoire dans nos paysages, nos villages et nos villes, jusqu'aux maisons et aux pièces où nous vivons, nous devons seulement le voir. »

- Peter Zumthor

Au fil des précédents chapitres, nous avons pu comprendre que la ville est une entité changeante, qui reste rarement immobile, mais qui pourrait se lire, à un instant T, comme un tableau, fait d'esquisses, de ratures, de plusieurs couches de peinture, et qui n'atteindrait jamais une forme définitive. Histoire et paysage s'ébauchent parallèlement et laissent chacun des marques l'un sur l'autre. Dans un contexte trouble comme celui de Roubaix, car en pleine reconversion, la compréhension des deux peut permettre de donner une nouvelle impulsion à la ville. Il arrive cependant que ce dialogue soit rompu. Il faut alors tenter d'identifier les accidents du territoire, pour permettre une intervention plus intelligente¹.

Le canal est une infrastructure intéressante en cela qu'elle est la représentation même de cette dualité entre mémoire et paysage. Il est, à lui seul, « objet de mémoire », cultivant la mémoire collective² des habitants et objet du paysage, apte à accueillir de nouvelles fonctions. Il serait bien une erreur de lui donner le statut de monument, auquel on ne peut toucher sous réserve de s'attaquer à une partie de l'histoire, et de le conserver comme l'on conserverait les ruines d'un temple romain; surtout qu'il fait aujourd'hui figure de patrimoine endormi, relayé aux extrémités de la ville.

1. Marot, S. (2010), L'art de la mémoire, le territoire et l'architecture, éditions de la Villette ed., Paris, (p.12)

2. Halbwachs, M. (1950). La mémoire collective. Paris: Les Presses universitaires de France.

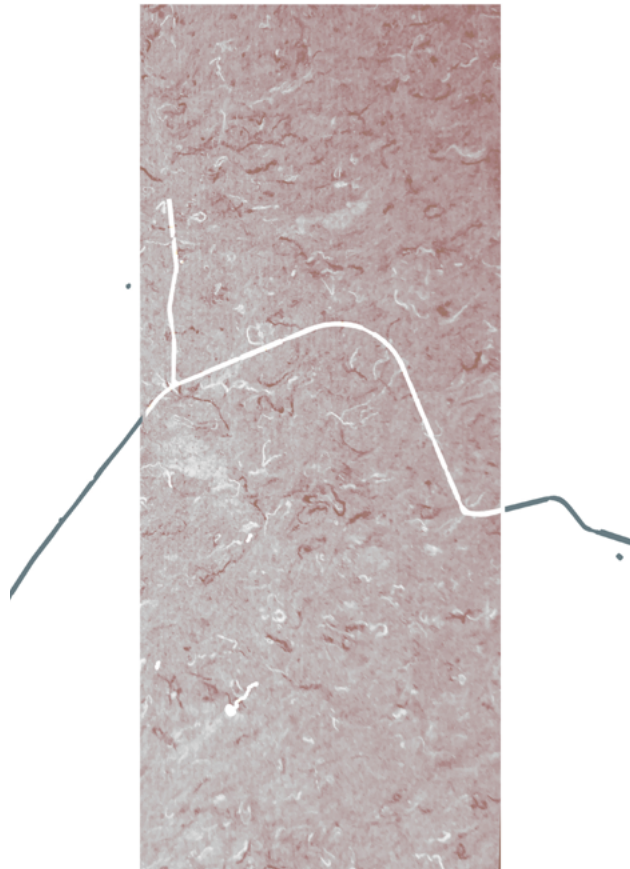


Fig. 50



Fig. 51 : L'écluse du Galon d'eau, photographie par l'auteur

« Une prise en compte si attentive des traces et des mutations ne signifie à leur égard aucune attitude fétichiste. Il n'est pas question de les entourer d'un mur pour leur conférer une dignité hors de propos, mais seulement de les utiliser comme des éléments, des points d'appui, des accents, des stimulants de notre propre planification. Un « lieu » n'est pas une donnée, mais le résultat d'une condensation³. »

3. Corboz, A., & Marot, S., op. cit., (p.12)

Le canal de Roubaix est d'autant plus, à l'heure actuelle, une opportunité. La présence d'eau est toujours une aubaine pour la ville et est très souvent source d'activités et de loisirs. La plupart des villes industrielles, dont l'implantation en dépend, ont dû faire face aux mêmes problématiques lorsqu'elles ont subi le déclin industriel. Celles-ci se sont souvent tournées vers la navigation et de plaisance et de la voie d'eau comme élément « naturel », bien qu'en réalité artificiel, dans un décor fait de béton. Des villes anglaises comme Manchester, très importantes pendant l'ère industrielle, ont su tirer à leur avantage la présence d'un canal et en ont fait mêlant mémoire et flânerie, agrémentés de promenades, de restaurants, de bars et autres loisirs...

L'erreur urbanistique principale de Roubaix est très certainement qu'elle n'a pas su tirer profit de cet avantage et s'en est même détachée. Pour autant, les enjeux existent. En premier lieu, la revalorisation de celui-ci en tant qu'espace de promenade et de loisirs peut aider au désenclavement des quartiers alentours, notamment sur la rive droite, du côté du cimetière. Ces zones subissent, en plus de la désindustrialisation, une mise à l'écart, due au manque de points d'attrait dans cette partie de la ville et du manque de communication avec le centre-ville. Cette partie de la ville manque d'ailleurs d'espaces publics, de lieux de cohésion sociale, ou, s'ils existent, comme c'est le cas pour le jardin paysagé du Couvent de la Visitation, demeurent fermés au contexte.

Fig. 51

Fig. 52 : La Trame Verte de la métropole lilloise

Continuité du paysage

Le paysage s'inscrit également dans la trame verte de la métropole lilloise, dans la prolongation du parc de la Deûle, de la citadelle de Lille, du canal de la Deûle, et allant jusqu'à l'Escaut. Valoriser une continuité du parcours et instaurer un rythme, des balises, qui se traduisent par des espaces publics et points d'intérêts, c'est permettre cette cohésion à l'échelle du territoire. Cette trame est un atout à la fois paysagé, mais aussi pour la biodiversité.

Sur notre terrain d'étude, qui est le tronçon du cimetière, mais aussi plus largement à l'échelle de Roubaix, cette continuité « verte » et de déambulation est surtout possible sur la rive droite, la rive gauche étant, comme nous l'avons vu, plus urbanisée et entravée par l'apparition de la voie rapide.

Malgré les interrogations que sa présence pose sur le tissu urbain, tenter de la combattre serait bien vain. D'autant qu'elle désengorge malgré tout une importante partie du trafic routier... Il serait bien plus pertinent, au contraire, de clarifier l'occupation des abords du canal. Affirmer le statut paysagé de la rive gauche et endiguer l'expansion urbaine de ce côté, favorisera la continuité.



Fig. 53

Fig. 53 : L'écluse comme lieu de franchissement et d'ouverture sur "l'escalier d'eau", photographie par l'auteur

L'eau, vectrice de liens sociaux

Mais bien qu'étant conscients des enjeux dont le canal peut être porteur, il s'agirait, préalablement à toute intervention, de comprendre quels peuvent être les éléments urbains responsables d'un changement dans l'appropriation du canal. Autrement dit, il faut prendre conscience des « faits urbains » avant d'entreprendre un acte architectural. Sébastien Marot, dans son ouvrage *L'art de la mémoire, le territoire et l'architecture*, définit cette manière de concevoir l'urbanisme comme du sub-urbanisme⁴, qu'il aborde en 4 points :

4. Marot, S., Op. Cit., p.11

« Quatre réflexes, assez ancrés dans la culture du jardin, paraissent caractériser cette démarche alternative : la mémoire ou anamnèse des qualités du site, la vision du site et du projet comme processus plutôt que comme produits, la lecture en épaisseur, et non seulement en plan, des espaces ouverts, et enfin la pensée relative - une conception du site et du projet comme champs de relations plutôt que comme arrangements d'objets ?⁵»

5. Ibid., p.12

Nous avons déjà, en partie, effectué cette lecture en épaisseur en abordant la construction du canal et ces diverses étapes et en effectuant le lien avec le développement socio-économique de la ville. Typologiquement nous savons alors que le site en question est singulier, de par sa topographie, rappelée par les écluses, et par son embranchement avec le Boulevard Gambetta, bras fantôme du premier canal. Il serait maintenant enrichissant de se pencher sur les faits urbains qui l'ont constitué et son appropriation par les habitants au cours du temps, pour peut-être déceler et expliquer son enclavement aujourd'hui.

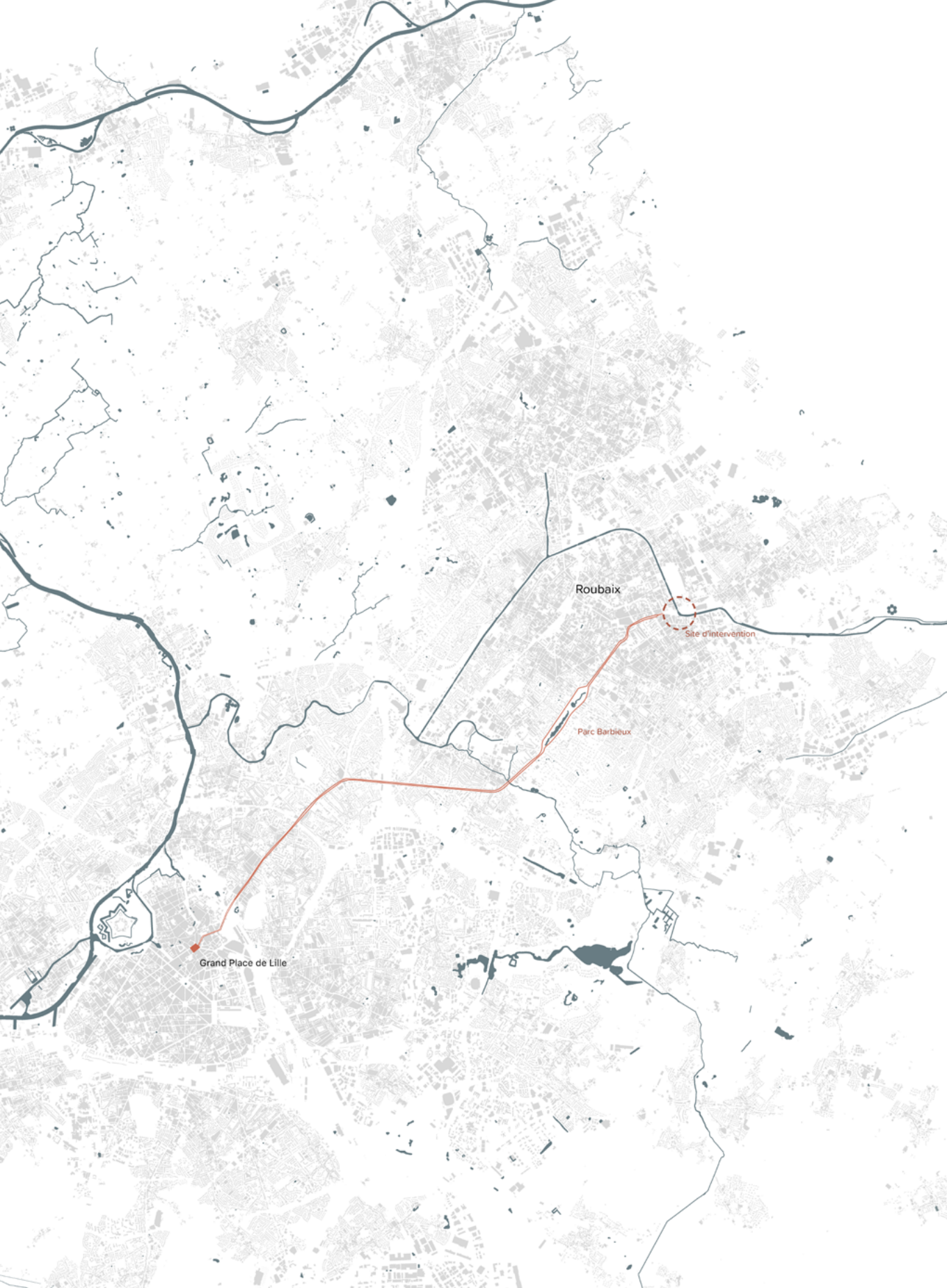


Fig. 54 : A la croisée entre l'eau et la métropole

Au croisement des quartiers de l'Hommelet, de l'Entrepont et de Pile, cette section du canal était déjà qualifiée de bucolique au 19^e siècle. Les péniches y arrivaient de Belgique, déchargeaient leurs cargaisons au niveau de l'actuel Boulevard Gambetta et devaient franchir la montée de la « Montagne de Croix ». La navigation y était donc ralentie. Les rangées d'arbres longeant le canal et le cimetière étaient déjà présentes et traduisaient déjà une atmosphère propice à la déambulation.

Des témoignages rapportent que, fin du 19^e, les rives y étaient bordées d'estaminets et fréquentées par les pêcheurs, canotiers et qu'on y pratiquait les sports nautiques⁶. Un lieu qui semblait donc offrir un rapport privilégié entre l'eau et les habitants. La présence de nombreux ponts sur ce tronçon, construit pour la plupart en même temps que le canal, témoigne d'une forte fréquentation du lieu par les Roubaisiens⁷.

À cette époque, l'entrée sur le canal et sur cette zone de promenade pouvait se faire par le boulevard. Faisant d'abord entrer l'eau dans la ville, le comblement du premier bras donna un tout autre statut au canal, il le plaça comme finalité. Laissant place à un gabarit de rue important, l'aménagement de la rue se fait par de larges terres pleins centraux, où les arbres alignés guident, une fontaine⁸, et enfin un parc, à l'extrémité du boulevard, qui ouvre sur le canal et sur la rive opposée, elle aussi plantée d'arbres⁹.

6. Maerten, J.-P., (2014), Le quai de Wattrelos, Ateliers mémoire, <https://ateliers-memoire.com/roubaix/le-quai-de-wattrelos/>, [consulté le 17 mai 2022]

7. Id., (2015), L

e Pont de Vigne, Ateliers Mémoire, <https://ateliers-memoire.com/roubaix/le-pont-de-la-vigne/>, [consulté le 17 mai 2022]

8. Fontaines des Trois Grâces, e-monumen.net, <https://e-monumen.net/patrimoine-monumental/fontaine-des-trois-graces-roubaix-disparue/>, [consulté le 16 mai 2022]

9. Maerten, J.-P., Op. cit.

Fig. 55 : L'ancien bassin de retournement, archive photographique



Fig. 55

Ainsi, ce chemin de procession, venant de Lille, passant par le parc Barbieux, se concluait en apothéose par une ouverture sur le canal ; et sur une excroissance du bassin, permettant, à l'époque, aux péniches de faire demi-tour. On peut alors imaginer ce décor et toute l'animation dont il était le foyer, rythmé par le passage des péniches et des échanges commerciaux.

Toutefois, ce site, semble toujours avoir fait figure de nœud complexe, et à la morphologie changeante au gré des époques. À la fois début de l'urbanisme, fin d'un axe, transition entre ville et eau, zone de débarquement puis de franchissement...

Fig. 56 : Le pont Nyckes, photographie par l'auteur



Fig. 56

Le Pont Nyckes

La décroissance de la fréquentation des bateaux et de l'activité industrielle amenèrent, au XXe siècle, à transformer ce point de pivot en lieu de franchissement du canal. Si un pont, le Pont du Gallon d'Eau, permettait déjà de le franchir, dans une moindre mesure, au niveau de l'écluse du même nom, la construction d'un autre pont, le Pont Nyckes, a profondément transformé le site. Ne répondant plus de l'activité industrielle du site, mais de nouvelles problématiques liées à l'accroissement du trafic routier, ce pont de 30 m de large, qui prend sa lancée par de longues rampes d'accès, forçant à détruire le jardin public d'une part et des habitations de l'autre, est finalisé en 1966¹⁰ et fait transitionner le site d'un point d'ouverture sur le canal à une virgule, prolongation de la circulation. Acte monumental, son gabarit du même ordre que le boulevard déplace l'extrémité de l'axe de l'autre côté du canal, écartant le paysage comme finalité.

Cet acte intervient dans une suite de création de grands axes urbains, relevant plutôt d'une logique de planification et d'enjeux autres que ceux liés à l'échelle locale, que nous évoquions dans la première partie du travail.

L'édification de cette infrastructure a eu pour effet de transformer la transition entre ville et paysage et a, en quelque sorte, obstrué l'accès au canal. En plus de valoriser la circulation automobile de chaque côté de la rive.

Si cette réponse a pu pour un temps, répondre à des problématiques de flux à l'échelle globale, elle ne découle guère d'un acte conscient de son environnement et de ses composantes, et a des conséquences, sur le long terme, sur l'harmonie et la cohésion à l'échelle du quartier. Aujourd'hui, les enjeux sont ailleurs.

10. (2015), Le troisième pont, Ateliers Mémoire, <https://ateliers-memoire.com/category/roubaix/entrepont-cartigny-hutin-oran/page/2/>, [consulté le 15 mai 2022]

Fig. 57: Une rotule stratégique à l'échelle de la ville



Requalification du site

C'est par la remise en question de cet acte urbain, dont la forme même dénote dans le maillage urbain et donne le sentiment d'être un « accident », que nous allons entrer dans le projet.

Car, en effet, dans une logique de revalorisation du canal, de sa mémoire, et d'une réappropriation, piétonne, de celui-ci par les habitants, le Pont Nyckes s'apparente à un obstacle, dont il serait bon de s'affranchir. Si le site a subi les divers enjeux, propres à chaque époque, la ville fait aujourd'hui face à des problèmes d'harmonie entre les différents éléments qui la constituent. De plus, le développement de nouveaux axes, dont le récent Boulevard de la Laine au nord, et le Pont du Sartel au sud, qui mènent également à Wattrelos, permettent déjà le désengorgement d'une partie du trafic. Le pont joue alors, avec ambiguïté, un rôle de déviation qui ramène finalement à l'axe principal de la Grande Rue.

La première esquisse du projet consiste en la suppression du pont. Le but étant de requalifier la zone et de replacer l'extrémité du Boulevard Gambetta, et donc le canal, en élément final de la procession depuis la Grand Place de Lille. Le canal retrouve deux quais distincts, que nous pourrions qualifier pour l'un « d'urbain » et pour l'autre de « naturel », allant dans le sens de la continuité de la promenade.

Pour ne pas faire de l'affranchissement du pont un acte vain, il faut pouvoir requalifier ces nouveaux espaces et leur rapport au locus, en puisant dans l'histoire et les permanences du contexte. Il est question de permettre la rencontre entre mémoire et site, pour lui redonner un nouveau souffle. Il nous faut pour cela, trouver un bras de levier, permettant d'activer la mémoire collective.

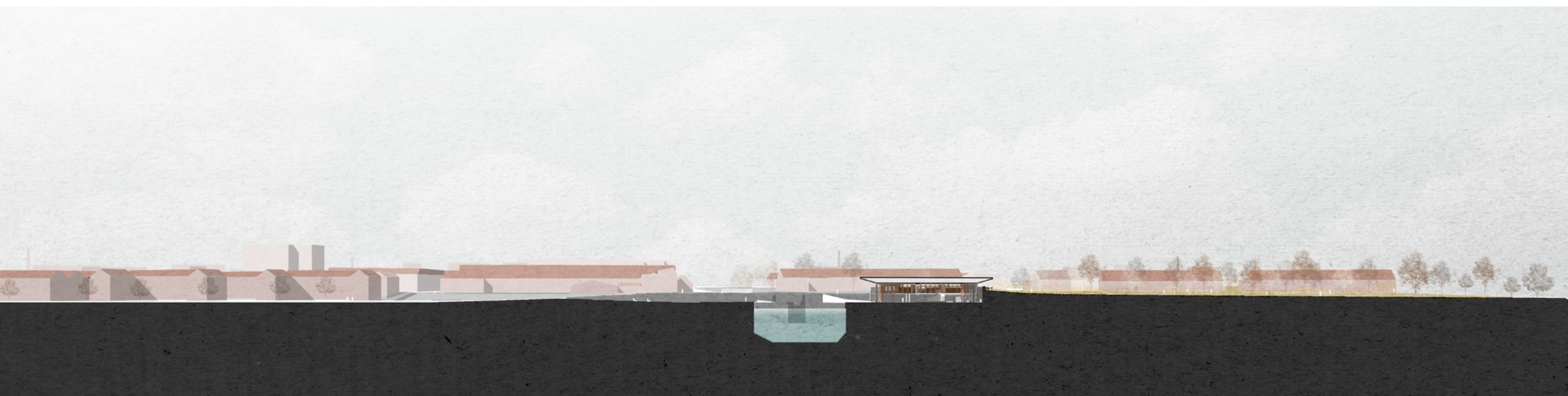


Fig. 58 : La toiture comme appel au franchissement du canal, coupe paysagère

4.2 Concevoir par la mémoire

La fabrication du souvenir

Avant de pouvoir établir le rapport entretenu entre l'architecture et la mémoire, et si nous n'approfondissons pas ici l'ensemble des types de mémoires existantes, il en convient de tout de même de les énoncer.

1. Marot, S. (2010), L'art de la mémoire, le territoire et l'architecture, éditions de la Villette ed., Paris, (p.24)

Un individu fait en effet appel quotidiennement à plusieurs types de mémoire, que l'on peut d'ores et déjà scinder en deux catégories : la mémoire courte et la mémoire à long terme. Dans la première catégorie, qui correspond à des savoirs ou informations voués à tomber dans l'oubli, on peut différencier la mémoire sensorielle, qui est l'aptitude à conserver une donnée par les sensations (auditives, visuelles, tactiles...) et la mémoire de travail, que nous sollicitons sur un instant bref, lorsqu'il s'agit de prendre une note par exemple.

2. Eustache, F., (2005), Mémoire épisodique et conscience autoévoquée: étude cognitive et imagerie métabolique dans le vieillissement normal et pathologique, p.143

Parmi les types de mémoire entrant dans la catégorie du long terme, nous retrouvons la mémoire sémantique, qui découle de l'acquisition de connaissances sur soi et sur le monde et la mémoire épisodique, celle du vécu. C'est cette dernière qui, en tant qu'architectes, va nous intéresser. Francis Eustache, chercheur en neuropsychologie, la définit ainsi :

« La mémoire épisodique est un système neurocognitif qui possède la capacité de stocker des informations concernant des événements vécus dans un temps et un espace subjectifs, et dont le rappel nécessite une récupération consciente du contexte d'encodage (Wheeler et al., 1997). Une caractéristique essentielle de ce système de mémoire est donc l'état de conscience qui lui est associé : la conscience autoévoquée qui permet à un individu de se souvenir d'un événement passé en voyageant mentalement dans le temps afin de le revivre dans son contexte². »

« L'architecture devient alors instrument de la mémoire et la mémoire comme matière de l'architecture¹. »

- Sébastien Marot

Fig. 59 : Echantillon de tissu n°7, collection de la tissuthèque de Roubaix

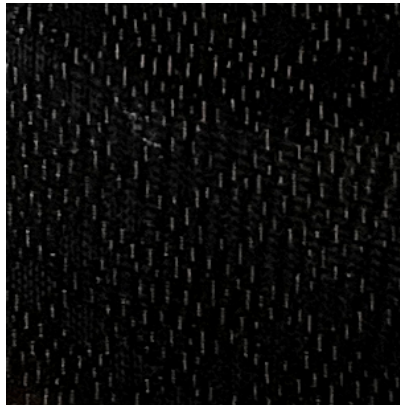


Fig. 59

Il existe donc une association entre l'encrage d'un souvenir dans la mémoire et le contexte dans lequel il s'effectue. Chose que les Grecs avaient déjà comprise, et qu'ils pratiquaient sous forme d'un « art de la mémoire ». Cet art était associé à celui du discours et visait à permettre la mémorisation grâce à une technique de lieux et d'images impressionnant la mémoire³.

3. Yates, F., L'Art de la mémoire, Gallimard, 1975, p.7

4. Ibid., p.14-15

« Les images qui doivent rappeler le discours [...] sont alors placées en imagination dans les lieux qui ont été mémorisés dans le bâtiment. Cela fait, dès qu'il s'agit de raviver la mémoire des faits, on parcourt tous ces lieux tour à tour et on demande à leur gardien ce qu'on y a déposé. »

L'atmosphère et le vécu de l'espace permettent de coder un souvenir dans le long terme. On peut donc imaginer que si un ensemble de population vit cette expérience, elle donnera naissance à une mémoire collective.

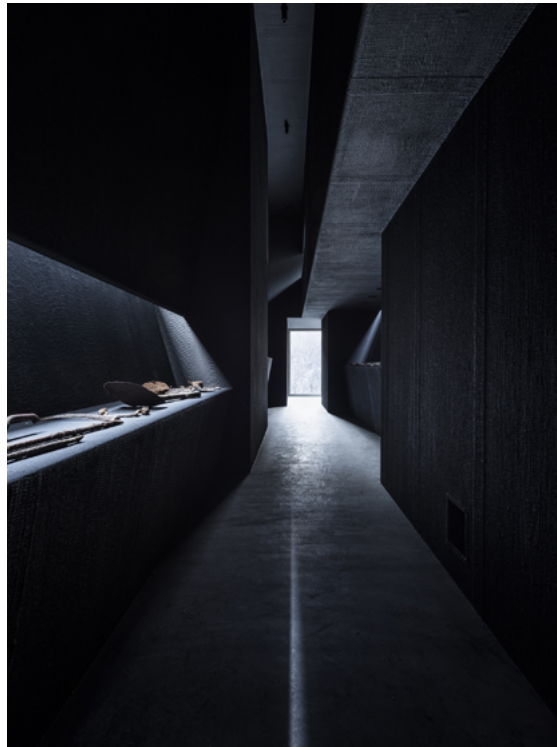


Fig. 60

Le stimulus émotionnel au centre de la conception architecturale

Plusieurs architectes ont intégré cette pratique et ces notions à leur processus de conception de l'architecture. Les projets de Peter Zumthor en sont une belle illustration. Il évoque dans *Présences de l'Histoire*⁵, recueil d'une conversation entre lui et Marie Lending, autour du rapport entre la temporalité et architecture, la capacité de l'espace de se charger d'une valeur émotionnelle et spirituelle, voir sacrée. Il peut s'agir aussi bien d'une église, que d'un lieu qui a marqué notre enfance. L'essentiel est ce que ce lieu et son contexte nous évoquent lorsque nous le traversons. Ainsi, lorsqu'il conçoit son musée des mines d'Allmannajuvet, l'intention est de, par l'atmosphère du lieu, replonger, ou plutôt tenter d'évoquer, toute l'histoire de ces mines et permettre au visiteur d'apprécier la moindre trace de leur occupation, tous les sentiers empruntés, de faire sentir l'histoire du lieu. Il considère finalement le musée comme un musée de plein air in situ⁶.

Les vestiges exposés dans les cabanons conçus par l'architecte sont finalement secondaires, mais ont un rôle charnière, ils sont les éléments déclencheurs du paysage. Ils sont des stimuli émotionnels⁷. Dans ce cas, l'architecture, n'est elle-même pas l'élément central du contexte. Elle ne sert qu'à mettre en scène le paysage, de par l'atmosphère, la lumière, les matériaux, les vues. Le même principe est appliqué dans la construction du mémorial de Steilneset, à Vardø, que nous avons déjà présenté. Là encore, le projet qui consiste en une simple structure, légère, portant un cocon de toile, ne sert que d'abri pour une série de témoignages de femmes. Le projet se vit comme une simple traversée, qui pose une histoire et stimule émotionnellement le visiteur. La véritable intention du projet prend forme lorsqu'il sort du cocon et se retrouve face au paysage, porteur des actes atroces qui y ont été perpétrés.

Fig. 60 : Photographie d'atmosphère du projet des mines d'Allmannajuvet de Peter

Zumthor

5. Zumthor, P., Lending, M., Rosset, Y., d'Ayot, C. D., & Binet, H. (2018), Scheidegger & Spiess.

6. Ibid., p.48-50

7. Eustache, F., mémoire et émotions, Paris, éd. le Pommier, 2016, (p.24)m

Fig. 61 : Echantillon de tissu n°8, collection de la tissuthèque de Roubaix

8. Zumthor, P., Op. cit., p.70

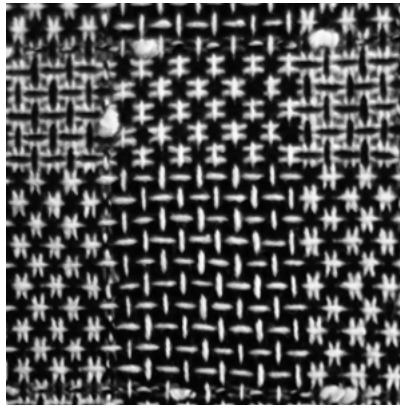


Fig. 61

Zumthor souhaite, par ses projets, parler de la temporalité des lieux, plus que de l'architecture même et de l'objet qu'elle contient :

« [...] Lorsque je parle de la temporalité de mes lieux, j'essaie de réaliser ce que j'appellerais une « reconstruction émotionnelle ». [...] Et ceci n'a bien sûr rien à voir avec la reconstruction scientifique au sens habituel.⁸ »

L'architecture n'est que contenant, d'un objet qui n'est lui-même qu'un levier, pour parler du lieu et de ses traits fondateurs.

Fig. 62 : Livre d'archive des collections de motifs datant de 1935, photographie par l'auteur



Fig. 62

Lever le voile sur l'histoire du lieu

Dans le cas de notre étude, ce stimulus est pour l'instant inexistant. Et afin de remettre de l'ordre dans le contexte et de redonner une identité au lieu, il conviendrait d'avoir un objet de patrimoine permettant cette action de lever avec l'histoire. Comment, à cet instant, ne pas se tourner vers l'élément fondateur de la ville, le textile. D'une histoire si riche, la ville a forcément hérité de nombreux vestiges. Et à la manière dont les livres conservent par les mots les témoignages de l'histoire, la ville a hérité d'une importante collection d'échantillons de la production textile, conservés dans des livres d'archives, qui à eux seuls, offrent un formidable reflet de la diversité et de la richesse de la production textile, à la fois roubaisienne, mais aussi mondiale, allant d'Égypte copte jusqu'à nos jours.

À l'origine initiée en 1935 par les industriels, Roubaix est aujourd'hui riche d'une collection de plus de 30 000 pièces de tissus en tout genre, démontrant une variété exceptionnelle de tissus, de techniques, de motifs, de couleurs, etc. Conservées au sein du Musée de la Piscine.

La préservation des échantillons débuta en 1935, dans le but de garder une trace des différents motifs produits par les industries roubaisiennes, dans un souci d'archive. Ces pièces étant jugées « démodées » sur l'instant. On parle aujourd'hui des « Livres des Conseils du prud'homme », dont la ville détient encore une cinquantaine de recueils, datant de 1835 à 1890. La collection fut ensuite déplacée à la fin du 19^e siècle au sein de l'École d'Ingénierie Textile de Roubaix et devint un musée, au statut national. À ce moment, la collection dépassa le cadre confidentiel s'enrichit d'abonnements aux « catalogues » de nouveautés de l'époque, tels que le S.N.T. (Société des Nouveautés Textile).

Fig. 63 : Carnet d'échantillons du XIXe siècle, photographie par l'auteur



Fig. 63

Cette deuxième partie de la collection, qui réunit cette fois des échantillons venant du monde entier, est une source inépuisable de ressources pour les étudiants et créateurs de la ville et est encore aujourd'hui le centre de la collection avec près de 1000 livres. Loin de l'idée que nous pouvons nous faire des catalogues aujourd'hui, chaque ouvrage de cette collection est une œuvre d'art et d'artisanat dont les carrés de textiles ont été minutieusement découpés, regroupés par années, par saisons, par collections, par couleurs, et par matières. À l'origine destinés aux couturier.e.s et aux tailleurs, on y trouve des soieries, des rubans, cravates... Provenant de Chine, d'Italie, d'Espagne...

Une troisième catégorie de livres d'archives provenant cette fois des registres d'entreprises de la région et des écoles de Roubaix, vient ensuite alimenter la collection qui est aujourd'hui riche d'environ 3 000 livres au total.

En plus des livres d'archives, la collection comprend une importante quantité d'échantillons plats, datant aussi bien de la Renaissance que des dernières décennies, et dont certaines pièces comme des soieries russes et des tissus coptes cultivent la rareté. Plus tard, après la guerre, le musée fut abandonné et la collection trouva sa place plusieurs années après dans les locaux du Musée de La Piscine, perdant une partie de sa collection entre temps.

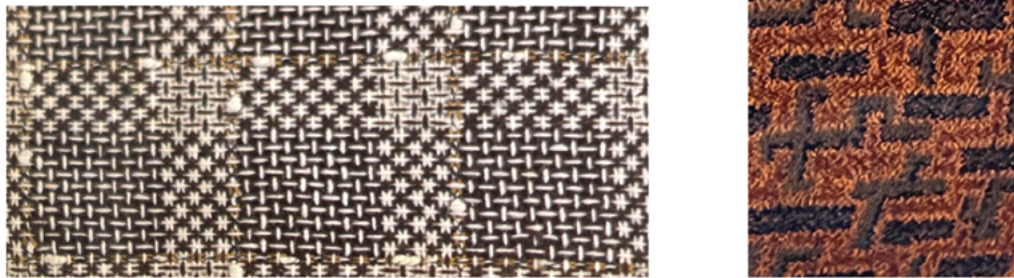


Fig. 64 : Mosaïque d'échantillons, collage de l'auteur

L'objet textile, bien que connaissant un attrait moindre, car moins mis en avant que la conservation d'œuvres comme des peintures ou des sculptures par exemple, demeure être un objet d'art et de mémoire tout aussi émouvant ; dont la variété des couleurs, des motifs, des techniques, traduisant des époques et des cultures différentes, est aussi bien admirable par le profane qu'elle est une mine d'or et d'histoires pour les créateurs et artistes.

9. Extrait tiré d'une interview au musée de La Piscine de Roubaix, réalisée le 26 avril 2022.

Les Roubaisiens témoignent d'ailleurs d'un grand attachement à cette histoire :

«C'est ça aussi le textile, c'est du social, c'est de l'humain, et de l'histoire surtout⁹.»

Replacer un tel objet au centre de la ville, au sein d'une Tissuthèque, au carrefour de la métropole lilloise, de la Belgique et du canal, aurait une portée symbolique et pleine de sens.

Tissus, filtre et modularité

Bien sûr, la conservation du tissu pose des problématiques et des enjeux de projet à l'échelle du bâti. Architecture et art du textile sont toutefois des pratiques étroitement liées. On pourrait même faire ce rapprochement jusque dans l'étymologie du mot anglais « fabric¹⁰ », qui partage la même racine que le verbe « fabriquer ».

10. Mot anglais pour tissus

11. <https://www.etymonline.com/word/fabric>, [consulté le 18 mai 2022]

La conservation des échantillons de textile exige des conditions de luminosité et d'atmosphère tout à fait particulières. Proscrivant la lumière naturelle, le travail d'analyse ou de restauration des pièces demande des conditions lumineuses adaptées. De plus, chaque mise en exposition des pièces doit se faire sous vitrine, à savoir qu'un échantillon ne peut être exposé que quelques mois, avant de devoir retourner en stockage pendant 5 ans minimum. Ce qui demande une organisation dans l'agencement des archives. La diversité des tissus présents dans la collection exige également une gestion de la température et de l'humidité assez stricte (à 45 %) afin de préserver les différentes fibres, le lin ayant besoin de plus d'humidité que la soie à titre d'exemple.

Fig. 64 : Vu intérieur du projet et de l'utilisation du tissu sur la façade



Fig. 64

La modularité de l'atmosphère doit donc être de mise dans la résolution du projet. Or, le textile est un filtre formidable qui peut s'exprimer à différents niveaux de projet. Des panneaux textile, coulissant sur la façade ouverte du bâtiment pourraient permettre d'appréhender cette gestion de la température et de la lumière, en plus de permettre, ou non la transparence vis à vis du contexte. Les ateliers se révèlent alors partiellement à la ville, dans une atmosphère clair-obscur, laissant planer, de l'extérieur, un mystère sur le travail de l'objet textile.

En plus de pouvoir permettre la modularité de l'atmosphère interne des espaces, le tissu permet l'isolement sans pour autant cloisonner l'espace. Les espaces de travail et de rencontre prennent alors différentes formes, suivant leur occupation et fonction à un instant donné. Le projet devient alors soit un environnement poreux du contexte ou introverti, propice à la concentration. L'individu circule alors dans une alternance d'espaces ouverts et fermés, entre parois rigides et voiles légers.

Fig. 65 : Travail de recherche en coupe sur la transition ville/canal

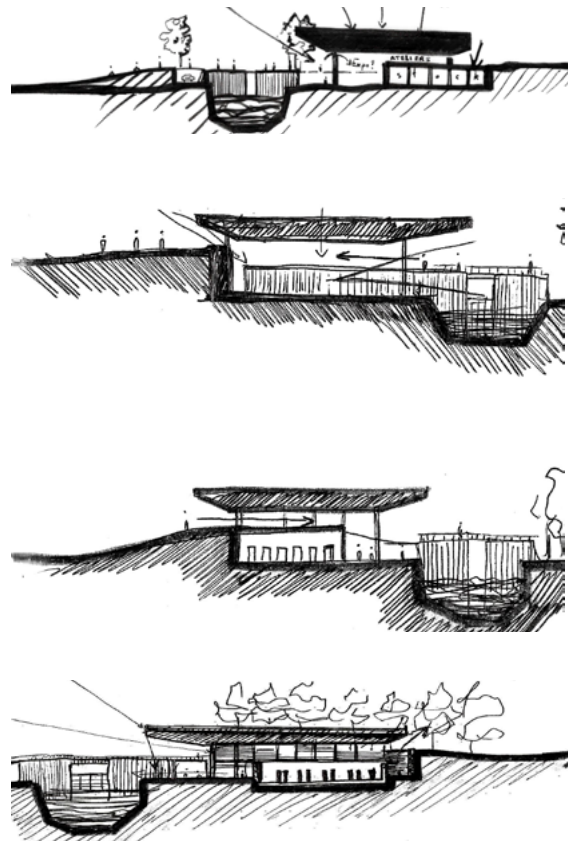


Fig. 65

4.3 Le seuil comme articulation entre ville, mémoire et paysage

Le seuil, fil de chaîne du projet

Fil de chaîne : Fil tendu horizontalement par rapport au métier à tisser. Leur ensemble nommé chaîne sert de support à la trame.¹

Après avoir émis des premières hypothèses de réorganisation du site, et avoir trouvé l'objet qui ferait levier aux éléments de mémoire, se pose encore la question de l'articulation entre les deux. Le dessin de l'espace public doit se faire en pleine conscience des faits urbains, et le projet ne doit être qu'une articulation entre histoire et paysage. Il n'est pas le sujet du lieu, mais seulement un acteur.

Lorsque nous avons étudié les différentes séquences du canal, l'élément principal qui définissait l'atmosphère du lieu était le rapport entre celui-ci et ses abords. Le traitement du sol permettait parfois la proximité de l'eau quant à d'autres instants, il lui faisait office de frontière. De la même manière, à l'échelle du territoire, c'est la discontinuité de ce sol sur la rive roubaisienne qui crée le tronçonnage et empêche la linéarité de son parcours. Le traitement du sol peut autant être source d'harmonie que de désordre pour le maillage urbain. Il permet la « mise en scène » du paysage.

« - Tu mets en scène le paysage ?
- Oui, je le mets en scène et je l'orchestre.² »

1. Fil de chaîne, Wikipedia, https://fr.wikipedia.org/wiki/Fil_de_chaîne, [consulté le 19 mai 2022]

2. Extrait Conversation entre Peter Zumthor et Mari Lending, Zumthor, P., Lending, M., Op. cit., p.70

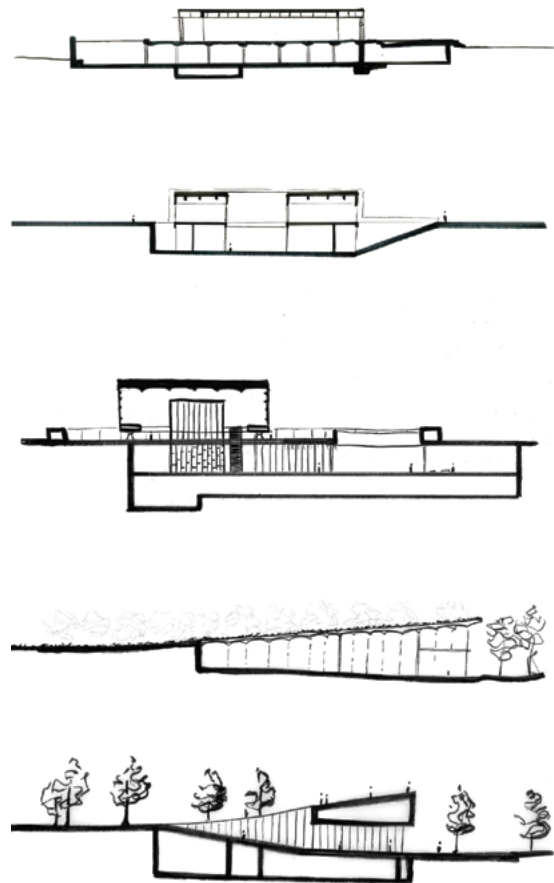


Fig. 66

Fig. 66 : Etude de références
(de haut en bas):

Neue National Galerie

Topography of Terror

Beinecke Rare Book Library

Centre de conservation du
Louvre Lense

Szczecin National Museum

Vouloir se servir de l'architecture comme vecteur et non comme élément principal du contexte signifie adopter une position de retenue, de retrait, ou de collaboration avec lui. Ici, nous devons articuler l'entrée dans la ville depuis la frontière belge, l'arrivée du boulevard depuis Lille, et la promenade le long du canal, ce qui revient, en d'autres termes, à articuler l'espace public, formé par la réorganisation des quais (dont l'un, pour rappel, appartient à la ville et l'autre s'adresse à la nature et à la promenade), l'eau et l'implantation de la nouvelle tissuthèque.

Avant d'émettre quelques propositions, intéressons-nous, à travers la sélection de 5 exemples significatifs de projets et le travail en coupe, à ce rapport entre seuil et architecture.

On pourrait différencier le rapport seuil/contexte de ces exemples en 3 catégories³ :

- Le socle
- La rupture
- La continuité

La Neue Nationalgalerie de Berlin, par Mies Van Der Rohe, malgré un espace principal traversant, pose sa toiture, qui signifie le projet, sur un socle. Ce socle s'appréhende de différentes manières en fonction du côté par lequel on s'approche du bâtiment, mais pose le bâti comme élément central de la place, et du contexte.

³. Voir analyse complète en annexe

Le centre Topography of Terror de Ursula Wilms et la Beinecke Rare Book Library de Yale, par Gordon Bunshaft, montrent, eux aussi une mise en scène du projet, élément massif et toujours principal du site. Mais d'une autre façon, le sol se replie pour marquer la présence d'un niveau en sous-sol, soit avant le seuil d'entrée, soit après. Les 2 projets cultivent le mystère, une forme de sacralité, et une énigme que le visiteur découvre à mesure qu'il se rapproche du bâti. Dans le cas de la bibliothèque, cette atmosphère place l'objet, les livres, comme éléments sacrés du site.

En dernier lieu, le National Museum de Szczecin et le nouveau centre de conservation du Louvre-Lens montrent le sol comme un élément continu qui se confond au projet. Il y a un renversement des ordres et l'espace public est mis en avant par rapport au projet. Dans le cas du musée de Szczecin, le sol, se soulève, ou s'incline et laisse glisser le promeneur jusqu'à l'entrée de l'édifice.

Dans notre cas, une ambiguïté doit exister. Le traitement de l'espace public doit induire une continuité de sols, qui fait que le marcheur peut franchir le canal, d'un seul mouvement, continu ; il doit être le fil de chaîne du site. Le projet, lui, doit être un repère, qui signale le canal et cette transition, et ce que l'on arrive du Boulevard Gambetta à pied ou par la Belgique en bateau.

Fig. 67 : Story-Board de l'accès au projet depuis le boulevard Gambetta



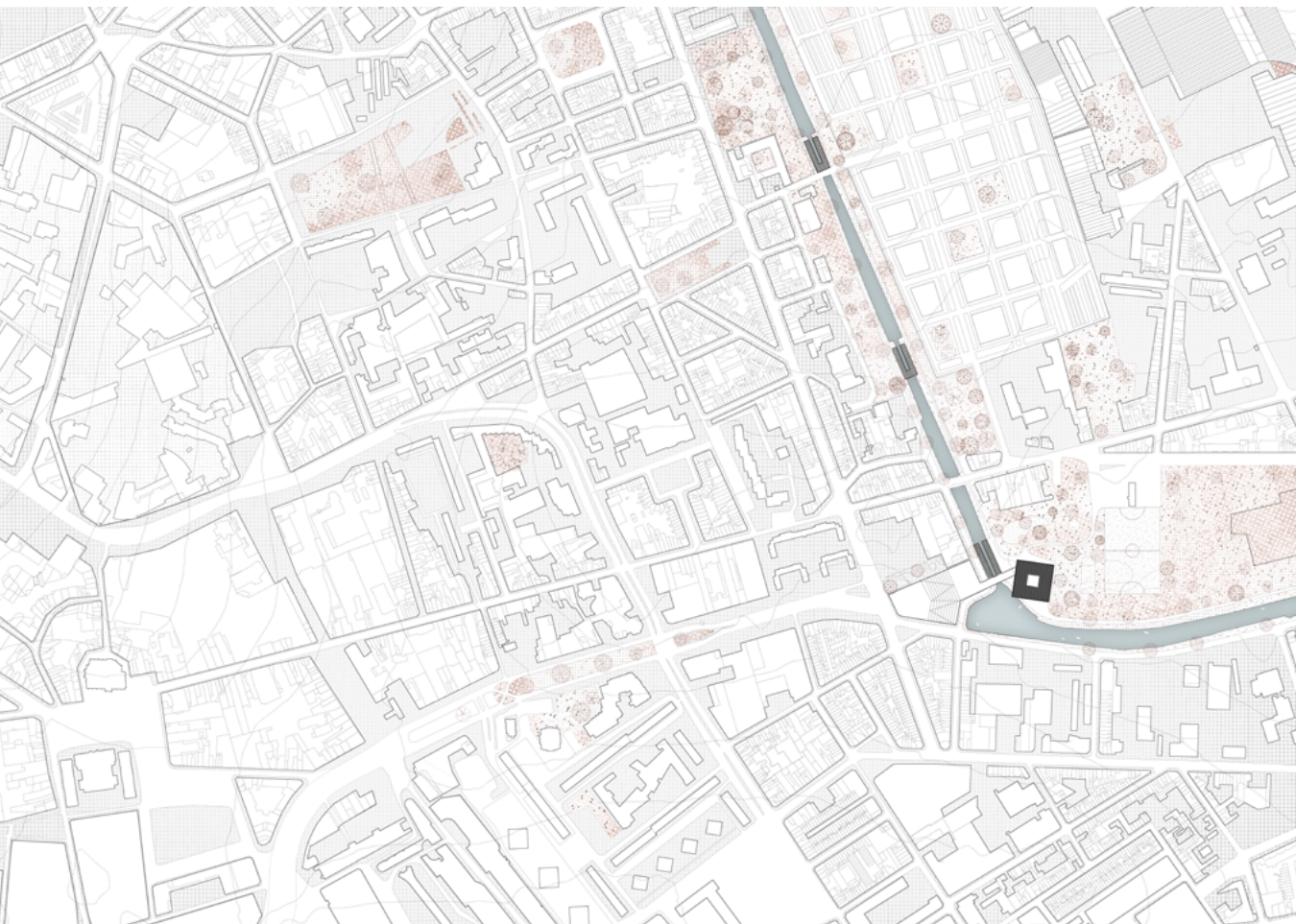
Traitement des rives du canal

La première phase du projet consiste au travail de cette transition entre ville et eau. Nous l'avons vu, le Boulevard Gambetta était auparavant une finalité, sans pour autant avoir un vrai statut d'espace public, ancré dans le tissu urbain.

Il faut dès lors établir la nature des quais, et de quel côté de la rive le projet de tissuthèque doit s'articuler. Dans une intention de préserver la rive droite comme espace naturel et la rive gauche comme début ou fin de l'urbanisation, la logique pourrait être que le bâti soit l'objet de cette transition entre ville et eau ; et qu'il ouvre ainsi sur le paysage. Or, après esquisses et réflexions, il se trouve qu'agir de la sorte reviendrait à placer le tissu comme finalité de l'axe Lille-Roubaix, avant le franchissement du canal. De plus, le projet ne tient pas les abords du site et n'empêche pas une future expansion des constructions du côté « naturel ». Il est clair que ce n'est pas notre intention ici, le projet n'a vocation qu'à ordonner la zone et permettre, inciter le passage au-dessus de l'eau.

Il devient clair que le projet devra s'articuler sur la rive droite, toutefois en harmonie et sans rompre la promenade.

Fig. 68 : Plan d'implantation du projet



Dans le dessin des bords du canal, la première intervention est de rendre un bassin de retournement aux navires. En ayant en mémoire les images du spectacle qu'offraient péniches qui venaient décharger leur contenu sur les quais et repartaient vers la frontière. La présence, à nouveau, d'une excroissance du canal, sur les traces du premier, fait sens aujourd'hui. Au-delà de faire pénétrer à nouveau l'eau dans la ville, nous avons vu à quel point la traversée des nombreuses écluses de ce tronçon du canal était fastidieuse. Bien qu'aujourd'hui le canal ne soit pas officiellement fermé à la navigation, l'entretien et le passage de ces écluses demandent trop de moyens à la ville, pour la simple navigation de plaisance. Or, en aval de la zone du pont, et jusqu'à l'Escaut, le trajet ne comporte que 4 écluses sur 18 km, ce qui rend beaucoup plus simple la navigation. Redonner un bassin qui permet aux bateaux de plaisance de faire demi-tour redynamiserait le trafic fluvial, en plus d'offrir, à nouveau, ce spectacle aux habitants de Roubaix.

La procession depuis Lille traversera la zone verte qu'est le parc Barbieux et se terminera sur un bassin d'eau dédié aux loisirs.

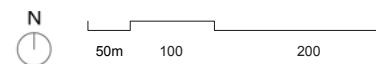


Fig. 69 : Vue axonométrique du projet dans son contexte

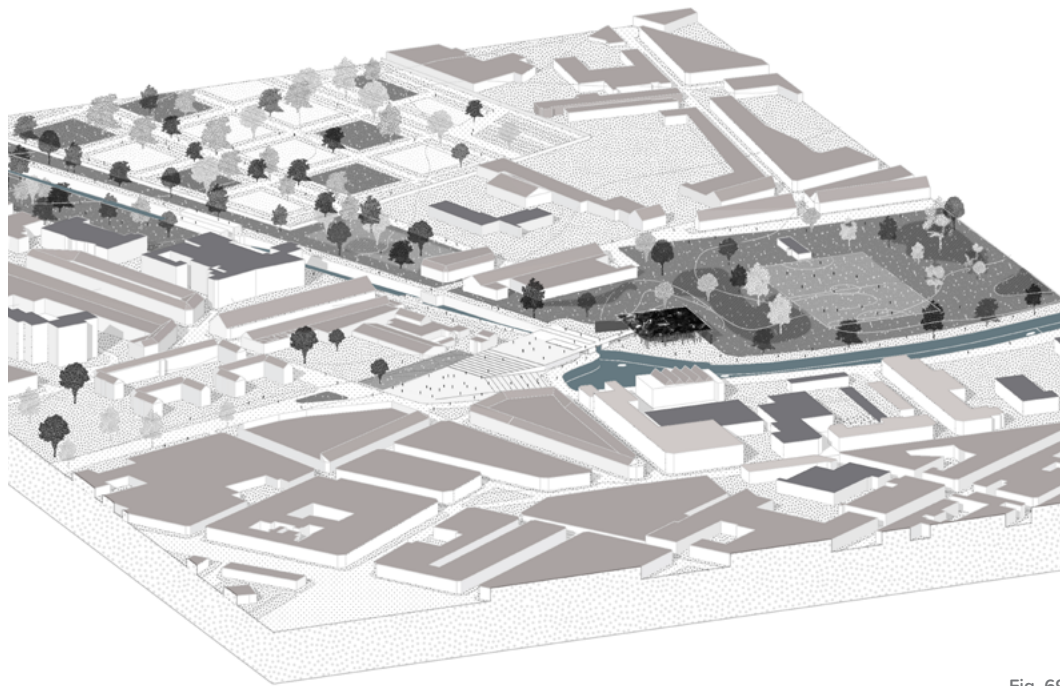


Fig. 69

En deuxième phase, vient la question du franchissement du canal. Débouchant maintenant sur un bassin, la rue doit aussi permettre de traverser le canal, après s'être affranchie du pont. Il se trouve qu'un élément de franchissement existe déjà sur le site, l'écluse du Galon d'Eau.

Cette écluse annonce le début de la séquence « bucolique » du canal et servait d'ailleurs d'appui à la première passerelle, avant la construction du pont Nyckes. Les écluses sont déjà, en soit, des éléments à double fonction qui permettent aux piétons de franchir la rive tout comme elles permettent aux bateaux de franchir le dénivelé.

Le traitement de sol du nouvel espace public de la rive gauche s'effectue sur 3 plans. D'abord une phase d'amorce commune où le sol s'incline légèrement, marquant un ralentissement et un détachement par rapport au flux automobile provenant du boulevard. Ensuite, une partie prend l'inclinaison inverse pour diriger vers le canal et prendre la forme d'un escalier, face à l'eau. Cette plateforme privilégie une proximité à l'eau et au bassin, tout en offrant une vue sur la rive opposée et la tissuthèque. Le 3e plan prend le sens contraire du second pour lui s'élancer vers l'écluse. Cette mise à niveau, permettant de franchir le canal, s'effectue progressivement et de manière délicate, en continuité de l'axe du boulevard. Elle permet, dans le sens inverse, de surplomber le boulevard et ouvrir une perspective sur la ville.

Fig. 70 : Coupe schématique du rapport entre toiture/paysage/morphologie du canal

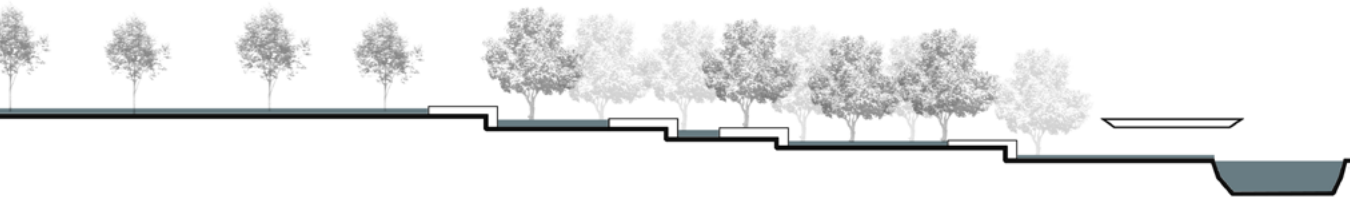


Fig. 70

Une ligne d'horizon dans la ville

L'implantation de la tissuthèque sur la rive droite se fait suivant cette intention : elle est une articulation. N'étant qu'une amorce au paysage du canal, elle se confond avec celui-ci. Il nous faut alors seulement la signifier. Cet appel depuis la rue va s'effectuer par la pose d'une épaisse toiture, en réponse à l'inclinaison du sol. Celle-ci, métallique, d'une forme pure, portée par une trame de poteau fonctionne comme une rotule dans le site. Elle articule à la fois la place, le canal et le parc qui comporte des terrains de jeux. Son orientation s'aligne à la fois avec le front bâti de la rive gauche et les bords du nouveau bassin, redonnant une forme d'harmonie. Elle pose une ligne d'horizon qui marque à la fois l'entrée dans la ville depuis la frontière mais qui vient également, en inclinant l'axe donné par le boulevard, diriger vers le canal.

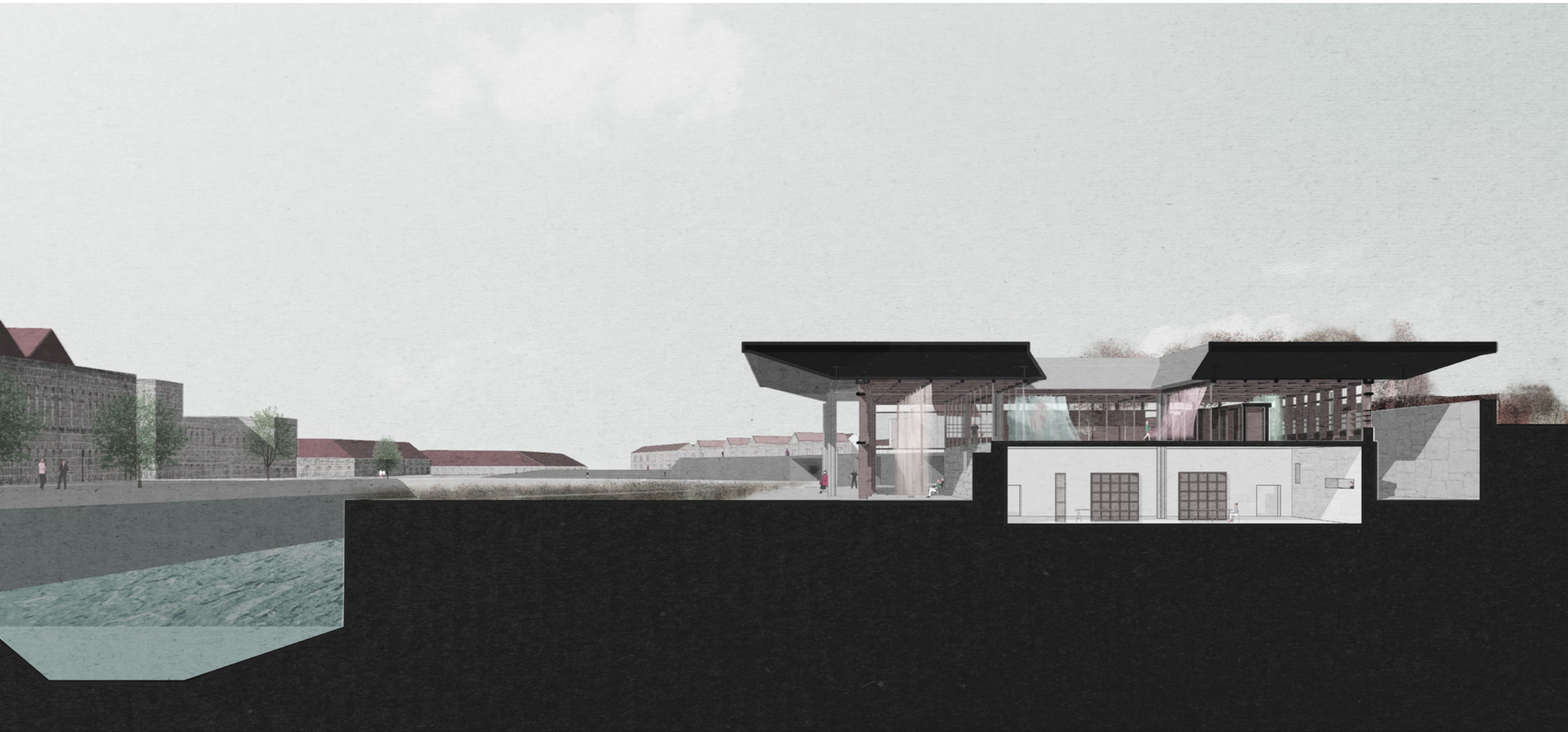
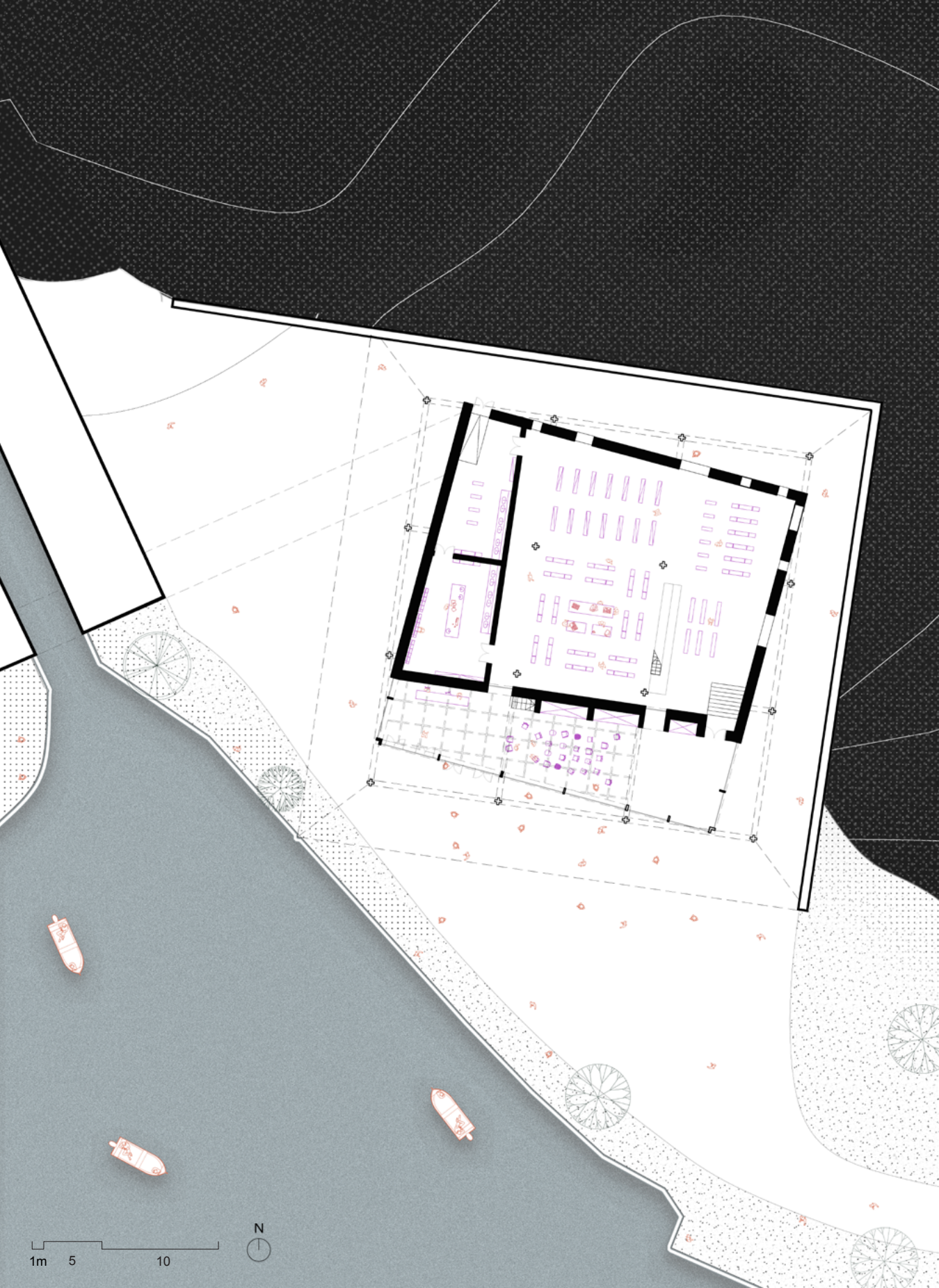


Fig. 71 : Plan rez de la tissuthèque



La tissuthèque, amorce du paysage

La toiture vient abriter le programme de conservation des archives textiles qui s'illustre par un volume, de la même typologie que la toiture, mais qui pivote par rapport à celle-ci. Un mouvement est induit. Placée en bordure de l'eau, sa façade suit le chemin de halage sans l'interrompre.

Ce volume s'inscrit dans la topographie du site, autrefois créée pour servir d'appui au tablier du pont. Dans un souci de transparence avec le cadre naturel de cette partie du contexte, le volume s'exprime en 2 parties, manifestées par les matériaux et l'espace.

La séquence d'entrée se fait dans la continuité de l'écluse, à 3m50 de hauteur, par une passerelle qui pénètre dans le volume. Toute la partie située en dessous de ce niveau se caractérise par une couche minérale, épaisse, qui abrite un vaste espace d'archives et de stockage des collections de tissus, ainsi que des laboratoires de teintureries. Ce monolithe, clos, se détache de l'espace commun en s'enfonçant dans le sol, encrant la mémoire textile dans le site.

Le décalage entre la trame de la toiture et le volume, crée des sous-espaces de déambulation, extérieurs, par lesquels le promeneur peut choisir de faire un détour. Il se retrouve alors dans un creux, entre murs de soutènement et parois du projet, qui de par une multitude d'ouvertures laissent entrevoir des pièces de la collection, à la manière d'un musée à ciel ouvert.

Fig. 71 : Plan R+1 de la tissuthèque

À l'inverse, en partie supérieure, entre la toiture métallique et le niveau de l'écluse, le projet s'ouvre complètement et consiste en un espace d'atelier, de restauration, de traitement des pièces de la collection, articulé autour d'un patio central. Le travail du textile se dévoile à la ville, au travers de la façade vitrée, rythmée par des poteaux en bois, qui se confondent aux arbres.

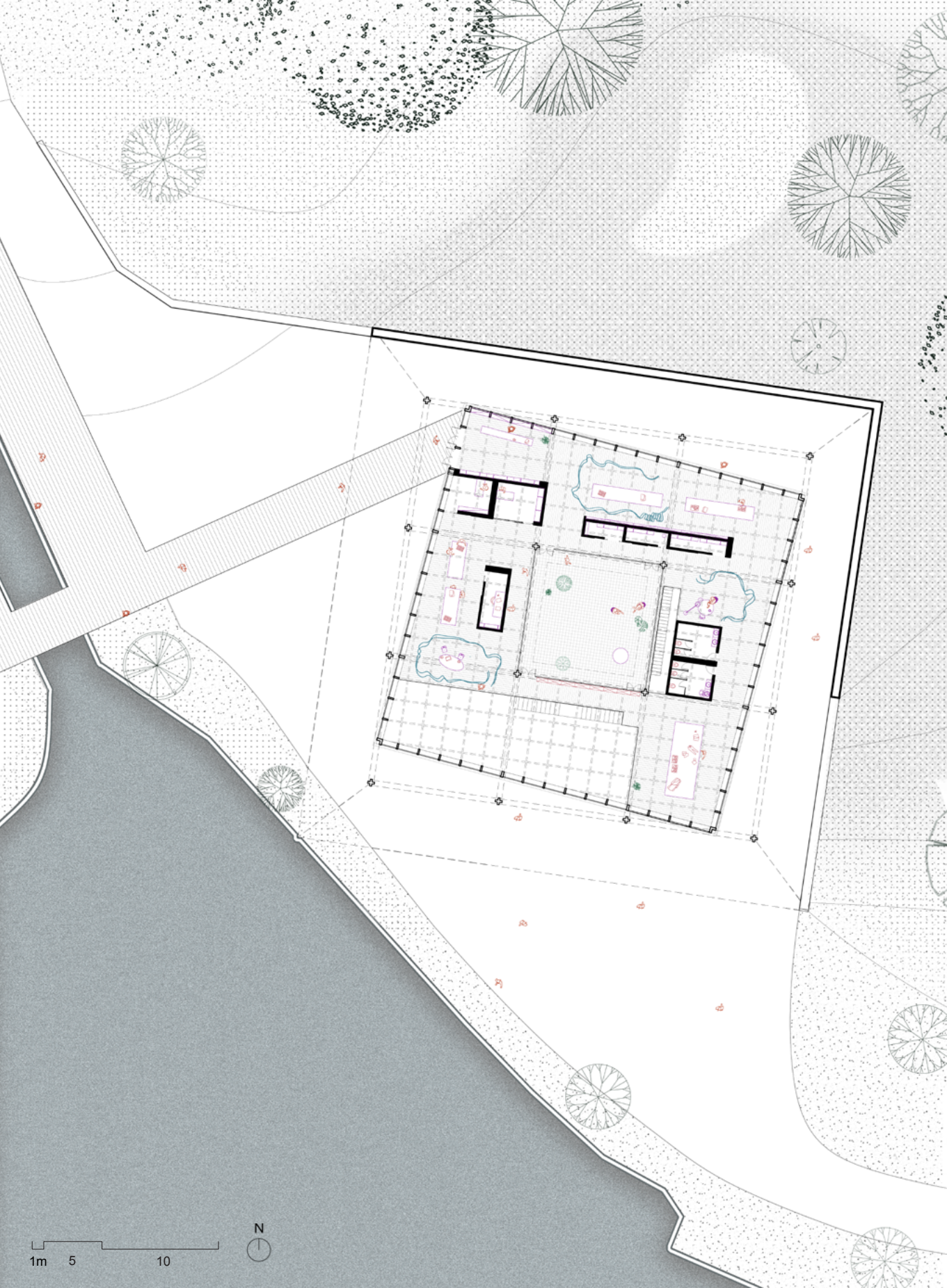
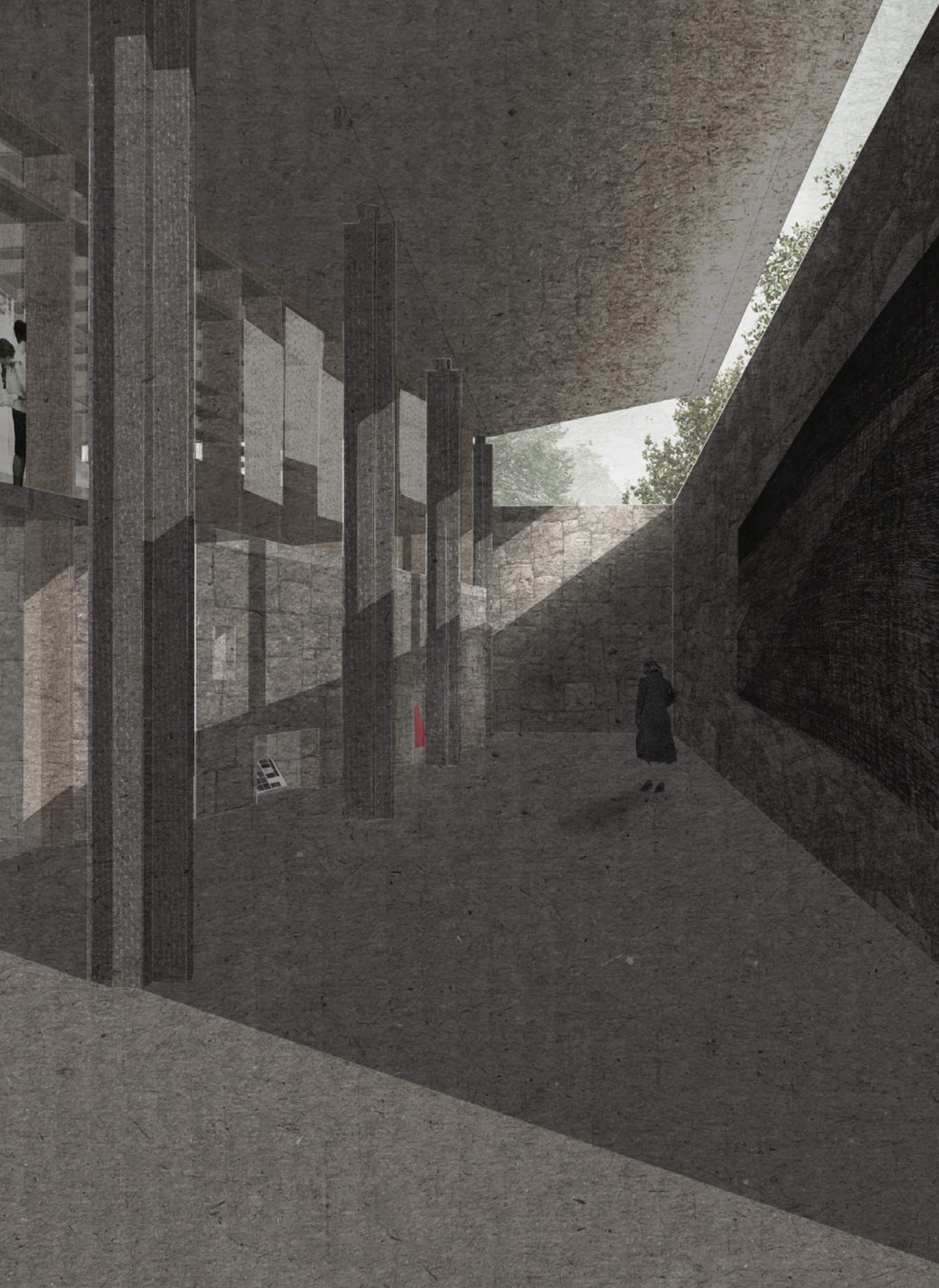


Fig. 73 : Perspective
d'atmosphère

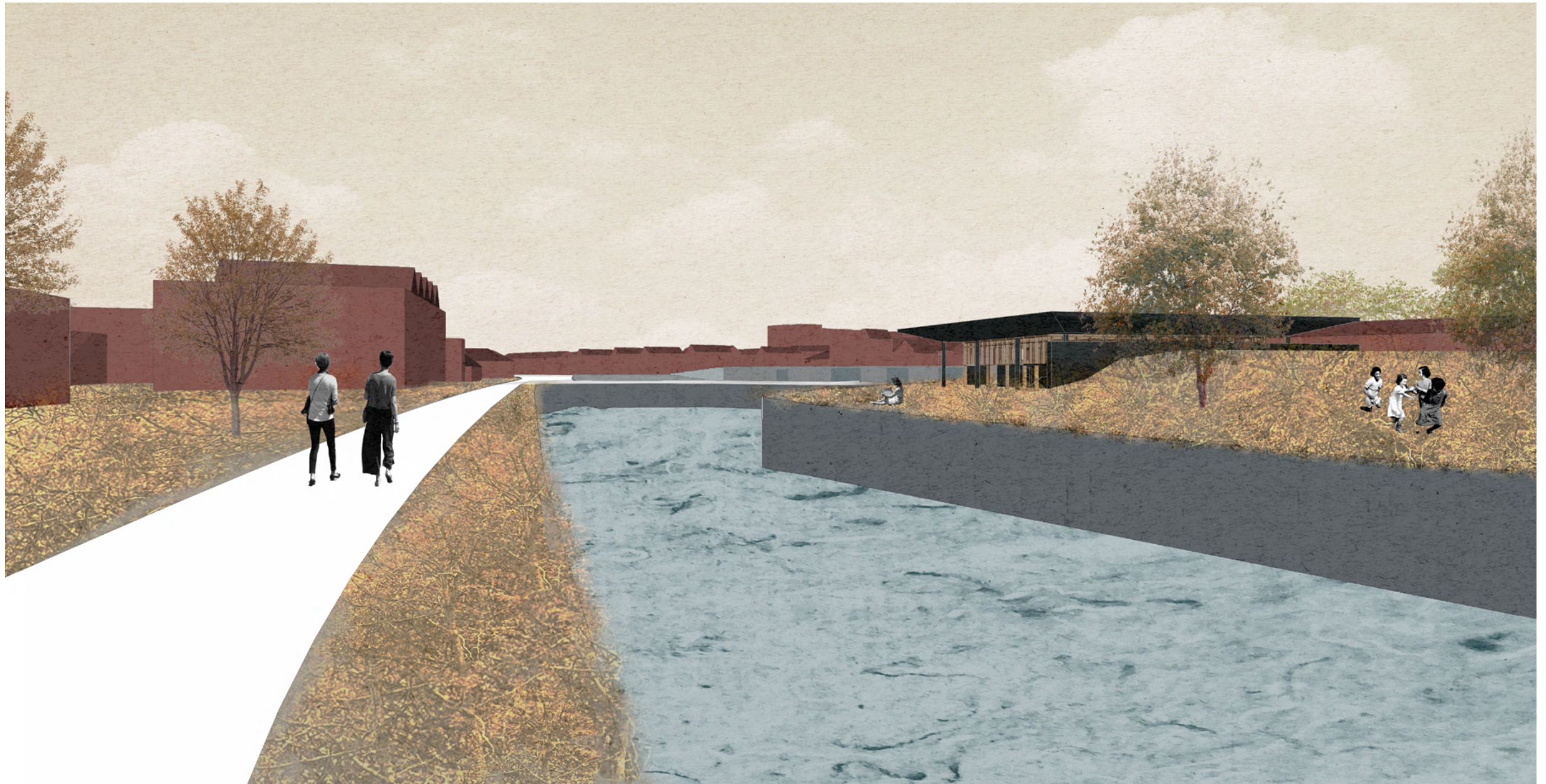


Atmosphères

La tissuthèque et l'aménagement de l'espace public animent à nouveau le quartier et proposent des espaces de rencontre, de cohésion et de partage. La place, le parc et le bassin sont synonymes d'ouverture, de loisirs et d'activités urbaines et articulent, en plusieurs séquences, un axe qui traverse la ville, du parc Barbieux et amenant vers L'Union, en passant par le cimetière, les jardins ouvriers, le couvent ; ou vers la frontière belge et le paysage rural.

À mesure que l'on se rapproche du projet, l'atmosphère devient plus introvertie, moins dynamique, plus lente. Le flâneur y découvre le textile sous un jeu de filtres, qui traduisent des atmosphères variées et un rapport au contexte changeant.

À l'intérieur de la tissuthèque, travailleurs, créateurs, artistes, et visiteurs ont le choix de l'ouverture ou de la rupture avec le paysage. Ils déambulent sous une ambiance lumineuse modulable, entre parois rigides et textiles. Le volume, tronqué, fait communiquer le projet avec l'espace urbain en un unique espace en double hauteur, ouvert et lumineux, qui fait office de hall de rencontre et de conférence, et donne vue sur l'eau et la ville.



05. CONCLUSION

Fig. 74 (au dos) : La toiture, porte d'entrée sur la ville

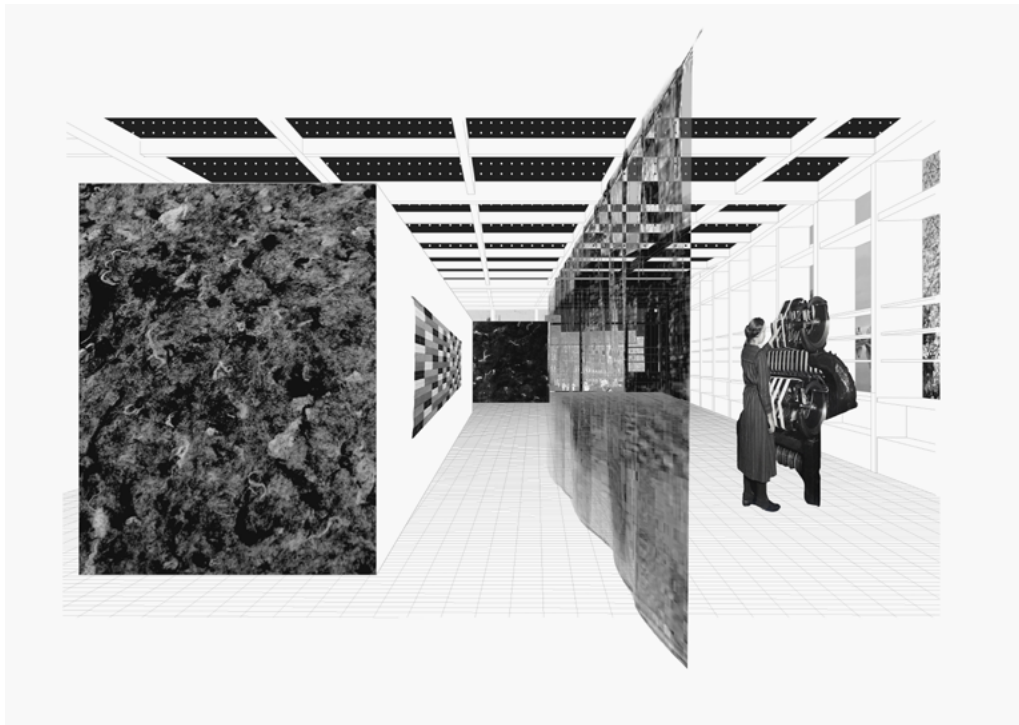


Fig. 75

Fig. 75 : Dessin d'intention, le tissu comme élément de modularité de l'atmosphère

« L'émotion touche nécessairement aux mécanismes de la mémoire du sujet qui mémorise, ainsi qu'à son interlocuteur. Plus largement, elle implique également l'environnement.¹ »

- Eustache, F.

1. - Eustache, F., mémoire et émotions, Paris, éd. le Pommier, 2016, (p.24)

À l'origine du processus de réflexion de ce travail, venait la question du mémorial. Quels rôles ont-ils ? Non pas leur rôle premier de commémoration, mais leur implication dans l'élaboration d'une mémoire individuelle, collective, dans un contexte défini.

Implanter un édifice mémoriel ou un espace de mémoire n'est pas un acte dénué de sens. Il révèle d'une intention de vouloir ancrer un événement, une histoire, une époque, une idée, dans une temporalité qui va dépasser celle de ceux qui lui rendent visite. Ils interpellent notre mémoire épisodique et rendent le souvenir immortel, voué à errer dans notre en nous sur le long terme.

Dans ce rôle, l'architecture a toujours fait figure de vecteur, seule notre conception de la commémoration a évolué. Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, elle n'est que l'abri, le cadre, qui va porter l'objet de mémoire. C'est notre relation à cette allégorie qui s'est vue transformée dans le temps. Que cela soit pendant l'antiquité, au Parthénon ; ou de nos jours, au mémorial de Steilneset de Zumthor, l'édifice porte un objet mémoriel.

Cependant, la différence réside dans l'approche de cet objet et la finalité du parcours architectural qui nous y amène. Dans le premier cas, la statue d'Athéna Parthénos est une finalité, devant laquelle le visiteur se recueille, encadré par une épaisse et imposante couche d'édification, qui fait prôner le lieu dans le paysage. À l'inverse, dans le mémorial de Vardø, l'architecture n'est qu'un léger cocon, servant tout juste d'abri, que l'on traverse, et dont on ressort avec une meilleure compréhension du lieu dans lequel nous nous trouvons. La finalité est le paysage ; avec lequel nous pouvons à présent entamer la conversation.

À la question de pourquoi cherchons-nous à conserver des traces tangibles de la mémoire ? Nous pouvons répondre, qu'outre la peur de l'oubli, ces lieux nous permettent de mieux nous contextualiser dans l'espace. Même s'ils agissent de manière inconsciente, ces lieux sont des balises, qui permettent d'appréhender un contexte par son histoire et nous fait ressentir qu'il a eu une importance particulière.

Si l'architecture peut alors être un témoin du temps, qu'en est-il dans le contexte dans lequel elle s'exprime pleinement et avec lequel elle entretient un rapport complexe : la ville ?

Les villes sont porteuses de ce que le sociologue Maurice Halbwachs définit comme la « mémoire collective² » et selon ses écrits :

« [C]'est dans la société que, normalement, l'homme acquiert ses souvenirs, qu'il se les rappelle, et, comme on dit, qu'il les reconnaît et les localise. [...]»³.

Si elle est composée des bribes du passé, qui donnent un cadre à une société, une histoire et une culture ; elle est également une toile, qui malgré une laize commune, se tisse, se défait, se refait ; faite de nœuds et qui résulte de couches superposées.

Il s'effectue donc naturellement un tri dans les souvenirs que conserve le tissu urbain. Notre vision de la ville n'est qu'une reconstitution conscientisée de sa propre histoire. Or composer avec un maillage fait d'autant de données peut s'avérer complexe, car la ville peut se décomposer à une multitude d'entités, chacune elles-mêmes constituées de ce que qu'Aldo Rossi appelle « fait urbains ».

Nous avons vu, par l'étude des couches constitutives de la ville de Roubaix et par son histoire, qu'actions inhérentes à la pratique du sol et à l'activité humaine est source d'urbanisation, tout comme le sont les choix d'urbanismes, dessinés et panifiés. Nous avons pu, en partie, corroborer les propos de Rossi à ce sujet et sur la relation, étroite et conflictuelle, qui oppose ces deux procédés.

Si la pratique « haptique » du territoire semble donner lieu à un urbanisme plus imprégné du contexte et de ces éléments dans un premier temps, nous avons vu qu'il peut également avoir ses limites, évoluant en ignorant quelconque schéma régulateur. À l'inverse, le dessin à l'échelle urbaine vise, à l'origine, à offrir une forme de cohérence dans l'action urbaine, même si parfois dénuée de cohérence et de connaissance du lieu, orientée par des enjeux, politiques, économiques, de flux ; et peut réguler des actions contradictoires. Certains de ces tracés, comme l'est le Canal de Roubaix, finissent même par intégrer le paysage et la conscience collective des habitants.

2. Halbwachs, M. (1925). Les cadres sociaux de la mémoire. Paris: Félix Alcan.

3. Ibid., p.6

C'est la rencontre entre ces deux types d'urbanisations qui crée parfois des situations ambiguës au niveau local et qui mènent à une perte des qualités intrinsèques du lieu. Dans le cas de Roubaix, la désindustrialisation soudaine et massive fut le catalyseur d'un traumatisme, aussi bien dans le plan que dans l'esprit des habitants. La ville a tenté de se renouveler sur les vestiges du patrimoine textile, omniprésents, tout en essayant de se rattacher à la métropole lilloise par de grands axes, souvent source d'enclavement à l'échelle des quartiers.

Or, comme nous l'avons vu plus haut, la mémoire est facteur de cohésion, de source commune, qui lie à la fois les individus tout comme les éléments du paysage. Elle est une opportunité de comprendre le contexte, lorsqu'il y a discontinuité dans l'urbanisme. Faire rentrer la mémoire et l'étude des phases d'écritures de la ville dans le processus de projet (sub-urbanisme de Sébastien Marot) c'est permettre l'opportunité d'une action cohérente.

Alors qu'au commencement des recherches qui ont mené à ce travail, « l'architecture de mémoire » s'illustrait encore à mes yeux comme une manière de construire, de conserver, d'emprisonner un souvenir au sein de ses murs, afin d'en assurer la préservation, dans des lieux à la frontière entre profane et sacrée; j'ai compris que sa fonction pouvait en être tout autre.

La mémoire s'exprime à travers chaque ligne du plan de la ville, et celle-ci n'est jamais complètement endormie. L'architecture peut alors uniquement servir de levier à l'expression de cette mémoire. Et si elle a ici pour programme la conservation de la collection textile de Roubaix, qui est nécessaire, sa fonction première est d'être une articulation entre la ville, sa mémoire, le canal, et le paysage alentour.

L'aménagement urbain proposé et l'implantation de la tissuthèque sont ici une proposition, une esquisse de résolution d'un noeud urbain, en considération de ce qu'était le site auparavant, à savoir le lieu de rencontre entre les habitants et l'eau.

Il replace, toute proportion gardée, le textile en un point essentiel de la construction de la ville, tout en lui redonnant une forme d'harmonie; et lui rend sa place centrale au sein de la métropole lilloise.

Il vise à travailler cette transition entre la ville et le canal, qui reste une infrastructure amorphe dans la ville depuis des années, et ne suffira pas, à lui seul, à résoudre cet enclavement. Il en est toutefois une porte d'entrée sur une réflexion plus large.

Fig. 76 : Un regard sur la mémoire du textile, photographie de l'auteur



L'architecture n'est qu'ici un passeur de témoin, celui-ci étant le canal, entre une époque industrielle révolue et un futur porteur de nouveaux enjeux.

Elle ne « fabrique » pas le souvenir à proprement parler, elle permet uniquement son expression collective.

BIBLIOGRAPHIE

Articles/Sites Internet

Bonder, J. Memory-Works: On Memory, Ethics & Architecture. Magazine of the European Observatory on Memories, <https://europeanmemories.net/magazine/memory-works-on-memory-ethics-architecture/>

Cambau, R. (2021). Guillaume Delbar : «La transformation de Roubaix s'appuie sur les dynamiques économiques », <https://www.marchespublics.com/actualites/view/248>

Gagnepain, Y. (2021). Du canal de Roubaix à l'insalubrité de la vallée de l'Espierre. Une histoire environnementale du contrôle de l'eau par les industriels de Roubaix au XIXe siècle. *Histoire Politique*, 43. doi:10.4000/histoirepolitique.415

Laissez-vous conter le Canal de Roubaix. Retrieved from <https://www.calameo.com/read/000053137a17868886aa4>

Maillard, C. (2021, 25.10.2021). Roubaix fédère son écosystème textile pour faire renaître la filière. *L'Usine Nouvelle*, <https://www.usinenouvelle.com/editorial/roubaix-federe-son-ecosysteme-textile-pour-faire-renaitre-la-filiere.N1152142>

Maerten, J.P., (2014), Le quai de Wattrelos, *Atelier-Mémoire*, <https://ateliers-memoire.com/roubaix/le-quai-de-wattrelos/>

Petitier, P. (1989). Les Lieux de mémoire, sous la direction de P. Nora. *Romantisme*, 103-110, https://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1989_num_19_63_5570

Real, E. (2015). La reconversion des sites et des bâtiments industriels. In *Situ, Revue des patrimoines*, 26. Retrieved from <https://doi.org/10.4000/insitu.11745>

Ribeiro Peixoto, E. (2002/3). AUTOUR DES RECONVERSIONS ARCHITECTURALES ET DES MONUMENTS HISTORIQUES. L'Harmattan, <https://www.cairn.info/revue-l-homme-et-la-societe-2002-3-page-51.htm>

Tomiche, A., & Young, J. E. (1993). Écrire le monument : site, mémoire, critique. *Annales*, 729-743, https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1993_num_48_3_279169

Totaforti, S. (2019). L'exploration de la mémoire urbaine : politiques de mémoire et amnésie. [The exploration of urban memory: Politic of memory and amnesia]. *Sociétés*, 145(3), 85-98. doi:10.3917/soc.145.0085

Trévelo, P. A. (2009). Quarante ans de théories urbaines. Quarante ans d'urbanisme, clés pour le présent, <http://www.tvk.fr/architecture/40-ans-de-theorie-urbaine>

Le canal, Roubaix, Art et Histoire, Hauts-De-France, <https://vpah-hauts-de-france.fr/ressources/le-canal/>

(2015), Le troisième pont, Atelier-Mémoire, <https://ateliers-memoire.com/category/roubaix/entrepont-cartigny-hutin-oran/page/2/>, [consulté le 08 février 2022]

(2019), Église Saint-Martin de Roubaix, Wikipédia, https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Église_Saint-Martin_de_Roubaix&oldid=164571404

(2019), Lille-Roubaix-Tourcoing ressuscitent son industrie textile, désormais durable, bio, circulaire, Le Vif Weekend, <https://weekend.levif.be/lifestyle/mode/lille-roubaix-tourcoing-ressuscitent-son-industrie-textile-desormais-durable-bio-circulaire/article->

[normal-1172273.html](#)

(2020), Roubaix renoue avec le textile, RoubaixXL, <https://www.roubaixxl.fr/roubaix-renoue-avec-le-textile/>

Mémoires

Florin, L., (2020) Roubaix au fil de l'eau : l'eau de pluie fédératrice, Faculté d'architecture, ingénierie architecturale, urbanisme, Université catholique de Louvain, Prom. : Vanneste, Guillaume. <http://hdl.handle.net/2078.1/thesis:25075>

Mauboussin, D., (1997), Le canal de Roubaix : une friche à réhabiliter, [Mémoire non publié], Institut supérieur d'architecture Saint- Luc, Tournai

Weymuller, M., (2019), Architecture et mémoire, L'in situ à l'aune de l'expérience émotionnelle, [Mémoire non publié], <https://fr.calameo.com/read/0060400238a06d48f4ad7>

Rapports

Pascal, M., (2006), Atlas des paysages de la région Nord - Pas-De-Calais, Direction de la région Nord Pas-de-Calais,.

Livres

Alderman D., B. J., Dwyer, O. (2020). Memorials & Monuments. In International Encyclopedia of Human Geography (2nd edition ed., Vol. vol. 9, pp. p.39-47): Elsevier.

Balduyck, J.-P. (2013). L'Épopée Humaine du Textile.

Cohen, J. (2018). Autour de la notion de mémoire collective de Maurice Halbwachs, et son appropriation par les urbanistes et architectes. In Les arts de la mémoire et les images mentales. Paris: Collège de France.

Corboz, A., & Marot, S. (2001). Le territoire comme palimpseste et autres essais: Imprimeur.

David, M., Duriez, B., Lefebvre, R., & Voix, G. (2019). Roubaix: 50 ans de transformations urbaines et de mutations sociales: Presses Universitaires du Septentrion.

Delva, S. (2016-2017). Les Lieux de mémoire de Pierre Nora et les Deutsche Erinnerungsorte. (Master). Université de Gand, Gand.

Eustache, F., Amieva, H., Thomas-Antérion, C., mémoires, O. B. V. d., & Ganascia, J. G. (2016). Mémoire et émotions: Le Pommier.

Goff, J. L. (1988). Histoire et mémoire: Gallimard.

Goff, J. L. (2006). La nouvelle histoire. Bruxelles: Éditions Complexe.

Halbwachs, M. (1925). Les cadres sociaux de la mémoire. Paris: Félix Alcan.

Halbwachs, M. (1950). La mémoire collective. Paris: Les Presses

universitaires de France.

Hilaire, Y. M. (1984). Histoire de Roubaix: FeniXX réédition numérique.

Jacob, C. (2014). Lieux de mémoire, lieux de savoir. In Qu'est ce qu'un lieu de savoir ?

Lalieu, O. (2001). L'invention du « devoir de mémoire ». [The Invention of the "Duty of Memory"]. Vingtième Siècle. Revue d'histoire, 69(1), 83-94. doi:10.3917/ving.069.0083

Marot, S. (2010). L'art de la mémoire, le territoire et l'architecture (éditions de la Villette ed.). Paris.

Nora, P. (1978). La mémoire collective. In Retz-CEPL (Ed.), La Nouvelle Histoire (pp. 398-401). Paris.

Nora, P. (1984-1992). Les Lieux de Mémoire: Gallimard.

Pallasmaa, J. (2010). Le regard des sens: Editions du Linteau.

Paris, D., & Mons, D. (2009). Lille métropole: laboratoire du renouveau urbain: Parenthèses.

Ricoeur, P. (2000). La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli: Editions du Seuil.

Rossi, A., & Brun, F. (2001). L'architecture de la ville: InFolio.

Sueur, G., & Glaymann, C. (1971). Lille, Roubaix-Tourcoing: Métropole en miettes: (Stock) réédition numérique FeniXX.

Texier, S., & Dartoux, J. C. (2007). Les architectes de la mémoire: Huitième jour.

Waret, P. (2009). Le canal de Roubaix: A. Sutton.

Yates, F. (1987). L'art de la mémoire: Gallimard.

Youssef, W. (2015). Architecture: Space, Place, and Memory.

Zumthor, P. (2006). Atmospheres: Architectural Environments, Surrounding Objects: Birkhäuser.

Zumthor, P., Lending, M., Rosset, Y., d'Ayot, C. D., & Binet, H. (2018). Présences de l'histoire: Scheidegger & Spiess.

ICONOGRAPHIE

Tous les documents qui ne sont pas référencés ci-dessous ont été réalisés par l'auteur.

01. Introduction

Fig.1 : M.A. (s. d.-a). [Photographie du Mémorial de Steilneset, Vardø, par Peter Zumthor]. Architectura Viva. [https://arquitecturaviva.com/works/steilneset-memorial-1#lg=1&slide=0`](https://arquitecturaviva.com/works/steilneset-memorial-1#lg=1&slide=0)

02. Territoire, ville et mémoire urbaine

Fig. 3 : Occupation des bassins minier et textile sur le territoire, carte réalisée par l'auteur d'après : Approche économique. (2005). [Carte]. Dans Atlas des paysages de la région Nord-Pas-De-Calais.

Fig. 4 : Plan de la manufacture en 1766, réalisé par l'auteur d'après recolle de données.

Archives Municipales De Roubaix. (1766). Plan de la manufacture [Documents d'archives en ligne]. bibliothèque numérique de Roubaix. https://www.bn-r.fr/notice.php?q=carte%20roubaix&spec_expand=&sort_define=score&sort_order=1&rows=9&start=3

Fig. 5 à 7 : Graphique montrant la croissance démographique de Roubaix et des villes textiles de 1811 à 1911, Courbe d'évolution de la population à partir de 1800, et Nombre d'usines et d'ouvriers repertoriés en 1868, tirés du livre de Sueur, G., & Glaymann, C. (1971). Lille, Roubaix-Tourcoing: Métropole en miettes

Fig. 8 : Un château de l'Industrie à Roubaix : L'usine Motte-Bossut, gravure, archives du monde du travail, Roubaix

Fig. 9 : Carte des industries liées à l'activité textile à Roubaix en 1893, redessiné à partir de collectes de données, *plan monumental, industriel et commercial*, bibliothèque numérique de Roubaix, https://www.bn-r.fr/notice.php?q=id_origine:AMR_PR_CAR_009)

Fig. 11 : Campio Marzio dell'Antica Roma par Piranèse, G.B.P. (1762). *Il Campo Marzio dell'Antica Roma* [Gravure]. AA Diploma 9 – THE DIAMOND AGE. <https://dip9.aaschool.ac.uk/archive/campo-marzio/>

Fig. 12 : Echantillon de tissu n°1, photographie, collection de la tissuthèque de Roubaix

Fig. 13, 14, 15 : Superposition des couches successives de la ville (1811-Aujourd'hui), cartes réalisées sur base de collecte de données aux archives de Roubaix

Fig. 17 : Echantillon de tissu n°2, photographie, collection de la tissuthèque de Roubaix

Fig. 20 : Echantillon de tissu n°3, photographie, collection de la tissuthèque de Roubaix

03. Le canal : structure du paysage roubaisien

Fig. 23 : Echantillon de tissu n°4, photographie, collection de la tissuthèque de Roubaix

Fig. 24 à 27 : Historique du développement du Canal de Roubaix, réalisé sur base de collecte de données aux archives de Roubaix

Fig. 28 : Les écluses du tronçon Roubaisien, réalisé sur base de collecte de données aux archives de Roubaix

Fig. 29 : «L'escalier d'eau», qui permet aux bateaux de franchir les 20m de dénivelé, réalisé sur base de collecte de données aux archives de Roubaix

Fig. 30 : Echantillon de tissu n°5, photographie, collection de la tissuthèque de Roubaix

Fig. 32 : Echantillon de tissu n°6, photographie, collection de la tissuthèque de Roubaix

Fig. 33 : Le quai du Sartel, photographie d'archive, Le vieux canal de Roubaix et ses cheminées d'usines, (1883). [Carte postale]. Le Canal, flânerie roubaisienne. http://canalderoubaix.bn-r.fr/acc/img_histo19_0.html

04. L'architecture, noeud entre mémoire et paysage

Fig. 55 : L'ancien bassin de retournement, archive photographique, *Les maisons à démolir*, (s. d.). [Photographie aérienne]. Ateliers-mémoire. <https://ateliers-memoire.com/category/transports-2/fluvial/>

Fig. 59 : Echantillon de tissu n°7, photographie, collection de la tissuthèque de Roubaix

Fig. 60 : Photographie d'atmosphère du projet des mines d'Allmannajuvet de Peter Zumthor, (s. d.). Atlas of places. <https://www.atlasofplaces.com/architecture/allmannajuvet-zinc-mine-museum/>

Fig. 61 : Echantillon de tissu n°8, photographie, collection de la tissuthèque de Roubaix

Fig. 64 : Mosaïque d'échantillons, d'après des photographies de la collection de la tissuthèque de Roubaix

Fig. 79 : Le jardin en finalité du boulevard, avant la construction du pont, L'ancien jardin public. Au fond, le canal. (s. d.). [Photographie]. Ateliers-mémoire. <https://ateliers-memoire.com/tag/canal-de-roubaix/>

ANNEXES

Fig. 80 : Plans de projet du pont du Galon d'eau, (1952). [Photographie]. Atelier-mémoire. <https://ateliers-memoire.com/tag/canal-de-roubaix/>

Fig. 81 : Profil en long du canal de Roubaix, (s. d.), document des archives municipales de Roubaix

Fig. 82 : Plan de Roubaix en 1919, (s. d.), carte historique, document des archives municipales de Roubaix

Fig. 83 : Situation géographique du canal de Roubaix, (s. d.), document des archives municipales de Roubaix

Fig. 84 : Projet d'aménagement de la zone de l'Union. (s. d.), Plan. L'Union, Lille métropole. <http://www.lunion.org/no-cache/carte.html>

Fig. 86 : S.J. (s. d.-d). Photographie du National Museum à Szczecin (Pologne). Archdaily. <https://www.archdaily.com/805069/national-museum-in-szczecin-dialogue-centre-przelomy-kwk-promes>

Fig. 87 : M.S. (s. d.-b). Neue Nationalgalerie (Germany) by David Chipperfield Architects. [Photographie]. Archinect. <https://archinect.com/news/bustler/8579/40-projects-shortlisted-for-2022-eu-mies-van-der-rohe-award-from-record-number-of-submissions>

Fig. 88 : S.E. (s. d.-c). Photographie de la Beinecke Rare Book Library. Archdaily. <https://www.archdaily.com.br/br/879147/classicos-da-arquitetura-biblioteca-de-manuscritos-e-livros-raros-de-beinecke-gordon-bunshaft-som/5037e35128ba0d599b000254-ad-classics-beinecke-rare-book-and-manuscript-library-skidmore-owings-merrill-photo>

Fig. 89 : C.W. (2012, août). Luftaufnahme [Photographie]. Topographie des Terrors. <https://www.topographie.de/presseservice/pressefotos/dokumentationszentrum-topographie-des-terrors/>



Fig. 77



Fig. 78

Fig. 79 : Le jardin en finalité du boulevard, avant la construction du pont



Fig. 80 : Plans de projet du pont du Galon d'eau

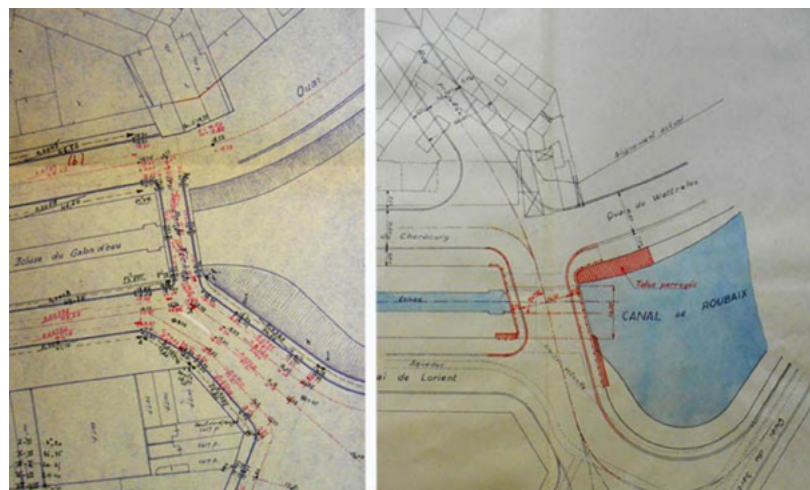


Fig. 81 : Profil en long du canal de Roubaix

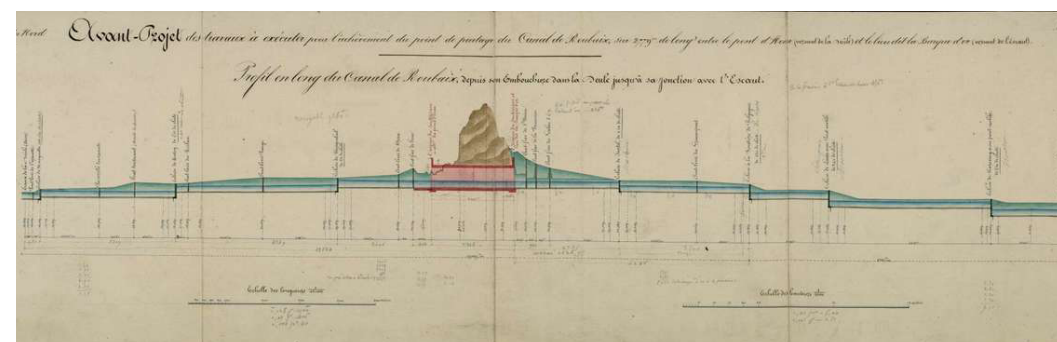


Fig. 82 : Plan de Roubaix en 1919

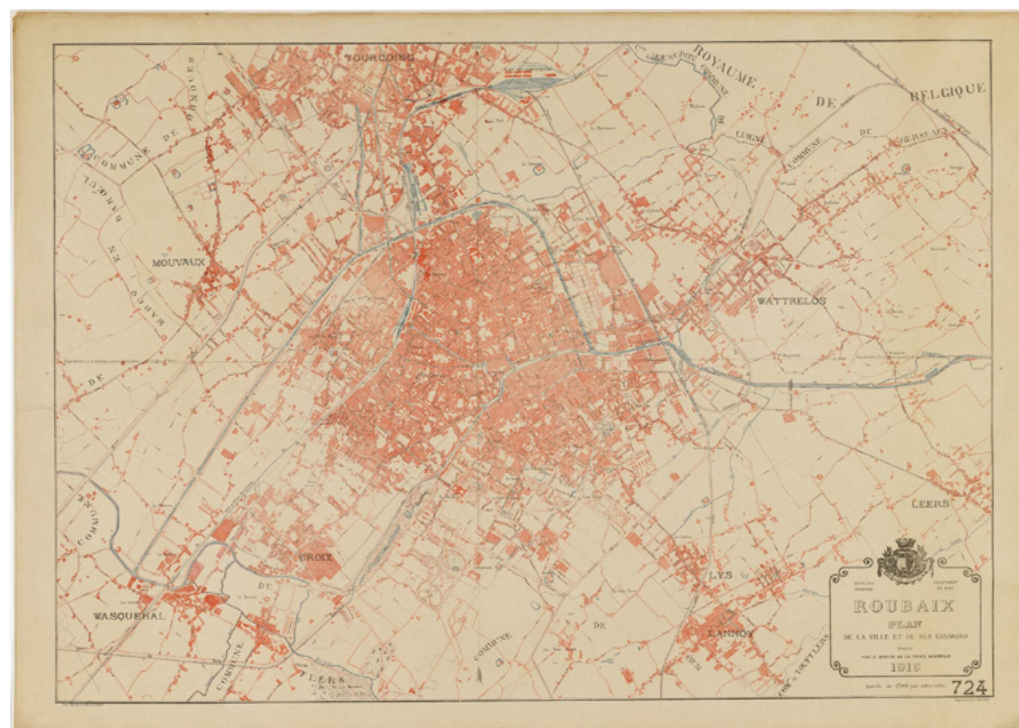


Fig. 83 : Situation géographique du canal de Roubaix

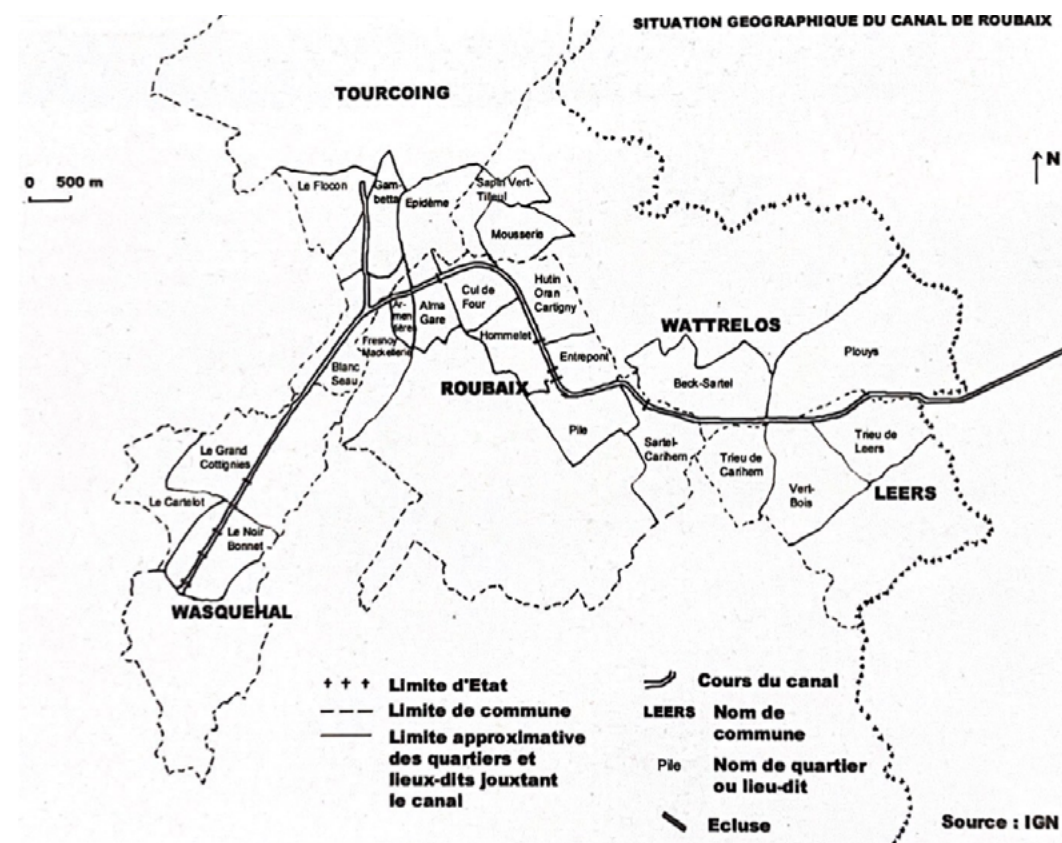


Fig. 84 : Projet d'aménagement
de la zone de l'Union



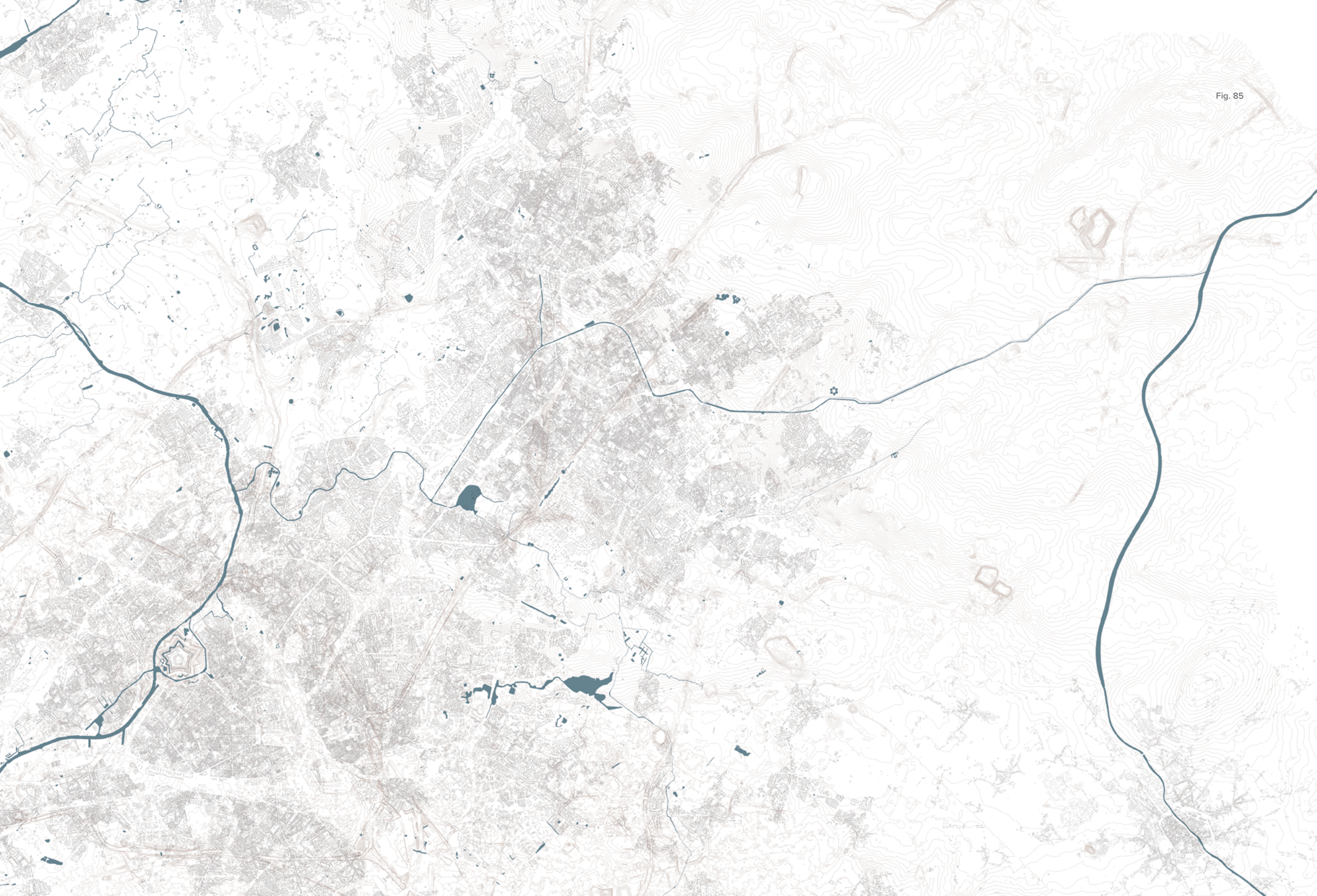


Fig. 85

Annexe - Etude de cas

En premier lieu, la Neue Nationalgalerie à Berlin, construite par Mies Van Der Rohe et rénovée par David Chipperfield. Ici, le bâti est mis en scène, à la manière d'un temple. Même si l'épaisse toiture métallique, abritant la galerie entièrement transparente, est le seul véritable élément d'appel depuis la rue, celle-ci repose sur un socle, qu'il faut gravir pour entrer. Ce socle prend une hauteur différente en fonction de la façade par laquelle on approche du projet mais marque tout de même à la fois une distance avec le projet et surtout un détachement de l'espace urbain. La galerie est l'élément central du site.

En seconde catégorie, prenons deux exemples, ceux du Topography of Terror (Berlin) initialement prévu par Peter Zumthor mais finalement réalisé par Ursula Wilms et la Beinecke Rare Book Library (New Haven) par Gordon Bunshaft. Bien que ne se traversant pas de la même manière, ni dans la même intention, le sol permet ici de cultiver une forme de mystère et de sacralité. Les deux projets s'illustrent cette fois par un élément plus lourd, avec plus d'assise sur le site, opaque et qu'on ne peut, à première vue, traverser. Ils sont cependant, la encore, éléments principaux et centraux du contexte mis à part que cette fois, le visiteur doit s'en approcher pour les appréhender. Le socle a disparu, ou plutôt ne surplombe plus l'espace public; mais laisse place, à l'inverse, à un sous-sol, qu'on ne peut deviner. D'une part à Berlin, le sol se replie aux amorces du projet, soit frontalement, soit par une pente douce qui permet d'y entrer par le sous-sol. Le sol marque une coupure avec le contexte, renforcé lorsqu'on arrive dans le vide centrale, ouvert, depuis lequel le site n'est plus visible. A la Beinecke Library, l'usager suit au contraire le sol pour passer sous une épaisse paroi, franchissement du seuil d'entrée. Avant de se retrouver dans un immense vide, au centre duquel se trouve les livres d'archives et depuis lequel on accède au sous-sol. La continuité du sol amène à la collection de livres, comme elle amènerait à un autel sacré. L'objet est l'élément principal de l'espace public. L'architecture est encore une fois mis en avant du contexte, mais de manière plus monumentale et sacrée.

Enfin, les deux derniers projets initient, eux, un renversement du rapport entre contexte, espace public et projet. La récente extension du Louvre-Lens (qui est un centre de conservation des oeuvres) par Harbour + Partners et le Szczecin National Museum (Pologne) par Robert Konieczny. Dans les deux projets, le sol se soulève pour se confondre avec la peau du bâtiment. Il n'y a plus de détachement ou de mise en scène de l'architecture. Le centre de conservation du Louvre-Lens garde malgré tout un rapport plus frontal, par sa façade vitrée, qui sert d'entrée ; mais aussi de plus imposant dans le paysage, même si une attention est portée à confondre le projet avec le sol naturel. Dans le musée de Szczecin, la relation entre sol/projet est beaucoup plus souple. La toiture du projet faisant office de véritable espace public, d'estrade, praticable. Le seuil d'entrée, lui aussi confondu à la place, permet une séquence d'entrée délicate, par laquelle on suit le glissement du sol pour entrer dans le projet.



Fig. 88

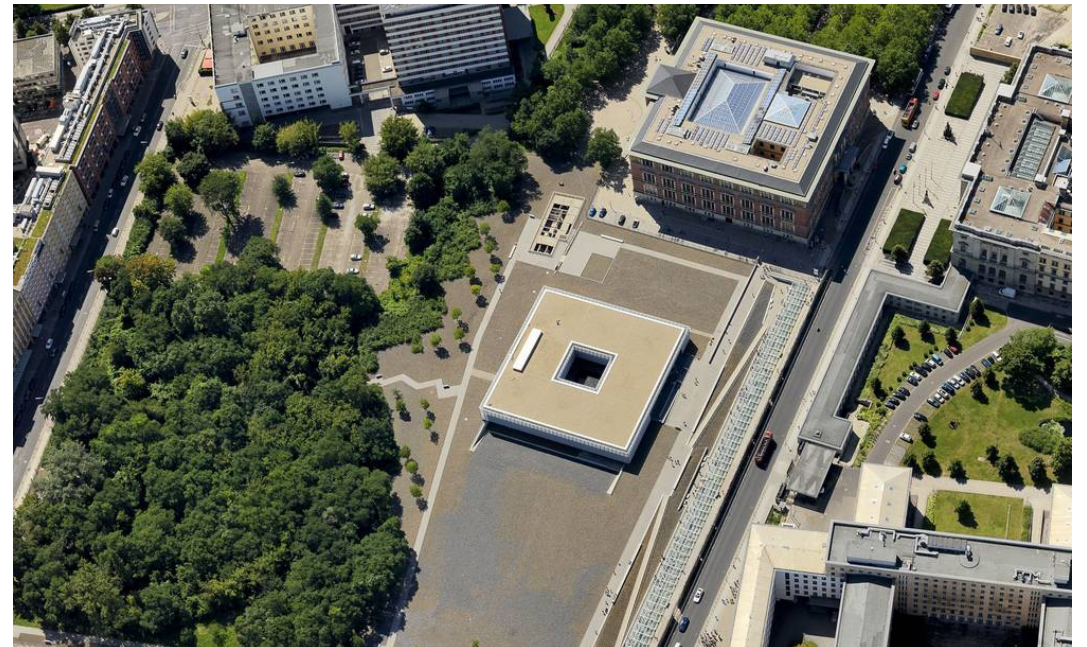


Fig. 86

Fig. 87

Fig. 89

